





TRAITÉ DES TUMEURS ET DES ULCERES.

TOME PREMIER.

TRAITÉ DES TUMEURS ET DES ULCERES,

Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide, la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée:

AVEC DEUX LETTRES,

I. Sur la Composition de quelques Remedes, dont on vante l'utilité, & dont on cache la préparation.

II. Sur la nature & le succès des nouveaux Remedes, qu'on propose pour la guérison des Maladies Vénériennes.

TOME PREMIER.

Ego fateor me ex eorum numero esse conari, qui proficiendo scribunt, & scribendo proficiunt. D. August. Epist. 143. n. 2.



A PARIS,

Chez P. GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'Or.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

HIPPOCRATE a dit [a] qu'il étoit apparent que toutes les maladies étoient des ulceres. Il est vrai que je crois qu'Hippocrate en a trop dit, quelque extension que ses Commentateurs, pour le justifier, donnent à la signification du mot *Ulcere*. Mais du moins est-il certain que presque toutes les maladies locales sont compliquées avec quelque tumeur; & que la fiévre elle-même est souvent accompagnée de tumeurs inflammatoires ou érésipélateuses, dont elle est ou la cause ou l'effet.

[a] Libr. *de Fractur.* §. XXXIII. Editionis Lindenianæ: *Si quis alios morbos ulcera esse dixerit, habet & hic sermo aliquam verisimilitudinem.*

Le Traité des Tumeurs & des Ulceres peut donc être regardé comme un Traité élémentaire de Médecine, qui doit précéder l'étude des autres maladies, & servir à en rendre la connoissance plus sûre & plus facile. De-là vient que tant de Médecins parmi les Anciens, & parmi les Modernes se sont attachés comme à l'envi à écrire sur ce sujet.

C'est cette matiere déja si souvent traitée, que j'entreprends de traiter de nouveau; & j'ai quelque lieu d'espérer que je n'aurai pas employé ma peine en vain. On peut dire de chaque partie de la Médecine, ce que Cicéron [b] a fait dire à Simonide sur un sujet très-différent; que plus on veut l'approfondir, plus on y trouve de difficultés à résou-

[b] De naturâ Deorum. §. 22.

dre : *Quantò plus conſidero, tantò res videtur obſcurior.*

Ainſi le nombre de ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, ne m'a point rebuté, il n'a ſervi qu'à me rendre plus attentif à mon ouvrage, en me faiſant comprendre que j'étois obligé de donner la grace de la nouveauté à ce qui étoit connu, d'éclaircir ce qui étoit obſcur, de prouver ce qui étoit douteux, d'établir ce que je dirois de nouveau : [c] *Vetuſtis novitatem, obſcuris lucem, dubiis fidem, novis auctoritatem dare* : & j'ai tâché de remplir ce devoir autant que j'ai pû.

Je n'ai rien avancé ſur la nature & les cauſes des Tumeurs & des Ulceres, qui ne ſoit fondé ſur la ſtructure connue des parties où eſt le ſiége du mal. Je ne connois que ce moyen d'éclaircir

[c] Plin. in præfat. Hiſtor. Nat.

la théorie de la Médecine; & ce n'eſt qu'en comparant avec l'état naturel & les fonctions ordinaires des parties, l'altération que la maladie y cauſe, qu'on peut s'aſſurer de la nature & de la cauſe de ces altérations & de ces déſordres.

Quant à la Pratique, j'ai eu ſoin de ne propoſer que des remedes ſûrs, efficaces, éprouvés, reçus par les plus habiles Praticiens. J'ai retranché abſolument tous les remedes inutiles ou inefficaces, qu'on ne laiſſe pas de tranſcrire aveuglément de livre en livre. C'eſt à quoi il faut en venir ſi l'on veut réformer la Pratique de la Médecine; car la vaine oſtentation d'une foule de remedes frivoles, infideles, ne ſert qu'à l'appauvrir: *Copia inutilium inopem facit.*

Lorſque j'ai propoſé quelque

ſentiment nouveau, j'ai tâché de l'établir par les preuves les plus ſolides; mais je n'ai pas cru devoir expoſer ni réfuter les ſentimens oppoſés. Outre que le détail en auroit été long & ennuyeux, je l'ai regardé comme inutile, ſuppoſé que ce que j'avançois fût vrai; car la vérité ſuffit dès qu'elle ſe montre, pour diſſiper les nuages de l'erreur.

Je connois des Médecins qui aiment à remplir leurs Ouvrages de formules triviales; mais je n'ai pas cru devoir les imiter. Ces formules ſont toujours inutiles pour ceux qui ont quelques principes de Médecine, parce qu'ils ſçavent faire eux-mêmes les combinaiſons des remedes, qui conviennent aux circonſtances; & elles ſont ſouvent dangereuſes pour les ignorans & les commençans, parce qu'ils les employent

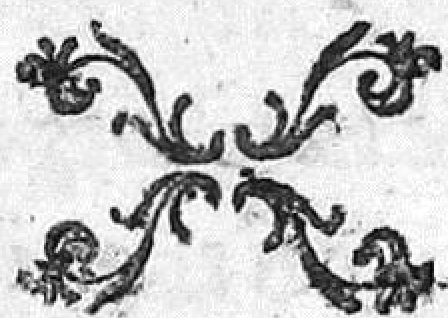
dans tous les cas ſans diſcernement.

J'ai tâché d'être court : la ſcience de la Médecine eſt longue, & l'on a peu de tems pour l'acquérir : *Ars longa, vita brevis*. D'ailleurs je ſçais que les gros livres qui rempliſſent les bibliothéques, ne ſont guères lus, & on n'en doit pas être ſurpris : les choſes inutiles ou étrangeres, dont ils ſont pleins, y étouffent ce qu'il peut y avoir d'utile ou d'important qu'on y cherche.

Mais en même tems, j'ai pris garde de ne point devenir obſcur, en cherchant à me rendre court. Pour l'éviter, j'ai ſuivi l'ordre le plus exact; j'ai mis chaque choſe à ſa place ; j'ai développé les principes peu-à-peu & ſans affectation ; j'ai propoſé d'avance les éclairciſſemens néceſſaires pour réſoudre les difficultés qui

devoient ſe préſenter. Par ce moyen, j'eſpere d'avoir applani le chemin à mes Lecteurs, & de les avoir mis en état de me ſuivre & de m'entendre : *Ordinis hæc virtus erit.*

Comme cet Ouvrage n'a été fait que pour le bien public, ſans aucun retour ſur moi-même, je n'ai pas voulu y mettre mon nom. Cependant pour lui concilier une confiance qu'on n'a pas ordinairement pour les livres anonymes, je crois devoir avertir que c'eſt l'Ouvrage d'un vieux Médecin, qui a paſſé ſa vie à étudier, à pratiquer & à enſeigner la Médecine.



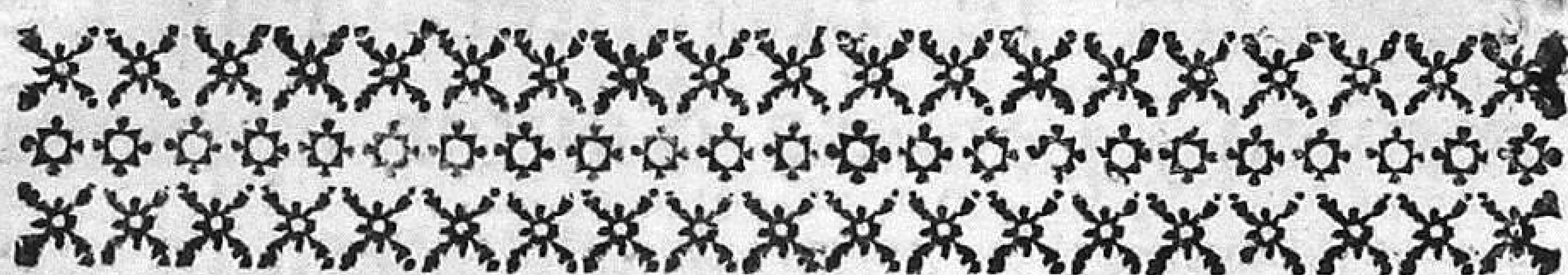
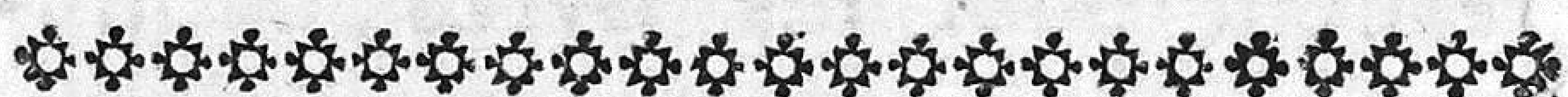


TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

Avertissement. page v.

Des Tumeurs en général. 1



LIVRE PREMIER.

Du Phlegmon & des Tumeurs phlegmoneuses.

Chap. I. *Du Phlegmon ou Inflammation.* pag. 5
II. *De l'Abscès ou Apostême.* 36
III. *De la Gangrene & du Sphacele qui surviennent de l'inflammation.* 56
IV. *De la Gangrene seche ou scorbutique.* 75

CHAP. V. *Du Furoncle ou Clou.* 85
VI. *De l'Orgueil ou Orgueilleux.* 102
VII. *Du Dragonneau ou Veine de Médine.* 116
VIII. *De l'Anthrax ou Charbon.* 140
IX. *Du Panaris.* 155
X. *Des Parotides, des Bubons, des Oreillons & des Croissans.* 172
XI. *Des Mules ou Engelures.* 202
XII. *De la Meurtrissure ou Ecchymose.* 215



LIVRE SECOND.

De l'Erésipele & des Tumeurs Erésipélateuses.

CHAP. I. *De l'Erésipele.* 231
II. *Des Dartres.* 269
III. *De la Gale ou Rogne.* 291
IV. *De l'Ebullition du sang.* 309
V. *De la Porcelaine.* 314

CHAP. VI. *Des Echauboüillures.* 323
VII. *Des Rousseurs du visage.* 333
VIII. *De la Couperose.* 341
IX. *Des Croutes de lait.* 352
X. *Du Feu volage.* 364
XI. *Des Boutons au visage.* 372
XII. *De la Teigne.* 378
XIII. *Du* Malum mortuum, *ou Mal mort.* 401
XIV. *Des Taches de naissance.* 418



LIVRE TROISIEME.

De l'Œdême & des Tumeurs Œdémateuses.

CHAP. I. *De l'Œdême.* 435
II. *Des Hydatides.* 459



TOME SECOND.

LIVRE QUATRIEME.

Du Squirrhe & des Tumeurs Squirrheuses.

Chap. I.	*Du Squirrhe.*	page 1
II.	*Du Cancer.*	32
III.	*Des Ganglions ou Nodus.*	71
IV.	*Des Verrues.*	78
V.	*Des Cors aux pieds.*	86

LIVRE CINQUIEME.

Des Tumeurs qui ne peuvent point se ranger sous aucune des quatre classes précédentes, & qui forment une cinquieme classe.

Chap. I.	*Des Ecrouelles.*	95
II.	*Des Tumeurs enquystées ou Loupes.*	125
III.	*Des Loupes à la tête.*	152

CHAP. IV. Des Gouëtres ou Bronchoceles. 161
V. Des Gommes ou Tumeurs Gommeuſes. 188
VI. Des Tumeurs Graiſſeuſes ou Sarcomes. 215
VII. De l'Emphysême. 230

LIVRE SIXIEME.

Des Ulceres.

CHAP. I. Des Ulceres en général. 242
II. De l'Ulcere benin ou ſimple. 256
III. De l'Ulcere ſec, qui ne ſuppure point, ou qui ne ſuppure pas aſſez. 279
IV. De l'Ulcere putride, qui ſuppure trop. 293
V. De l'Ulcere calleux. 303
VI. De l'Ulcere ſinueux. 318
VII. De l'Ulcere qui pénetre juſqu'à l'os. 330
VIII. De l'Ulcere avec excroiſſance de chairs ou

hyperſarcoſe. 344

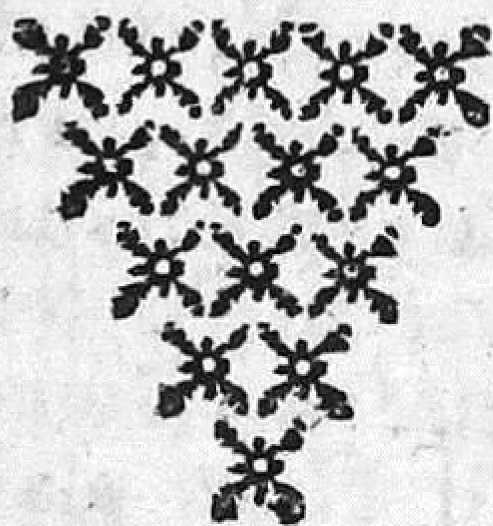
CHAP. IX. *De l'Ulcere qui, ſans ſe remplir, demeure dans le même état.* 354

X. *De l'Ulcere difficile à ſe cicatriſer.* 365

I. LETTRE. *Sur la compoſition de quelques Remedes, dont on vante l'utilité, & dont on cache la préparation.* 374

II. LETTRE. *Sur la nature & le ſuccès des nouveaux Remedes, qu'on propoſe pour la guériſon des Maladies Vénériennes.* 394

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Traité des Tumeurs en général*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Cet Ouvrage ne peut même qu'être reçu très-favorablement, ainſi que l'ont été juſqu'à préſent tous ceux que l'Auteur a mis au jour. Fait à Paris, ce 16 Janvier 1759.

BOYER, *Chevalier de l'Ordre du Roi, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, & Cenſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre Amé PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, l'aîné, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité des Tumeurs en général*, par M. ***, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui

ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; & que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans

celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le S[r] DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens cinquante-neuf, & de notre régne le quarante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 491. fol. 331. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 3. Avril 1759.

P. G. LE MERCIER, *Syndic.*

TRAITÉ



TRAITÉ DES TUMEURS.

Des Tumeurs en général.



LES TUMEURS en général sont des élévations, ou éminences qui débordent au-delà du niveau des parties voisines.

On distingue dans les Ecoles les Tumeurs en *naturelles*, *non-naturelles* & *præter-naturelles* ou *contre-nature*.

Les Tumeurs *naturelles* sont celles qui appartiennent à la conformation du corps, comme le nez, les pommettes du visage, les oignons du gros doigt du pied. Les *non-naturelles* n'appartiennent point à la conformation naturelle du corps; mais surviennent à

quelques parties pour des usages particuliers, comme la grosseur du ventre dans les femmes enceintes.

Enfin les *præter-naturelles* ou *contre-nature*, qui doivent faire la matiere de ce Traité, sont celles qui arrivent contre l'ordre de la nature, & qui sont par conséquent de véritables maladies.

Ces dernieres Tumeurs viennent en général de deux causes; ou du déplacement de quelques parties du corps, solides ou molles; c'est ainsi que la luxation de la tête de l'humérus produit une tumeur dans l'aisselle, & que la descente de l'épiploon ou du boyau produit une tumeur dans l'aîne; ou de l'amas de quelque humeur retenue dans quelque partie.

Ces dernieres Tumeurs portent le nom de tumeurs *humorales*; & c'est de ces tumeurs que nous nous proposons de parler dans ce Traité.

On en fait ordinairement quatre genres, sçavoir le phlegmon, l'érésipele, l'oedême, & le squirrhe. Cette division a été généralement reçue par les anciens Auteurs, chez qui on avoit

ſoin de l'accommoder au nombre des différentes humeurs, qu'ils admettoient dans le corps; ainſi les phlegmons dépendoient du ſang, l'éréſipele de la bile, l'œdême de la pituite, & le ſquirrhe de la mélancolie. Mais cette diviſion toute reçue qu'elle eſt, paroît être vicieuſe par plus d'un endroit.

1°. Parce qu'elle diſtingue les phlegmons de l'éréſipele, qui ſont pourtant dans le fond la même eſpéce de tumeur.

2°. Parce qu'elle ne comprend pas les tumeurs formées ou produites par l'air, connues ſous le nom *d'emphyſême*, ou *tumeurs flatueuſes*.

3°. Parce qu'elle ne comprend pas les tumeurs formées par la graiſſe, épaiſſie & accumulée dans ſes propres cellules, connues ſous le nom de tumeurs *graiſſeuſes*.

Il vaudroit mieux, en ſuivant les différentes cauſes des tumeurs, les diſtinguer en tumeurs produites par le ſang, comme le phlegmon & l'éréſipele; en tumeurs produites par la lymphe, comme l'œdême; en tumeurs produites par les humeurs récrémentielles, comme le

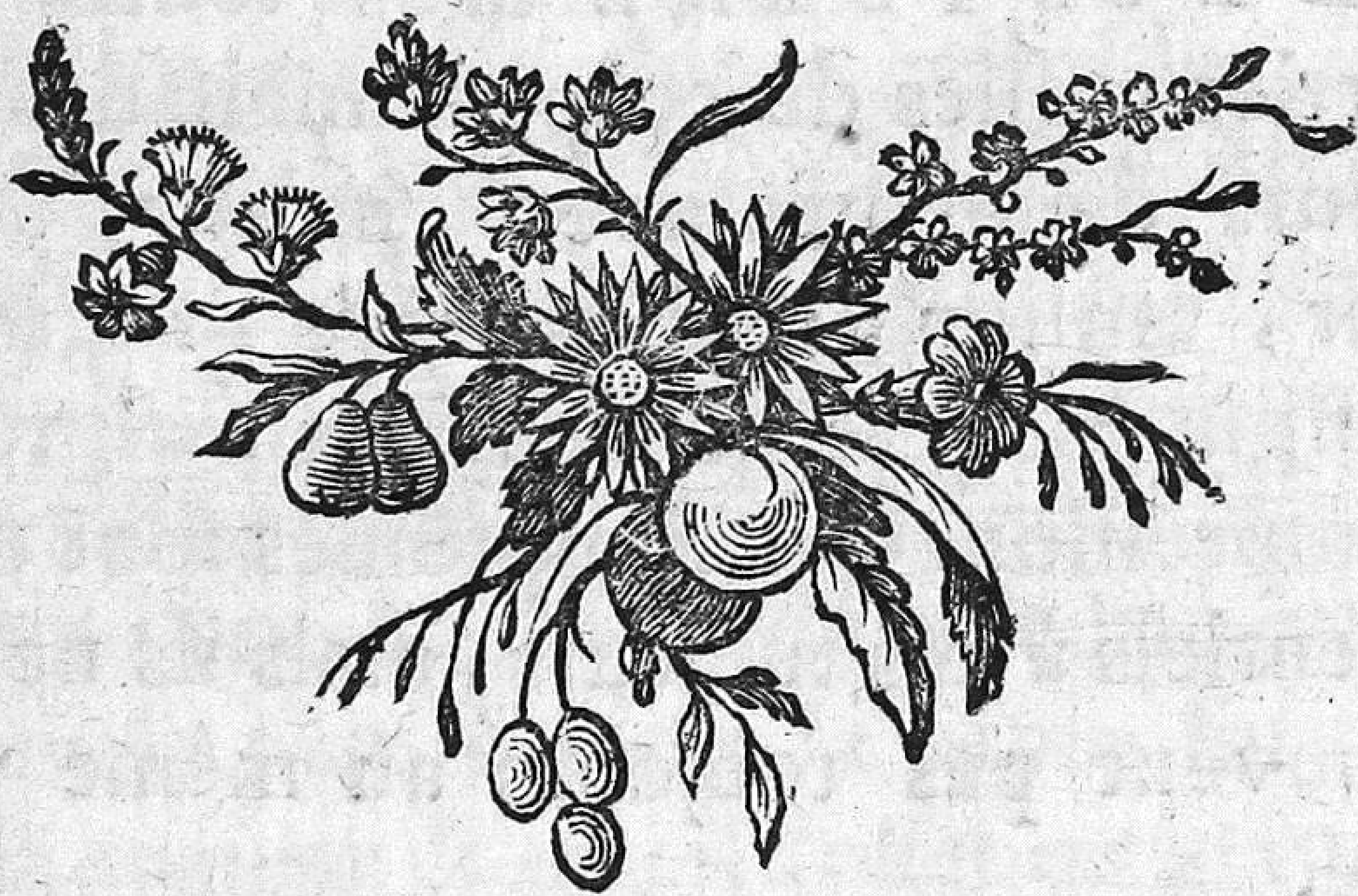
ſquirrhe; en tumeurs produites par l'air, comme l'emphyſême; enfin en tumeurs produites par la graiſſe, comme les tumeurs graiſſeuſes.

Cependant après avoir averti des défauts de la diviſion ordinaire des tumeurs, je crois que le mieux eſt de la ſuivre dans ce Traité, & de ſe conformer par ce moyen à un uſage établi dans tous les Auteurs qui ont traité de cette matiere.

On partagera donc cet Ouvrage en quatre Livres, où l'on parlera par ordre du phlegmon & de l'éréſipele, de l'œdême & du ſquirrhe; mais on ajoutera un cinquieme Livre pour expoſer l'emphyſême, les tumeurs graiſſeuſes, & les autres tumeurs qu'on ne peut pas rapporter aux quatre genres principaux.

Il faut avertir que les tumeurs des quatre genres, que nous venons d'admettre, peuvent être ſimples & compoſées. Elles ſont ſimples quand la tumeur n'a que les caracteres qui lui ſont propres; ainſi le phlegmon eſt ſimple quand il n'a que le caractere qui lui appartient; elles ſont au contraire com-

posées, quand aux caracteres qui leur sont propres, elles joignent les caracteres des autres tumeurs; ainsi le phlegmon est composé, & appellé *phlegmon érésipélateux*, *œdémateux* ou *squirrheux*, quand avec les symptômes qui lui sont propres, il renferme les signes ou symptômes de l'érésipele, de l'œdême, ou du squirrhe: de la même maniere l'érésipele peut être phlegmoneuse, œdémateuse ou squirrheuse; l'œdême phlegmoneux, érésipélateux ou squirrheux; & le squirrhe enfin érésipélateux, phlegmoneux ou œdémateux.





LIVRE PREMIER.

Du Phlegmon & des Tumeurs phlegmoneuses.

CHAPITRE PREMIER.

Du Phlegmon ou Inflammation.

DESCRIPTION.

I. IL SE FORME dans toutes les parties molles du corps humain des tumeurs éminentes avec chaleur, douleur, tension, rénitence & rougeur, dont la rougeur se soutient malgré la compression. Ces symptômes sont tous essentiels à ces tumeurs, mais ils ne s'y trouvent pas toujours au même degré.

II. Cette espéce de tumeur est commune à toutes les parties molles du corps, ainsi qu'on vient de le dire; graisseuses, charnues, membraneuses,

tendineuses, aponévrotiques ; mais elle est plus ordinaire à la peau, aux visceres, aux muscles, où les vaisseaux de sang qui en sont le véritable siége, sont en plus grand nombre.

III. Quelquefois cette tumeur est bornée, & l'on peut en marquer le contour ou la circonscription ; mais le plus souvent elle finit par une dégradation insensible qui ne permet pas d'en fixer les limites.

IV. Cette tumeur est quelquefois sans fiévre, mais pour l'ordinaire la fiévre l'accompagne avec les symptômes qui lui sont propres, la chaleur, l'insomnie, la soif, les redoublemens, &c. Quelquefois la fiévre précéde la tumeur, & alors la fiévre est essentielle, & la tumeur symptomatique. Quelquefois la fiévre & la tumeur surviennent en même tems, & alors elles dépendent l'une & l'autre de la même cause ; mais le plus souvent la fiévre survient à la tumeur & en est l'effet ou le symptôme.

V. Cette tumeur a été appellée par les Grecs φλεγμονὴ, c'est-à-dire, *incendium*, à cause de la chaleur qui l'ac-

compagne ; les Latins par la même raison lui ont donné le nom *d'inflammatio*. On se sert en François de ces deux noms pour la désigner, mais celui d'inflammation est le plus commun.

VI. On distingue quatre états ou périodes dans l'inflammation.

1°. Le *commencement*, & 2°. *l'augmentation*, où les accidens que l'on vient de marquer, commencent & vont en augmentant.

3°. *L'état* ou la *consistence*, où les accidens se maintiennent dans le même degré.

4°. La *diminution* ou la *résolution*, où les accidens diminuent, & où les tumeurs se dissipent peu à peu.

Quelquefois, au lieu de la résolution, la suppuration survient, dans laquelle après que les accidens ont été portés au plus haut degré, la tumeur se met en fonte & forme un *abscès* ou *apostême*. Dautres fois, ce qui est encore plus fâcheux, dans l'état même du mal la tumeur noircit, s'affaisse, devient indolente & la gangréne survient, & est bientôt suivie du sphacèle.

DIFFÉRENCES.

1°. LES PHLEGMONS ſont *internes* ou *externes*. Internes, quand ils occupent quelque partie interne. Externes, quand ils ont leur ſiége dans les parties extérieures.

2°. Ils ſont *grands* ou *petits*, & on juge de leur grandeur ou de leur petiteſſe. 1°. Par l'élévation. 2°. Par l'étendue. 3°. Par la rénitence de la tumeur. 4°. Par le degré de chaleur, rougeur & douleur.

3°. Quelquefois ils ſont *accompagnés* de la *fiévre*, & ils ſont quelquefois *ſans fiévre*. La fiévre les accompagne preſque toujours quand ils ſont grands, ſurtout s'ils ſont internes. Ils ſont ſans fiévre dans les autres cas.

4°. Tantôt ils ſont *circonſcripts*, c'eſt-à-dire, bornés; & tantôt *non-circonſcripts*, c'eſt-à-dire, que leurs bornes ſont indéterminées.

5°. Ils ſont *ſimples*, quand ils n'ont point de ſymptôme qui ne leur ſoit propre; & *compoſés*, quand avec les ſymptômes qui leur appartiennent, ils ont quelques ſymptômes des autres tu-

meurs. Alors on les appelle *Phlegmons éréſipélateux*, *œdémateux*, ou *ſquirrheux*, ſelon qu'ils ont quelques ſymptômes de l'éréſipele, de l'œdême, ou du ſquirrhe.

6°. Enfin, on les appelle *ſyſtrophiques* lorſqu'ils tendent à la ſuppuration, & *non ſyſtrophiques* lorſqu'ils tendent à la réſolution.

CAUSES.

LA CHALEUR, la rougeur & la douleur pulſative, qui ſont eſſentielles dans le phlegmon, prouvent que cette tumeur dépend d'un amas de ſang, qui a peine à franchir certains vaiſſeaux, & qui s'y accumule contre l'ordre naturel. On ſçait que les artères qui portent le ſang aux parties, après pluſieurs ſous-diviſions, parviennent à la petiteſſe des artères capillaires, & forment dans la partie même un double lacis ou réſeau, *l'un* d'artères capillaires, qui s'entre-communiquant par un nombre infini d'anaſtomoſes latérales, vont enfin aboutir aux principes correſpondans de la veine qui doit reprendre le ſang; & *l'autre*, de pareils

vaisseaux capillaires lymphatiques, qui naissant de ces petites artères, & après s'être anastomosés en plusieurs façons, vont se rendre dans un rameau lymphatique, qui porte la lymphe dans les routes connues de la circulation de la lymphe, d'où elle rentre dans le courant de la circulation du sang.

Ce détail suffit pour pouvoir conclure que le sang peut s'arrêter dans chaque partie, de trois différentes manieres. 1°. Par *stagnation*, en gonflant & dilatant les artères capillaires où il s'arrête, & c'est-là la *phlogose* ou le premier degré du phlegmon. 2°. Par irruption [a] ou *déviation*, en pénétrant dans les vaisseaux lymphatiques qui naissent des artères capillaires, & cela à force de dilater le calibre des artères capillaires par stagnation, & d'agrandir les orifices des veines capillaires lymphatiques; & c'est-là le *phlegmon* proprement dit, ou le second degré du phlegmon. 3°. Par extravasation, lorsqu'à force de dilater les artères ou les

[a] M. Vieussens est le premier qui ait observé dans l'inflammation ou phlegmon, l'irruption du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Voyez *novum Systema Vasorum*, page 109.

vaisseaux lymphatiques capillaires, il parvient enfin à les crever, & à s'épancher dans les parties voisines, & c'est-là le phlegmon *systrophique*, ou le troisieme & dernier degré du phlegmon.

Quoique le mouvement du cœur soit la cause efficiente de la circulation du sang, laquelle doit être par conséquent plus ou moins prompte dans les parties, suivant que le mouvement du cœur s'exécute plus ou moins promptement, il est pourtant certain que l'état du sang qui circule dans chaque partie, & l'état des vaisseaux par où il circule, sont des causes particulieres qui facilitent la circulation du sang, ou la rendent difficile dans chaque partie; ainsi le sang circulera plus facilement & plus librement dans les parties où il sera plus coulant & plus *fluxile*, où il abordera en une quantité modérée, & où il ne sera point exposé à des gonflemens ou raréfactions extraordinaires. On doit penser de même à l'égard des vaisseaux des différentes parties, par lesquelles la circulation se fera d'autant plus librement, que ces vaisseaux seront plus ouverts & plus *perméables*, &

que leur ressort les mettra mieux en état de faciliter par leurs oscillations alternatives la circulation.

Il suit de-là que le sang peut s'arrêter dans une certaine étendue d'artères capillaires, & donner lieu à la *stagnation*, laquelle est le prélude, comme on voit, de l'irruption ou *déviation*, & de l'extravasation, par trois causes différentes. Par le vice du sang, par le vice des vaisseaux de la partie, par le vice du sang & des vaisseaux de la partie tout à la fois.

Ce sont-là les trois classes générales des causes du phlegmon. Il s'agit présentement de les détailler par ordre.

I. Le vice du sang qui peut le forcer de s'arrêter dans une partie en particulier, peut être de trois espéces.

1°. La trop grande quantité avec laquelle il aborde dans cette partie en particulier. C'est ainsi que l'inflammation d'un œil succede à celle de l'autre, celle d'un rein à celle de l'autre, celle de la rate à celle du foye. La communication des vaisseaux sanguins de ces parties fait que quand l'une de ces parties est affectée, le sang coule en plus

grande quantité dans l'autre, & y produit bientôt un phlegmon.

2°. L'épaississement que le sang contracte dans cette partie, par le froid extérieur, ou par un venin qui y est introduit; c'est ainsi que le froid, le vent, la pluye, la neige causent des phlegmons dans les parties qui y sont exposées. De-là vient aussi le phlegmon produit par la piquûre ou morsure d'un animal, dont le venin est coagulant.

3°. La trop grande raréfaction, qui arrive au sang dans cette partie par quelque cause extérieure; c'est ainsi que l'ardeur du soleil, ou la morsure d'un animal dont le venin est âcre, produisent des phlegmons dans les parties qui y sont exposées.

A ces causes particulieres ou locales il faut ajouter les causes générales, comme la trop grande quantité de sang, le sang trop épais, ou le sang trop disposé à se raréfier, lesquelles contribuent à augmenter l'efficacité des causes homogenes, ou de la même espéce.

II. Le vice des vaisseaux dans les parties, peut être aussi de trois sortes.

1°. Leur compression, quand les

vaiſſeaux ſont preſſés & reſſerrés & hors d'état de laiſſer paſſer le ſang aſſez librement. C'eſt ainſi que le gonflement des glandes particulieres à chaque partie y cauſe des phlegmons, ſurtout quand il ſe fait ſubitement.

2°. Leur conſtriction, quand ils ſont étranglés par la contraction des fibres tendineuſes qui les entourent. C'eſt ainſi que la convulſion conſtante, ou la douleur & l'irritation vive des parties cauſent des phlegmons. C'eſt ainſi que l'irritation de la conjonctive produit l'ophthalmie; la douleur des dents, l'inflammation des gencives & de la joue; l'âcreté du pus, l'inflammation des bords des ulceres.

3°. Leur contuſion, quand ils ſont déchirés ou éraillés, & par-là hors d'état de ſervir à la circulation par des oſcillations réglées. C'eſt ainſi que les coups, les tiraillemens des membres, qu'on ſouffre quand il s'agit de remettre un membre diſloqué, ou quand on eſt expoſé à la queſtion, produiſent des inflammations dans les parties meurtries, ou tiraillées. C'eſt à cette cauſe qu'on doit auſſi rapporter les inflam-

mations causées par les esquilles des os fracturés.

A ces causes particulieres on doit joindre les causes générales, comme le relâchement ou le défaut de *tonus* dans les vaisseaux, ce qui en rallentit les oscillations ; & les embarras habituels qui s'y trouvent, & qui y retardent le cours du sang.

III. Les vices du sang & ceux des vaisseaux, qui par leur concours produisent quelquefois des inflammations très-graves, sont suffisamment connus par ce qu'on vient de dire.

Symptomes.

1°. La rougeur est essentielle dans l'inflammation. Elle vient de la quantité du sang accumulé dans la partie. Ainsi les degrés de rougeur dans l'inflammation répondent à la quantité de sang qui y est arrêté ; au degré de rougeur & de raréfaction de ce sang ; & à l'engorgement particulier des vaisseaux de la peau.

2°. La rougeur est constante dans l'inflammation, & ne se dissipe pas par la compression, comme dans l'érésipe-

le, parce que la compreſſion ne peut pas exprimer le ſang contenu dans les vaiſſeaux qni ſont profonds.

3°. La chaleur eſt plus grande que la chaleur ordinaire. Elle provient de la quantité du ſang qui y eſt arrêté, & de la chaleur que ce ſang y contracte, à force d'y être atténué par le battement des artères. Ainſi plus le ſang eſt abondant dans le phlegmon, plus il y eſt atténué, & plus la chaleur y eſt grande.

4°. La rénitence, qui fait que dans le phlegmon la partie affectée réſiſte plus à la compreſſion, que dans l'œdême & dans l'éréſipele, quoique moins que dans le ſquirrhe. Cette rénitence provient du nombre des vaiſſeaux où le ſang s'arrête, & de la trop grande plénitude de ces vaiſſeaux.

5°. La chaleur eſt fort vive dans la partie enflammée, où elle eſt produite par l'augmentation de l'oſcillation dans tous les vaiſſeaux & dans toutes les fibres de la partie, ſur-tout dans tous les vaiſſeaux artériels, laquelle eſt occaſionnée par l'impreſſion que le ſang arrêté y cauſe.

6°. La douleur accompagne tou-

jours le phlegmon. Elle vient de la distraction que les filets nerveux souffrent de la part des vaisseaux trop gonflés, & elle est toujours proportionnée au degré de cette distraction.

7°. La douleur est pulsative dans le phlegmon : c'est-à-dire, qu'elle redouble à chaque battement d'artère, parce que la distraction des filets nerveux augmente à chaque battement ou pulsation des artères, laquelle est plus forte qu'à l'ordinaire dans le phlegmon.

8°. La fiévre survient aux phlegmons considérables, sur-tout s'ils sont internes. Cette fiévre dépend principalement du dérangement que l'inflammation cause dans l'ordre de la circulation, comme on l'explique dans le Traité des fiévres. Il est pourtant certain que la douleur plus ou moins vive contribue aussi à augmenter la fiévre.

3°. L'insomnie, la soif & le dégoût sont les suites ordinaires de la fiévre.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

1°. LE PHLEGMON est interne ou externe, ce qui dépend de l'applica-

tion des causes extérieures, qui le produisent; ou de la disposition des parties où il est produit.

2°. Le phlegmon est grand ou petit, suivant l'étendue des parties qu'il occupe, suivant le degré d'action des causes qui le produisent, suivant la quantité de sang qui y est accumulée, & suivant la violence de la fiévre qui y est jointe.

3°. Le phlegmon est sans fiévre ou avec fiévre, suivant que la circulation du sang dans le reste du corps en est plus ou moins interrompue.

4°. Les phlegmons sont circonscripts, ou non-circonscripts, selon qu'ils ont leur siége dans une glande particuliere qui est elle-même circonscripte, ou dans une partie qui n'est point bornée.

5°. Les phlegmons sont systrophiques ou non-systrophiques, suivant que les vaisseaux sanguins sont entiers ou déchirés; c'est-à-dire, suivant que le phlegmon est produit par stagnation, irruption ou extravasation.

Diagnostic.

Le diagnostic renferme trois objets.

1°. Il faut distinguer les phlegmons des autres tumeurs. La rougeur, la chaleur & la douleur les distinguent suffisamment de l'œdême & du squirrhe. Quant à l'érésipele, il en est distingué non-seulement en ce que la tumeur est plus éminente, au lieu qu'elle est très-superficielle dans l'érésipele; mais principalement en ce que la rougeur de l'érésipele disparoît par la compression; ce qui n'arrive pas dans le phlegmon.

2°. Il faut distinguer les différentes espéces de phlegmon, c'est à-dire, sçavoir s'ils sont grands ou petits; s'ils sont simples ou composés; s'ils sont avec fiévre ou sans fiévre; s'ils sont circonscripts ou non-circonscripts; enfin s'ils tendent à la résolution ou à la suppuration. Ces différences sont aisées à distinguer par la description que l'on en a faite ci-dessus.

3°. Il faut distinguer les causes des phlegmons. Cette distinction est peu nécessaire pour la curation; mais il n'est pas difficile de juger des causes qui ont pû produire le phlegmon, sur les rapports que le malade fait de ce qui a précédé, pourvû qu'on connoisse la théorie du mal.

PROGNOSTIC.

LES JUGEMENS que l'on doit porter ſur les ſuites du phlegmon, dépendent principalement des quatre chefs ſuivans.

I. De la partie que le phlegmon occupe. Ainſi ceux qui occupent la graiſſe ou les parties charnues ſont moins dangereux, que ceux qui occupent les parties glanduleuſes, tendineuſes, ou nerveuſes. De même ceux qui ont leur ſiége dans des parties extérieures, qui s'offrent aux yeux, ſont moins dangereux que ceux qui ont leur ſiége au goſier, à la bouche, dans le conduit de l'oreille, dans l'anus, dans le vagin, &c. & encore moins que ceux qui l'ont dans le poumon, dans l'eſtomac & dans les inteſtins.

II. Du degré du mal. Ainſi plus le phlegmon eſt grand, dur, élevé, douloureux, plus il menace d'un danger conſidérable.

III. De la violence des accidens. Ainſi la fiévre, la douleur, l'inſomnie, les convulſions, les délires, &c. qui accompagnent les phlegmons, ou qui y ſurviennent, en augmentent le danger.

IV. De la maniere dont le phlegmon ſe termine. En général, le phlegmon peut ſe terminer de quatre manieres. 1°. Par réſolution. 2°. Par ſuppuration. 3°. Par endurciſſement. 4°. Par gangrène.

1°. La réſolution eſt la voye la plus ſalutaire ; on a raiſon de l'attendre quand la dureté, la douleur & la chaleur du phlegmon ſont médiocres, & quand on s'apperçoit que la tumeur commence à diminuer avant le ſeptieme jour, ou du moins peu après le ſeptieme.

2°. Après la réſolution, la ſuppuration tient le ſecond rang. La continuation des accidens au-delà du ſeptieme ou du huitiéme jour, & la douleur pulſative de la tumeur l'annoncent ; & ſur-tout l'augmentation des accidens avec tenſion, douleur & pulſation.

3°. L'endurciſſement eſt fâcheux ; il n'arrive que dans le phlegmon où il y a un engorgement dans quelque glande ; car le phlegmon étant pleinement réſout, il arrive ſouvent que la glande reſte dure & ſquirrheuſe, ce qui fait que la guériſon n'eſt pas complette.

4°. La gangrène eſt la maniere la plus fâcheuſe dont le phlegmon puiſſe ſe terminer. On a ſujet de la craindre, quand après les huit ou neuf premiers jours tous les accidens redoublent ſans aucune marque de ſuppuration. On a des preuves évidentes qu'elle eſt déja commencée, lorſque la peau ſe relâche, ſe flétrit & noircit ſans aucune ſuppuration, mais avec une ceſſation preſque totale de douleur.

Curation.

La curation du phlegmon doit remplir les différentes indications, qui regardent le dedans, de même que celles qui regardent le dehors.

I. Les indications qui regardent le dedans ſont :

1°. De diminuer la quantité du ſang qui aborde à la partie enflammée ; ce qu'on fait par l'uſage réitéré des ſaignées, qui en diminuant la quantité du ſang contenu dans les vaiſſeaux, diminuent à proportion la quantité du ſang qui va à chaque partie, & par conſéquent à la partie enflammée.

Sur ce principe, il faut dans tous les

phlegmons, ſaigner fréquemment & abondamment dès le commencement; mais le nombre & la grandeur des ſaignées doit être déterminé dans les cas particuliers, ſur la grandeur, la violence & les dangers du mal. Il ſuffit d'avertir qu'il eſt très-important d'exécuter les ſaignées de bonne heure, au commencement ou dans l'augmentation du phlegmon, & qu'elles ne ſont preſque d'aucune utilité, quand le phlegmon eſt confirmé.

2°. De diminuer l'effort avec lequel le ſang aborde à la partie enflammée. On obtient cette fin par l'uſage de la ſaignée de quelque eſpéce qu'elle ſoit, en ce qu'en diminuant le ſang par la ſaignée, on diminue la quantité des eſprits animaux, & par conſéquent on affoiblit d'autant la force contractive du cœur; mais on l'obtient plus ſurement encore par les ſaignées révulſives, qui non-ſeulement diminuent la quantité du ſang, de même que les évacuatoires; mais qui d'ailleurs donnent au ſang une détermination particuliere, qui le détourne d'aller ſur la partie enflammée. C'eſt ainſi que les ſaignées du

du pied ſont ſi efficaces dans toutes les inflammations qui occupent la tête, le viſage ou le col, & que les ſaignées du bras le ſont dans les inflammations du ventre & des extrémités inférieures.

3°. De détremper le ſang trop épais, & de le rendre par-là plus propre à couler dans les vaiſſeaux de la partie enflammée. Pour remplir cette indication, on ordonne au malade une boiſſon abondante d'une ptiſanne légérement apéritive, comme l'infuſion de capillaire; la décoction de chiendent & de régliſſe, de la racine de chicorée ſauvage, ou de celle de fraiſier, &c.

4°. De rabattre la trop grande raréfaction du ſang, quand le ſang péche par-là. On remplit cette indication en ordonnant de boire largement de l'eau de poulet ſimple ou émulſionnée; de la ptiſanne faite avec la racine d'oſeille, en y ajoutant du nitre purifié, ou du cryſtal minéral, ou du ſyrop de limon; ou enfin en preſcrivant pour boiſſon une limonade légère.

5°. D'épargner au ſang le mêlange d'un chyle crud ou trop abondant, qui épaiſſiroit encore le ſang. Pour cet ef-

fet, on réduit le malade à une diete exacte en le mettant au bouillon, s'il a la fiévre; & s'il ne l'a pas, en ne lui permettant que deux petits potages par jour, & du bouillon pour le reste.

6o. De nettoyer les premieres voies par l'usage des purgatifs ordinaires, ou par l'émétique s'il le faut. En général, dès que l'on a fait un nombre suffisant de saignées, il est important dans toute sorte de phlegmons, même dans les phlegmons internes, de purger le malade, pour vuider les restes des mauvaises digestions qui sont dans les premieres voies; mais la maniere de purger doit être différente selon la qualité du phlegmon. Dans le phlegmon des parties extérieures, on peut employer les purgatifs ordinaires, même assez forts: on peut employer aussi avec sureté les émétiques, lorsqu'on a raison de conjecturer qu'il y a un grand amas d'ordures dans les premieres voies; mais dans les phlegmons, qui ont leur siége dans les parties internes, le choix des purgatifs est plus difficile: par exemple, dans les inflammations du poumon, on ne doit guere employer

que des purgatifs doux, comme la manne & la casse : ce n'est pas que dans ces inflammations mêmes, l'émétique donné à propos, ne fasse de très-bons effets ; mais dans l'inflammation de l'estomac, on ne doit jamais donner que des minoratifs très-foibles & en lavage. Ce qui doit s'entendre de même de l'inflammation des intestins, quand elle est universelle ou fort étendue ; car l'inflammation dyssentérique qui a moins d'étendue, non-seulement permet, mais demande même l'usage des émétiques, tels que l'ipécacuanha.

7°. Enfin de commencer de bonne heure, & après les remedes généraux, à corriger l'épaississement du sang par des bouillons apéritifs ; ou à tempérer sa raréfaction par des bouillons rafraîchissans, dans le gout des ptisannes ci-dessus prescrites dans les Articles 3e. & 4e.

II. A ces indications, qui regardent le dedans, il faut ajouter les deux indications suivantes, qui regardent le dehors.

1°. De relâcher & de détendre le tissu de la partie enflammée pour diminuer

la douleur, rendre les vaisseaux plus dilatables, & prévenir leur rupture.

On employe pour cela, 1°. les embrocations avec le lait tiéde, ou avec des décoctions émollientes de mauve, guimauve, pariétaire, brancursine: 2°. les fomentations avec le lait ou les mêmes décoctions: 3°. les cataplasmes émollients, faits avec le lait & la mie de pain légérement bouillis ensemble; avec le ris cuit dans le lait, ou dans le vin doux; avec de la bouillie de farine d'avoine cuite dans le lait qu'on mêle avec un peu de miel. On doit renouveller ces cataplasmes de tems en tems, quand ils commencent à sécher, ce qui arrive plûtot ou plûtard, suivant le degré de chaleur de la partie enflammée, ou l'épaisseur que l'on a donnée au cataplasme.

II. D'aider la résolution; quand on s'apperçoit qu'elle commence à se faire, ou pour mieux dire quand elle est à demi-faite; car la précipitation à cet égard est toujours nuisible. On peut employer pour cela des remedes résolutifs plus ou moins actifs, suivant l'état de la tumeur. Tels sont

1°. la panade avec la mie de pain & le vin rouge, où l'on peut ajouter quelques gouttes d'eau-de-vie quand le cataplasme est fait. 2°. Le cataplasme des quatre farines résolutives, bouillies dans du vin, ou le cataplasme de pariétaire pilée, exprimée & arrosée d'eau-de-vie ou d'eau vulnéraire, ou d'eau-de-vie camphrée seule, ou aiguisée avec le sel ammoniac. 3°. Les fomentations avec l'eau-de-vie où l'on a fait fondre du savon d'Alicante, ou de l'eau-de-vie camphrée seule, ou aiguisée de sel ammoniac. On peut même tremper des compresses dans ces liqueurs, & les appliquer sur la partie, où l'on juge qu'il faille appliquer des résolutifs plus efficaces. 4°. On se sert aussi avec succès parmi les paysans de la fiente de vache arrosée de lait, ou d'un peu de vinaigre, qu'on applique chaudement sur la tumeur.

Si l'application des résolutifs augmentoit la douleur dans la partie, il faudroit la regarder comme prématurée, & revenir à l'usage des émollients & des anodyns. En général la douleur est un grand obstacle à la guérison du

mal ; c'est pourquoi si les anodyns extérieurs ne suffisoient pas pour la calmer, il faudroit employer intérieurement des narcotiques proportionnés à la grandeur du mal, tels que le syrop de diacode ou de karabé à la dose d'une demi-once, les pillules de cynoglosse à la dose de 4 ou 5 grains, la teinture anodyne à la dose de 15 à 20 gouttes dans un véhicule convenable.

III. Par le moyen de ces remedes administrés avec prudence, on parvient presque toujours à une résolution complette. Pour la procurer, il faut nécessairement le concours de deux conditions. *L'une*, que les vaisseaux de la partie enflammée continuent leurs pulsations, & qu'elles soient même un peu plus fortes qu'à l'ordinaire, comme il arrive dans tous les phlegmons; qu'en même tems toutes les autres fibres qui composent la partie malade conservent aussi leurs oscillations, même un peu plus fortement qu'à l'ordinaire. *L'autre*, que les causes qui ont donné lieu à l'inflammation de quelque nature qu'elles puissent être, soit la quantité,

ou l'épaississement, ou la raréfaction du sang, soit la compression, la constriction ou la contusion des vaisseaux capillaires dans la partie, diminuent ou cessent par la diete ou par l'usage des remedes.

Dans le concours de ces deux conditions, il est visible que le sang atténué & rendu plus fluide par les battemens des artères, pressé en même tems, & exprimé par le ressort systaltique de la partie, s'échappera par toutes les petites issues que les vaisseaux, devenus plus libres, lui présenteront; qu'ainsi la stagnation du sang diminuera, de même que la douleur, la chaleur & la rougeur de la partie qui en sont les suites, & que par ce moyen l'inflammation & tous ses symptômes, après avoir diminué peu à peu, cesseront entierement. C'est ce que l'on appelle une *résolution complette*, lorsqu'il ne reste aucun vestige du mal.

Cette résolution s'exécute facilement, quand il n'y a qu'une simple stagnation de sang sans déviation dans les vaisseaux lymphatiques, ni empêchement dans le tissu de la partie; parce qu'alors les vaisseaux se r'ouvrant, le

ſang eſt prêt de prendre ſon cours ordinaire. Elle eſt un peu plus difficile, quand à la ſtagnation ſe trouve jointe la déviation du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques; parce qu'alors il faut non-ſeulement rétablir la circulation du ſang, mais encore celle de la lymphe, & de plus, rétrécir les orifices des vaiſſeaux lymphatiques, pour qu'ils ne reçoivent plus de globules de ſang; mais cela s'exécute facilement, dès que le ſang reprend ſa circulation ordinaire, parce que les artères capillaires, en ſe reſſerrant, reſſerrent auſſi les orifices des capillaires lymphatiques, & les mettent hors d'état de recevoir du ſang.

Ce n'eſt que dans la troiſieme eſpéce de phlegmon, où l'extravaſation du ſang eſt jointe à la déviation & à la ſtagnation, que la réſolution eſt réellement difficile; parce qu'il faut dans ce cas, non-ſeulement que le ſang & la lymphe reprennent leur cours, & que les orifices des capillaires ſe rétréciſſent; mais auſſi que le ſang extravaſé ſoit repompé, ce qui eſt beaucoup plus difficile, d'où vient que ces eſpéces de phlegmons ſe convertiſſent ſouvent en

abſcès, & qu'on les nomme ſyſtrophiques. Cependant dans ce cas-là même, la réſolution peut ſe faire, & ſe fait quelquefois très-heureuſement : on en a des exemples fréquens dans les ecchymoſes ou meurtriſſures avec épanchement de ſang, leſquelles ſe terminent ordinairement par réſolution, à moins qu'elles ne ſoient très-conſidérables, ou fort négligées.

Il ſuit de-là que dans la réſolution, qui arrive aux phlegmons produits par ſimple ſtagnation, le ſang eſt repris par ſes propres vaiſſeaux ſanguins qui ont conſervé toute leur intégrité ; que dans les phlegmons où à la ſtagnation ſe trouve jointe la déviation, la réſolution ſe fait également par les vaiſſeaux ſanguins & par les vaiſſeaux lymphatiques, chacun en ce qui les concerne, juſqu'à ce que le rétréciſſement de l'orifice des vaiſſeaux lymphatiques ne permette plus au ſang de paſſer par ces vaiſſeaux ; enfin que dans le troiſieme cas, où l'extravaſation ſurvient à la ſtagnation & à la déviation, la réſolution ne ſe fait plus que par les ſeuls vaiſſeaux lymphatiques. Alors la lym-

phe qui arrose la partie, lave, détrempe & dissout peu à peu le sang épanché, & l'entraîne avec soi dans les vaisseaux où elle va se rendre; par ce moyen, la résolution se fait insensiblement, la couleur de la partie passe peu à peu du noir au violet, du violet au jaune, du jaune au gris, & de-là à la couleur naturelle, comme on l'observe dans toutes les ecchymoses, qui viennent à résolution.

J'ai voulu m'assurer que la résolution du sang épanché dans les ecchymoses se faisoit ainsi, par une expérience facile. Je battis fortement sur toutes les parties, un chien destiné à être ouvert, & je lui fis par conséquent une meurtrissure ou une ecchymose presque universelle; je l'ouvris deux jours après, quand je crus que la résolution commençoit à se faire, je fis d'abord une forte ligature à la souclaviere du côté gauche, dans le tems que l'animal étoit encore chaud, comme on fait quand on veut démontrer les vaisseaux lymphatiques. Par ce moyen j'eus le plaisir de distinguer facilement un grand nombre de veines lymphatiques, qui ve-

noient des meurtrissures de la peau ou de l'habitude du corps, & je les vis toutes pleines d'une lymphe plus épaisse qu'à l'ordinaire, & d'une couleur extrêmement rouge, ce qui prouvoit qu'elles avoient toutes commencé à repomper une partie du sang extravasé dans les meurtrissures.



CHAPITRE SECOND.

De l'Abſcès ou Apoſtême.

DESCRIPTION.

On a vu dans le Chapitre précédent, le cas où le phlegmon vient à réſolution, dans le concours des deux conditions qu'on a marquées. On va voir dans celui-ci les cas oppoſés, où le phlegmon ne peut pas ſe réſoudre, ſçavoir :

1°. Quand les obſtacles ſont inſurmontables, & que les routes latérales des vaiſſeaux ſanguins engorgés ne ſuffiſent pas pour la circulation :

2°. Quand on n'a pas aſſez d'attention à diminuer la quantité du ſang, ou à en rabattre l'impétuoſité, ou qu'on s'y prend trop tard :

3°. Quand on ne calme pas aſſez vîte & aſſez efficacement la douleur dans la partie affectée :

4°. Quand on a l'imprudence de durcir les fibres de la partie enflammée par des aſtringens, qu'on y applique mal-à-propos ;

5°. Enfin, quand on irrite les fibres de la partie enflammée, ou qu'on y raréfie le ſang par un uſage prématuré des remedes réſolutifs.

Dans tous ces cas, la réſolution devenant impoſſible, il faut que dans six, ſept, huit ou neuf jours, les plegmons prennent une des deux tournures ſuivantes.

1°. Si la pulſation des artères & l'oſcillation des fibres de la partie enflammée, en quoi conſiſte la vitalité, ſubſiſtent; dans ce cas le ſang qui croupit dans la partie, changera de nature, ſe convertira en pus & formera une eſpece d'amas, que les Grecs appelloient Ἀπόστημα, & les Romains *Abſceſſus*, ce qui rend la valeur du nom grec. Quoiqu'on ait retenu en François les deux noms, celui d'*Abſcès* eſt le plus en uſage.

2°. Si au contraire la pulſation des artères & l'oſcillation des fibres s'anéantiſſent; dans ce cas, la partie tombera en mortification, & de-là en gangrene ou ſphacele.

On expliquera dans le Chapitre ſuivant cette ſeconde tournure du phleg-

mon. On ſe contentera dans celui-ci d'expliquer en détail les changemens du ſang en pus, & la formation des abſcès ou apoſtêmes.

CAUSES.

LES PULSATIONS des artères & les oſcillations des fibres, continuées & même augmentées dans le phlegmon, doivent peu à peu briſer, atténuer, altérer le ſang qui y croupit, ou qui y eſt extravaſé, & qui par-là ſe trouve expoſé à l'action continuelle & redoublée de ces cauſes.

D'un autre côté, le mouvement inſenſible qui agite les parties du ſang, & qui eſt connu ſous le nom de *fermentation*, augmente en même-tems, & par-là ſe trouve en état d'en déſunir & d'en ſéparer les parties, & de les diſpoſer à une nouvelle combinaiſon, qui doit compoſer une nouvelle humeur. Cette derniere cauſe doit néceſſairement contribuer à la formation du pus; car c'eſt un principe certain que ſans fermentation il ne peut ſe faire aucune transformation d'humeurs.

Ces deux différens mouvemens de

trituration & de fermentation ainsi augmentés changent peu à peu la nature du sang, & le convertissent en pus. On doit par conséquent les regarder comme les causes efficientes de la suppuration; mais pour rendre un peu plus sensible la maniere dont se fait le changement qu'elles operent, il faut comparer ensemble les qualités du sang & celles du pus.

1°. Le sang est rouge; & le pus est blanc.

2°. Le sang se fige au froid; & le pus ne se fige pas.

3°. Le sang nâge sur l'eau, comme plus léger; & le pus tombe au fond, comme plus pesant.

4°. Le sang est insipide; & le pus est salin.

5°. Le sang n'est pas rongeant; & le pus l'est.

6°. Le sang figé ne se dissout pas dans l'eau, & le pus s'y dissout.

7°. Le sang n'a point de mauvaise odeur, & le pus en a presque toujours.

Cependant malgré ces différences, c'est du sang que le pus se forme, & il est apparent qu'il se forme par les

changemens ſucceſſifs que l'on va expliquer.

On ſçait que le ſang eſt composé de quatre différentes parties. 1°. De la partie rouge ou globuleuſe. 2°. De la partie gélatineuſe ou lymphatique groſſiere. 3°. De la partie gélatineuſe ou lymphatique fine. 4°. De la partie ſéreuſe ou urineuſe.

Par les battemens redoublés des artères dans le phlegmon, par les fortes oſcillations de toutes les fibres, par le mouvement des parties que la fermentation y excite, enfin par la chaleur qu'elle y produit, il arrive inſenſiblement :

1°. Que la partie rouge, qui eſt ſubtile, ſe diſſipe ou ſe briſe, & change de forme, en un mot, qu'elle diſparoît :

2°. Que la partie ſéreuſe ſe diſſipe auſſi par la chaleur, ou qu'elle eſt pompée par les vaiſſeaux lymphatiques :

3°. Que les deux parties gélatineuſes, qui reſtent dans le phlegmon, y ſont briſées, atténuées, fondues, & ſi intimement mêlées enſemble par une nouvelle combinaiſon qu'elles forment une nouvelle humeur connue ſous le nom de *pus*.

Il eſt viſible que par-là ce pus doit acquérir toutes les qualités qui lui ſont propres & qui le diſtinguent d'avec le ſang.

1°. Il doit être blanc, parce que les parties rouges ou globuleuſes qui cauſent la rougeur dans le ſang, ſont diſſipées.

2°. Il ne doit pas ſe coaguler au froid, parce que la partie gélatineuſe groſſiere qui produit la coagulation dans le ſang, eſt ſi briſée & ſi atténuée dans le pus, qu'elle n'eſt plus capable de s'épaiſſir au froid.

3°. Il doit être plus peſant que le ſang, & tomber au fond de l'eau, parce que les parties globuleuſes & féreuſes qui rendoient le ſang plus léger que l'eau, ont été diſſipées, & que la partie gélatineuſe qui reſte dans le pus, eſt de ſa nature plus peſante que l'eau.

4°. Le pus eſt âcre & ſalin, parce qu'il contient preſque tous les ſels du ſang, & que ces ſels y ſont moins diſſous, par le défaut des parties féreuſes qui ſe ſont diſſipées, & qu'ils y ſont moins enveloppés dans les parties gélatineuſes, qui ſont plus atténuées.

5°. Par la même raison le pus est rongeant & quelquefois corrosif, quand il est formé d'un sang qui étoit lui-même fort âcre, ou qu'il croupit long-tems dans la partie.

6°. Le pus est dissoluble dans l'eau; parce que les parties qui le forment, ayant été plus brisées qu'elles ne l'étoient dans le sang, elles se prêtent plus facilement à l'introduction des parties de l'eau pour les dissoudre.

C'est ainsi que le sang par des changemens successifs se convertit en pus, c'est-à-dire, en une humeur toute différente. C'est par une mécanique semblable que les alimens se changent en chyle, le chyle en sang, le sang en récrémens; en un mot, c'est ainsi que s'operent toutes les transformations des mixtes qui se font dans la nature.

SYMPTOMES.

1°. IL N'Y A que le sang qui se forme en pus louable & vrai. Les autres humeurs forment quelque chose d'approchant ou de *puriforme*.

2°. Le pus louable est égal, blanc, un peu terne ou cendré, cuit, épais,

allant au fond de l'eau, se fondant avec peine, douceâtre, peu puant, parce que la partie gélatineuse y conserve de la consistence, qu'elle enveloppe les sels & en modere l'activité, & que ces sels y sont en moindre quantité, & moins âcres.

3°. Le mauvais pus est liquide, séreux, inégal & grumelé, jaune, brun, livide, sanieux, verd, puant, salé, corrosif, piquant, se fondant sur le champ dans l'eau en la rendant laiteuse, parce que la partie gélatineuse y est dissoute, que les sels plus libres sont plus en état d'agir, & qu'ils y sont d'ailleurs en plus grande quantité, & y sont plus âcres.

4°. Le pus, dès qu'il est formé, détruit, ronge ou brise les petites cavités où il est contenu, & alors ou il forme une cavité unique, ou il est renfermé dans plusieurs cavités distinctes. Dans le premier cas, c'est un abscès simple; dans le second, ce sont plusieurs abscès, ou un abscès celluleux.

5°. Quand le pus est contenu dans les seules parties graisseuses ou charnues, c'est un abscès de bonne qualité,

boni moris, parce que ces parties qui ſont arroſées de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins, fourniſſent un pus louable.

6°. Quand il s'étend dans les parties nerveuſes, tendineuſes, membraneuſes, c'eſt un abſcès *mali moris*, parce que dans ces parties, où il y a beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques, il ne peut ſe former qu'un pus ſéreux, ou du moins inégal, & par conſéquent mauvais.

7°. Tant que le pus n'affecte que les ſeules parties charnues ou graiſſeuſes, il fait un abſcès *ſimple* ou *non compliqué*; mais s'il s'étend juſqu'à quelque os voiſin qu'il carie, quelque nerf, quelque tendon qu'il dépouille, & le long duquel il fuſe, ou quelque article, où il pénétre, il forme alors un abſcès *compliqué*.

Diagnostic.

Il faut diſtinguer l'abſcès ou apoſtême dans trois états, comme prochain, comme commençant, & comme formé.

I. On connoît que le phlegmon ſuppurera & formera un abſcès, c'eſt-

à-dire, que l'on connoît que l'abſcès eſt imminent ou prochain :

1°. Quand le phlegmon ſe ſoutient dans le même état après le 7e, 8e ou 9e jour: 2°. Quand la chaleur, la rougeur, la douleur, la réſiſtance & la fievre augmentent ſans nouvelle cauſe: 3°. Quand la pulſation devient forte & plus générale.

Hippocrate reconnoît ces ſignes de la ſuppuration imminente, *Section II. Aphoriſme 47. Dùm pus fit, dolor & febris magis intenduntur, quàm ubi confectum eſt.*

II. On connoît que l'abſcès commence à ſe former, 1°. Lorſque le phlegmon s'éleve en pointe, & que toutes les douleurs paroiſſent aboutir à cette pointe: 2°. Lorſque cette pointe commence à être ſouple, & cede à l'impreſſion du doigt: 3°. Lorſque cette pointe blanchit quand on la preſſe.

III. On ſçait que l'abſcès eſt formé, 1°. Quand la tumeur fait une pointe ſenſible & manifeſte: 2°. Quand ſous cette pointe, on ſent une molleſſe & comme un vuide: 3°. Quand en preſſant les côtés de la tumeur on ſent la

fluctuation, ou pour mieux dire, *l'antitypie* vers la pointe: 4°. Quand les environs de la tumeur sont moins tendus, moins rouges, & moins douloureux.

IV. Il arrive pourtant, quand les abscès sont profonds, qu'il n'y a point de pointe sensible, & que l'on a peine à sentir la fluctuation ou *antitypie*; mais les autres signes, comme la durée de la tumeur, la diminution des accidens, l'habitude de voir des abscès profonds, doivent instruire dans ces cas-là: c'est ainsi qu'Hippocrate, *Section VI. Aphorisme* 41. dit: *Quibus suppuratio in corpore existens non innotescit, iis ob crassitiem loci non innotescit.*

V. Enfin, on juge de la qualité de l'abscès, ou avant qu'il soit ouvert, ou quand il l'est:

1°. Avant que l'abscès soit ouvert, on juge en tâtant la tumeur, que l'abscès est simple s'il n'y a qu'une pointe & qu'une cavité où l'on sente de la mollesse; qu'il est composé & celluleux, s'il y a plusieurs pointes, & plusieurs endroits mols: qu'il est calleux, si

l'on y ſent des duretés; enfin, qu'il eſt compliqué ou non compliqué ſuivant le ſiége qu'il occupe.

2°. Après l'avoir ouvert, on juge avec certitude de l'état de l'abſcès; car alors les yeux, les doigts, la ſonde inſtruiſent de la vérité.

PROGNOSTIC.

TOUT abſcès fait un mal grave, fâcheux & même dangereux. Mais le danger varie :

1°. Suivant la qualité de l'abſcès; ainſi l'abſcès ſimple eſt moins fâcheux que l'abſcès composé ou celluleux; & l'abſcès non compliqué beaucoup moins que celui qui eſt compliqué avec la carie de l'os, ou l'altération des tendons & des articulations.

2°. Suivant la grandeur de l'abſcès. Ainſi l'abſcès fort étendu, fort profond, eſt toujours plus dangereux que l'abſcès étroit ou ſuperficiel.

3°. Suivant la place qu'il occupe. Ainſi les abſcès dans la graiſſe ou dans les chairs ſont moins dangereux que ceux qui ſont près des os, près des articulations, ou le long des tendons.

5°. Suivant la nature, le nombre & la violence des accidens, qui l'accompagnent.

6°. Enfin, ſuivant le danger qu'il y a qu'il ne pénetre dans quelque cavité.

CURATION.

On a déja remarqué qu'il faut diſtinguer trois tems dans l'abſcès; ſçavoir, la ſuppuration imminente, la ſuppuration commencée, & la ſuppuration formée. C'eſt ſuivant ces trois états qu'il faut régler la curation.

I. Lorſque la ſuppuration n'eſt qu'imminente, il faut faire des nouvelles ſaignées ſuivant l'état des forces du malade; il faut le tenir à une diete ſévere, & au ſimple bouillon; il faut le purger plus ou moins fortement ſuivant le beſoin; il faut calmer la douleur par les narcotiques pris intérieurement, & il faut les adoucir par l'application des cataplaſmes purement émollients & anodyns; en un mot, il faut réitérer tous les remedes propoſés ci-deſſus pour la curation du phlegmon.

II. Dès que l'on eſt certain que la ſuppuration eſt commencée, toutes les indications ſe réduiſent à l'accélérer & à l'attirer en-dehors par l'application des topiques maturatifs. Tels ſont,

1°. Les cataplaſmes faits avec la pulpe des herbes émollientes, comme la mauve, la guimauve, l'oſeille, la brancurſine, l'oignon de lis cuit ſous la cendre, à quoi l'on peut ajoûter de l'huile de lis, ou du baſilicum.

2°. Quelquefois on emploie avec ſuccès les eſcargots cuits dans l'eau & réduits en pâte, le vieux levain, la pâte de pain d'épices, &c.

3°. Communément, après avoir fait cuire les herbes émollientes ſous la cendre, on les pile & on les paſſe à travers le tamis, & c'eſt la baſe de tous les cataplaſmes pourriſſans. On y ajoûte enſuite à ſon choix, de l'huile de lis, du diachylum fondu, du vieux levain, ou des eſcargots réduits en pâte, & on forme de cette maniere une maſſe de cataplaſme dont on fait uſage.

4°. Si l'abſcès commence à former une pointe, c'eſt-à-dire, s'il commence à aboutir, on applique ſur cette

pointe un plumaceau chargé de basilicum, & on continue de couvrir le reste de la tumeur du cataplasme qu'on vient de proposer.

III. Par ce moyen la suppuration avance assez promptement, & l'on doit par conséquent se disposer dès qu'elle sera parfaite, à remplir les indications suivantes :

1°. Il faut l'ouvrir, ce qu'on peut faire ou avec le bistouri, ou avec l'application de la pierre à cautere. On employe communément le fer, quand les abscès sont superficiels, & que la simple incision donnera assez d'ouverture pour le pancer. Mais il faut préférer l'ouverture par le cautere, quand l'abscès est profond, parce qu'il n'y a que ce moyen de se procurer la liberté des pancemens.

2°. De quelque maniere que l'on fasse l'ouverture, il faut la faire toujours dans la partie la plus *déclive*, c'est-à-dire, dans la partie la plus basse, & par où le pus pourra s'écouler le plus facilement, en quoi il faut avoir égard à la situation que le malade sera obligé de tenir pendant tout le traite-

ment. Cette regle n'a qu'une ſeule exception ; ſçavoir, quand l'abſcès ſe préſente & aboutit par un endroit qui n'eſt pas le plus déclive. Dans ce cas, on eſt ordinairement forcé de faire l'ouverture dans l'endroit où la matiere ſe préſente, ſauf à faire une contre-ouverture plus bas, ſi le cas le demande.

2°. Quand l'ouverture eſt faite, il faut évacuer le pus en comprimant doucement toute la circonférence de l'abſcès ; après quoi on en remplit la cavité de charpie ſéche, ſans trop tamponer, & on couvre le tout d'un ou de pluſieurs plumaceaux de charpie ſéche, & de compreſſes convenables. C'eſt-là ce qu'on appelle le *premier pancement*, ou le *premier appareil*.

3°. Vingt-quatre heures après on eſſaye d'enlever l'appareil de la veille, ſans faire violence, ce qui réuſſit ordinairement dans les abſcès ; & après avoir eſſuyé légerement l'ulcere avec des fauſſes tentes, on le pance avec des bourdonnets chargés de digeſtif, & on couvre le tout avec des plumaceaux chargés du même digeſtif, ſur lequel on met des compreſſes convenables.

4°. Le digestif que l'on employe pour les premiers pancemens, est fait avec de la térébenthine, & le jaune d'œuf, dans les proportions qu'on juge convenables; on y substitue quelquefois le *basilicum*; quelquefois on mêle avec le *basilicum* de l'huile d'hypericum, de la teinture de myrrhe & d'aloës; de la myrrhe en poudre, quand on trouve l'abscès fort sale & fort fétide; on est même quelquefois forcé d'y ajoûter un peu d'égyptiac; on peut même tremper les bourdonnets dans l'eau-de-vie camphrée, avant que de les charger de digestif, lorsque le fond de l'ulcere paroît pâle & mollasse. En un mot, on varie ces remedes de différentes façons, selon la nature des cas.

5°. Dans peu de jours l'ulcere se trouve détergé, c'est-à-dire, qu'il paroît rouge dans toute son étendue, & alors on ajoûte de l'onguent d'Arcéus pour empêcher que les chairs ne reviennent trop vîte, & ne soient mollasses; quelquefois même on est forcé d'employer le baume d'Arcéus tout seul, & d'y ajoûter même quelques

gouttes de baume verd ; sur quoi on doit se régler par l'état des chairs qui croissent.

6°. Lorsque l'ulcere se trouve rempli de chairs, amenées à peu près au niveau des parties voisines, il faut songer à le cicatriser. Pour cet effet, on le saupoudre de térébenthine cuite dans l'eau & réduite en poudre ; on le pance avec des plumaceaux secs, & quelquefois même avec de la charpie rapée ; & si les chairs débordoient un peu trop, on les saupoudre d'alun brûlé, ou l'on y passe légerement la pierre infernale.

QUESTIONS & RÉPONSES.

I. EN QUELS CAS faut-il ouvrir un abscès, avant la suppuration parfaite?

1°. Quand il est à craindre que la tumeur ne perce dans quelque cavité, comme dans le ventre, dans la poitrine ou dans le fondement.

2°. Quand il est à craindre que le pus n'altere quelque os, quelque tendon, ou quelque articulation.

3°. Quand il est à craindre que l'abscès ne puisse causer quelque acci-

dent fâcheux, comme font les parotides dans les fiévres malignes, en gênant le retour du ſang qui revient de la tête.

II. Quand doit-on au contraire attendre que la ſuppuration ſoit parfaite?

1°. Dans les phlegmons des glandes, où il ne faut ouvrir que quand la glande eſt en pourriture.

2°. Dans les phlegmons calleux, qui tendent au ſquirrhe, où il ne faut ouvrir que quand toutes les calloſités ſont fondues par le pus, qui eſt le meilleur fondant.

3°. Dans les tumeurs enquyſtées, où il faut attendre la ſuppuration, pour que le quyſt à demi-pourri, ſe détache facilement, & rende la guériſon complette.

4°. Il faut obſerver que dans ces cas-là même, il faut ouvrir les abſcès avant que la ſuppuration ſoit parfaite, toutes les fois qu'il y a du danger à attendre trop long-tems.

III. Faut-il ouvrir toutes les cavités ou tous les ſinus de l'abſcès?

C'eſt la regle générale, qui ne ſouffre d'exception que dans les cas ſuivans:

1°. Dans les ſinus cutanées, d'où il eſt aiſé d'exprimer le pus :

2°. Dans les ſinus déclives, d'où le pus s'écoule de lui-même :

3°. Dans les ſinus, où il eſt plus facile de faire une contre-ouverture pour l'iſſue du pus, qui pourroit y croupir :

4°. Dans les ſinus fort profonds, & où il faudroit faire de trop grandes inciſions.

Cependant dans ces cas-là même il faut uſer de beaucoup de circonſpection, & l'on eſt ſouvent obligé de faire à la fin des contre-ouvertures, qu'on avoit négligé dans le commencement.

IV. Enfin, faut-il ouvrir toujours tous les abſcès ?

Non. Dans les abſcès legers & cutanées du viſage & du col, il faut l'éviter dans les enfans, & attendre que l'abſcès perce de ſoi-même. Par ce moyen, il ne reſte qu'une cicatrice peu apparente, au lieu que les abſcès ouverts par le fer ou par le feu laiſſent toujours une cicatrice creuſe, & ſouvent cordée.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Gangrene & du Sphacele, qui surviennent à l'Inflammation.

DESCRIPTION.

On regarde comme *mortes* les parties du corps, où il n'y a plus ni chaleur, ni sensibilité, ni tension, ni ressort, & dont la couleur est livide ou noire. On appelle cet état *mortification*. On en distingue deux espéces : la mortification *commencée*, & la mortification *confirmée*.

Lorsqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une sensibilité & un ressort extrêmement affoiblis, que sa couleur est changée, qu'elle est brune, livide, noire, & qu'il se forme de petites ampoules ou cloches sur sa surface, pleines d'une eau rousse, livide, noire, cet état est une mortification *commencée*, que les Médecins Grecs ont appellée γάγγραινα.

Que si par le progrès du mal, la

partie n'a plus ni chaleur, ni sentiment, ni ressort; qu'elle cede à la compression, & se releve très-foiblement; qu'elle soit noire, qu'elle se déchire en lambeaux, du moins quand le mal est humide, car quand il est sec, la partie est plus racornie & plus ferme, cet état est une mortification *confirmée*, appellée par les Médecins Grecs Σφακέλος. Les Romains ont retenu ces deux noms grecs; mais ils ont appellé en leur langue les deux états de mortification *Syderatio*. On ne se sert en François que des deux noms grecs, & même, à proprement parler, que de celui de *Gangrene*.

CAUSES.

POUR sçavoir ce que c'est que la mort ou mortification d'une partie, il faut sçavoir auparavant en quoi consiste sa vie, ou sa vitalité, *rectum enim index est sui & obliqui*.

Or, la vie consiste dans les systoles & diastoles successives & continuelles des arteres, & dans les oscillations réglées des fibres, capables de faire circuler le sang, la lymphe, les es-

prits, les récrémens, &c. Ces mouvemens sont plus sensibles dans les arteres; mais ils ne sont pas moins réels dans les membranes qui composent les parties, & dans les fibres qui composent les membranes. Il suit de-là que la mort d'une partie n'est autre chose que la cessation de ces systoles & diastoles, & de ces oscillations.

Ainsi la gangrene vient de causes plus legeres qui peuvent rallentir, affoiblir, diminuer ces oscillations. Et le sphacele de causes plus fortes, qui peuvent les arrêter & les supprimer entierement.

CAUSES DE LA GANGRENE.

LES oscillations sont affoiblies & rallenties par deux causes générales. Telles sont, 1°. Tout ce qui bande & étend trop le ressort des vaisseaux & des fibres, & s'oppose trop fortement à leurs oscillations. 2°. Tout ce qui relâche trop le ressort des vaisseaux & des fibres, & les met hors d'état d'exécuter leurs mouvemens ordinaires.

I. Le ressort des vaisseaux & des fibres est trop bandé:

1°. Par le séjour excessif du sang dans un phlegmon violent, où la résolution est impossible, sur-tout si au lieu de remedes relâchans, on employe les astringens, les répercussifs ou les résolutifs appliqués mal-à-propos.

2°. Par le séjour du sang causé par une ligature ou une compression constante, ce qui dans le fond revient à la cause précédente.

3°. Par le froid extérieur, qui gele dans la partie même, les humeurs qui y circulent, & qui en les gelant, les raréfie & en augmente le volume. Il faut observer que dans ce dernier cas, il ne faut point dégeler la partie gelée, par le moyen du feu qui raréfieroit encore les humeurs en les faisant fondre, & par-là augmenteroit le mal; mais qu'il faut procurer le dégel d'une maniere plus douce & plus insensible, en frottant la partie avec de la neige ou de la glace.

II. Le ressort des vaisseaux & des fibres est relâché, ce qui est la seconde cause de la gangrene,

1°. Par la sérosité qui les abbreuve,

comme dans l'hydropisie, dans l'anasarque, dans l'œdême.

2°. Par l'épuisement & l'exténuation, comme dans les vieillards, & dans les gens qui sont épuisés par de longues maladies.

3°. Par la paralysie, dont quelque partie est long-tems affectée.

CAUSES DU SPHACELE.

LES oscillations des vaisseaux & des fibres, qui font la vitalité de la partie, sont entierement arrêtées & supprimées par deux causes générales.

I. Par les causes qui produisent la gangrene & dont on vient de parler, toutes les fois qu'elles augmentent ou qu'elles durent long-tems, d'où vient que la gangrene se termine ordinairement en sphacele.

II. Par la dissolution des fibres ou des vaisseaux de la partie, laquelle peut être l'effet :

1°. De la trop grande plénitude & distension des vaisseaux, qui les déchire :

2°. De la corrosion d'une humeur

âcre qui ronge les vaisseaux & les fibres, comme la sérosité saline dans l'hydropisie & dans l'œdême; le pus âcre dans les abscès & les ulceres; l'humeur scorbutique dans le scorbut; le sang pourri dans l'ecchymose; le venin des animaux venimeux dans les morsures ou piquûres qu'ils font:

3°. De l'action du feu dans l'application du cautere actuel, ou dans les brûlures:

4°. De l'action des remedes cathérétiques ou caustiques, comme dans l'application du cautere potentiel:

5°. Enfin, des contusions, lorsqu'elles sont fort grandes, & qu'elles causent une déchirure presque universelle dans la partie.

SYMPTOMES.

1°. DANS la gangrene, la partie devient plus froide, parce que le sang n'y circule plus comme à l'ordinaire.

2°. Elle devient plus molle, parce que le ressort de ses fibres est diminué.

3°. Elle conserve plus long-tems la marque de la pression, parce que le

ressort qui doit la remettre dans son premier état, est plus foible.

4°. Elle devient brune, livide, ou noire, suivant la qualité du sang qui y croupit, ou le degré d'altération qu'il y reçoit.

5°. Elle n'a presque plus de sentiment, parce que les filets nerveux qui s'y distribuent, sont trop comprimés, ou trop relâchés.

6°. Elle se couvre de cloches plus ou moins grandes, pleines d'une sérosité rousse, livide, noire, ce qui vient de ce que la sérosité exprimée du sang qui y croupit, pénetre peu-à-peu à travers le tissu de la peau, & se trouvant arrêtée par l'épiderme, dont le tissu est plus dense, le sépare d'avec la peau, & le souleve en cloches qui se trouvent par-là pleines d'une sérosité rousse, livide ou noire, suivant le plus ou le moins de sang que la sérosité a entraîné avec elle.

7°. Enfin, la surpeau se détache, parce que la sérosité qui croupit par dessous, la sépare d'avec la peau.

Tous ces accidens sont plus grands & plus sensibles dans le sphacele que

dans la gangrene par la continuation des causes qui les produisent. Dans le sphacele, la chaleur, la tension & le sentiment de la partie, périssent entierement, & la partie elle-même tombe en pourriture & en lambeaux, à moins qu'elle ne se desseche & ne se racornisse, ce qui arrive dans la gangrene scorbutique, dont on parlera dans le Chapitre suivant.

Diagnostic.

Il est très-important pour le prognostic & pour la curation, non-seulement de distinguer la gangrene d'avec le sphacele; mais principalement de reconnoître le danger qu'il y a que ces maladies n'arrivent, & d'en bien distinguer les différens degrés.

I. On peut prévoir la gangrene imminente par les signes suivans:

1°. Par la connoissance & la présence des causes qui peuvent la produire, & pour cela il faut être bien instruit de la théorie du mal:

2°. Par un commencement de mollesse & par une diminution de sensibilité dans la partie, sur-tout quand cela

arrive dans le phlégmon, où la tension & la sensibilité doivent être plus grandes :

3°. Par quelque diminution ou altération dans la vivacité de la couleur de la partie :

II. La gangrene présente devient manifeste :

1°. Par le refroidissement : 2°. Par l'insensibilité : 3°. Par la mollesse : 4°. Par la lividité, & la noirceur de la partie : 5°. Enfin par les cloches ou ampoules qui s'y forment, ou par la facilité avec laquelle l'épiderme s'en détache.

III. On reconnoît le danger imminent du sphacele :

1°. Par la présence de la gangrene & sa continuation, car elle précede toujours le sphacele :

2°. Par l'augmentation des symptômes qui appartiennent à la gangrene.

IV. Le sphacele est regardé comme confirmé :

1°. Quand l'insensibilité de la partie est absolue :

2°. Quand la partie est tout à fait refroidie, en quoi il faut bien distin-

guer la chaleur qui peut lui être encore communiquée par les parties voisines, d'avec la chaleur qui devroit lui être propre :

3°. Quand la partie devient absolument noire :

4°. Quand la peau s'en détache, & tombe en lambeaux :

5°. Enfin quand la puanteur se joint à ces accidens, ce qui arrive principalement dans la gangrene humide.

PROGNOSTIC.

LA GANGRENE produit le sphacele, & le sphacele la mort, à moins qu'on n'y apporte de prompts remedes ; ainsi le prognostic de ces maux est toujours fâcheux.

1°. La gangrene & le sphacele des parties internes sont presque toujours des maladies mortelles.

2°. On peut porter le même prognostic de la gangrene & du sphacele des parties tendineuses extérieures qu'on ne peut pas extirper, parce que la gangrene y fait des progrès rapides.

3°. Ces maux sont aussi presque toujours mortels dans les vieillards, dans

les hydropiques & dans les phthisiques, &c.

4°. La syncope, le hoquet, les frissons sont des signes mortels dans la gangrene & dans le sphacele.

5°. La gangrene qui vient de cause interne est plus dangereuse, & plus difficile à guérir que celle qui vient de cause externe.

6°. On ne peut donc guere espérer de guérir que la gangrene de cause externe ou accidentelle, qui arrive dans un sujet jeune, sain & bien construit, & qui attaque une partie qu'on peut extirper dans le besoin, ou du moins qu'on peut scarifier & bruler sans inconvénient.

Curation.

Dès qu'il y a la moindre marque de gangrene, & même avant qu'il en paroisse, quand il y a raison de la craindre, il faut tâcher de la prévenir par des remedes internes & externes.

I. Les remedes internes se réduisent :

1°. A répeter les saignées, si c'est l'excès de l'inflammation qui produise la gangrene ;

2°. A donner des remedes cordiaux en potion; comme le lilium, le sel volatile de vipere, la poudre de vipere, le diascordium, la thériaque, le mitridat ou l'eau thériacale :

3°. A donner des boissons diaphorétiques avec la décoction des feuilles de scabieuse, de *scordium*, de chardon béni, de racines de scorsonnaire, de *vince toxicum*, d'angélique.

4°. A employer les purgatifs, & même l'émétique, si la gangrene est accompagnée d'une fiévre continue avec redoublement, & qu'on s'apperçoive que le danger de la gangrene augmente dans les redoublemens.

Que si la gangrene vient de toute autre cause que de l'inflammation, on s'abstiendra de la saignée & de la purgation, & l'on se contentera de l'usage des potions & ptisannes cordiales, qu'on répetera de quatre heures en quatre heures.

Les Médecins d'Ecosse, *dans les Mémoires de la Société d'Edimbourg*, & ceux d'Angleterre, dans les *Transactions Philosophiques*, ont fortement recommandé l'usage interne du quinquina,

ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction; dans la menace de gangrene, & dans la gangrene actuelle, comme un remede très-efficace pour prévenir le mal, ou en arrêter les progrès. On n'a pas manqué d'en faire uſage en France; mais le ſuccès a mal répondu aux eſpérances qu'on avoit données. Ce remede n'a paru réuſſir que quand la gangrene étoit produite ou accompagnée d'une fiévre continue, tierce, ou double-tierce, & par conſéquent intermittente, & du reſſort du quinquina. Dans ce cas, l'uſage répété du quinquina de quatre heures en quatre heures, en arrêtant les accès, arrête auſſi les progrès de la gangrene; mais dans les autres cas où la gangrene a coutume de ſurvenir, ce remede n'a paru produire aucun effet. Cependant comme on eſt encore prévenu pour l'utilité du quinquina dans toute ſorte de gangrene, & que ce remede ne peut produire de ſoi aucun mauvais effet, je ſuis d'avis qu'on l'employe dans tous les cas de gangrene, afin de ſe mettre à couvert de tout reproche, & n'être pas accuſé d'avoir négligé un remede utile.

II. Les remedes externes, qu'on peut employer dans la gangrene, ſont nombreux, & on va les expoſer par ordre.

Tels ſont : 1°. Les ſcarifications de la partie gangrenée ou menacée de gangrene, qui ſervent à faire écouler le ſang, ou la ſéroſité qui y croupit & qui cauſe le mal.

Quelques perſonnes doutent qu'il faille les employer dans les vieillards, dans les paralytiques, dans les perſonnes exténuées, par la crainte de les trop affoiblir ; mais cette crainte paroît mal fondée, & toute la précaution dans ce cas, doit ſe réduire à employer les ſcarifications avec un peu plus de ménagement.

On ſcarifie plus ou moins ſerré, plus ou moins profondément, ſuivant le degré du mal, mais toujours, s'il ſe peut, juſqu'à ce que le malade le ſente, & que le ſang qui ſort ſoit rouge, ce qui prouve que l'on a ſcarifié juſqu'au vif.

2°. Les fomentations de la partie ſcarifiée avec l'eau-de-vie ſimple, l'eau vulnéraire ou d'arquebuſade, l'eau-de-vie camphrée, aiguiſée même avec le

ſel ammoniac, à quoi l'on ajoute dans les cas preſſans, la thériaque, le diaſcordium, la teinture de myrrhe, l'onguent égyptiac que l'on y délaye.

3°. L'application conſtante ſur la partie, de linges doux, imbibés dans les mêmes liqueurs bien chaudes, & qu'on a ſoin d'arroſer ſouvent. On doit tenir la partie dans un repos parfait, chaudement, & dans une ſituation convenable. On ne ſe borne pas ordinairement à faire ces applications ſur la ſeule partie malade; mais on les étend même ſur les parties voiſines.

4°. Si l'on s'apperçoit que la gangrene faſſe encore des progrès, on réitere les ſcarifications, ſur-tout ſur les endroits qui paroiſſent les plus malades; on y applique des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautère, ou imbibés d'une diſſolution de la même pierre, ou, ce qui eſt plus efficace, imbibés de la diſſolution de mercure dans l'eau forte.

5°. Si l'on eſt aſſez heureux pour parvenir par ce moyen à arrêter le progrès de la gangrene, & à ſéparer le mort d'avec le vif, ce qu'on a ſujet

d'espérer dès que la suppuration commence à paroître, il faut pancer le mal avec le digestif ordinaire, dans lequel on mêle l'huile d'hypericum, les teintures de myrrhe, d'aloës ou d'euphorbe. On pourra même, si l'ulcere est extrêmement fétide, y mêler le baume brun. Du reste, on continue les mêmes fomentations avec l'eau-de-vie camphrée, & aiguisée de sel ammoniac, de même que les applications des compresses trempées dans la même liqueur.

6°. Quand l'escharre est tombée, & que l'ulcère se déterge, le malade est hors de danger; il ne reste plus qu'à traiter le mal de la maniere ordinaire, avec le baume d'Arcéus, & ensuite avec le baume verd.

7°. Il y a encore des Chirurgiens qui appliquent dans le cas de menace de gangrene, des cataplasmes avec la bouze de vache, la suie, le sel ammoniac, le suc de *scordium*. Mais cet usage qui a été autrefois universel, est condamné aujourd'hui, ou du moins mal-à-propos suivi.

8°. On doit encore moins suivre la pratique de ceux qui appliquent des

défensifs sur la partie saine autour du mal, composés d'astringens; comme les bols, la terre sigillée, les blancs d'œufs, &c.

9°. On employe encore intérieurement la décoction de squine & de gayac; mais elle n'est guere utile que dans la gangrene, qui survient aux œdêmes & aux bouffissures. On se sert avec succès dans la même gangrene de compresses trempées dans l'eau seconde de chaux, mêlée avec partie égale d'eau-de-vie camphrée.

III. Dans le sphacele, il n'y a d'autre parti à prendre que d'extirper promptement, si la chose est possible, tout ce qui est sphacelé, & par conséquent entierement mort; ce qu'on fait de deux manieres.

1°. Par l'amputation, si le sphacele pénetre jusqu'à l'os, ou jusqu'aux tendons, ou que toute l'épaisseur de la partie en soit attaquée, pourvû que la partie puisse être amputée sans laisser aucun reste de sphacele. On extirpe de cette façon, les doigts du pied & de la main, les extrémités supérieures & inférieures, le prépuce, la verge,

les

les testicules, le nez & les oreilles:

2°. Par l'extirpation particuliere dans tous les cas où la partie ne peut pas être amputée, ou que la gangrene n'a pas gagné jusqu'à l'os.

3°. On fait cette extirpation particuliere de deux manieres.

Si le sphacele a de la profondeur, on emporte avec les ciseaux tout ce qu'on en peut emporter; on scarifie ensuite jusqu'au vif; après quoi on y applique des remedes escharotiques, qui puissent séparer le mort d'avec le vif: tels sont le cautere actuel, plus ou moins chaud; les différens escharotiques, comme la pierre à cautere, & sur-tout la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, ou pure, ou adoucie au degré que l'on juge à propos.

Que si le sphacele est superficiel, il ne sera pas besoin de le tondre avec les ciseaux, il suffira dans ce cas de le scarifier jusqu'au vif par des scarifications serrées, & d'y appliquer ensuite les escharotiques qu'on vient de proposer.

IV. Quand il commence à paroître

une ligne de ſéparation entre le mort & le vif, ce qu'on reconnoît par une petite rougeur qui les ſépare, par une petite ligne d'élévation qui ſuit cette rougeur, & par un peu d'humidité qui en ſuinte, on a ſujet de bien eſpérer. On peut alors ſuſpendre les eſcharotiques, & ſe contenter d'étuver & de fomenter la partie avec l'eſprit-de-vin ſeul, camphré ou aiguiſé avec le ſel ammoniac, comme on l'a déja dit. Quand l'eſchare eſt une fois tombée, il ne reſte plus qu'à traiter l'ulcère comme un ulcère ſimple.

V. Il faut prendre garde que dans le ſphacele, le mal s'étend principalement de trois façons: dans la membrane adipeuſe, ſous la peau; dans l'intervalle des muſcles; ou le long des gros vaiſſeaux ou des tendons. C'eſt à quoi il faut apporter beaucoup d'attention, & ne pas ſe contenter d'en juger ſur l'extérieur de la peau, qui paroît quelquefois ſaine, quoique le mal ait fait beaucoup de progrès par deſſous.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Gangrene ſeche ou ſcorbutique.

DESCRIPTION.

LA GANGRENE *ſeche* ou *ſcorbutique* eſt de la même nature que la gangrene, dont on vient de parler; mais elle en differe:

1°. En ce qu'elle vient ſans cauſe manifeſte: 2°. En ce qu'elle ne jette aucune humidité, ou en jette très-peu; d'où vient qu'on l'appelle gangrene *ſeche*: 3°. En ce qu'elle s'étend le long des vaiſſeaux, ſans altérer la peau qui les couvre: 4°. Enfin, en ce que ſes progrès ſont beaucoup plus lents.

CAUSES.

LES obſervations ont appris que cette gangrene vient toujours de trois cauſes: 1°. D'un ſang âcre & ſalé: 2°. D'un ſang ſec: 3°. D'un ſang qui cir-

cule lentement. Comme ces trois causes se rencontrent toujours dans le scorbut, de-là vient aussi que cette espéce de gangrene est commune dans ce mal; ce qui lui a donné, comme on l'a dit, le nom de gangrene *scorbutique*.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que la gangrene, dont il s'agit, doit arriver ordinairement :

1°. A tous ceux, qui souffrent de la faim, en qui, faute de nouveau chile, le sang devient âcre & se desseche peu-à-peu: c'est-là ce qui fait périr tant de monde dans les tems de famine :

2°. A tous ceux, qui se nourrissent de mauvais alimens, comme il arrive dans les tems de famine, dans les longs siéges, dans les voyages de mer de long cours, quand les grains sont gâtés par les vices des saisons, quand on employe du mauvais bled, qu'on appelle bled *cornu* ou *ergot* :

3°. A tous ceux, qui vivent dans la misere, dans l'ordure, dans les prisons où ils joignent à la mauvaise nourriture les peines & les souffrances :

4°. Enfin, à tous ceux, qui ont vécu

dans l'abondance, & usé d'alimens trop nourrissans, trop âcres, trop chauds, dès qu'ils commencent à vieillir, ou qu'il leur arrive quelque peine, ou quelque maladie.

SYMPTOMES.

1°. Dans les personnes menacées de cette maladie, le sang circule lentement, & croupit par conséquent dans les extrémités éloignées du cœur, surtout dans les extrémités inférieures; & de-là vient que cette gangrene commence d'ordinaire à se manifester à quelqu'un des doigts du pied.

2°. Le sang se mouvant lentement dans les gros vaisseaux, laisse épancher le peu de sérosité dont il est chargé, laquelle étant âcre, ronge le tissu cellulaire qui entoure les gros vaisseaux, & y produit la gangrene. De-là vient que cette gangrene s'étend le long des gros vaisseaux, sans altérer la peau qui les couvre.

3°. Comme le sang est sec dans cette maladie, il ne fournit que peu de sérosité pour humecter les parties gangrénées. De-là vient que cette gangre-

ne eſt ſeche, qu'elle ne jette point d'humidité, ou qu'elle en jette très-peu.

4°. De-là vient auſſi que cette gangrene eſt preſque ſans odeur, ou du moins que l'odeur qu'elle a, eſt moins fétide & moins cadavéreuſe que celle de la gangrene ordinaire.

5°. De-là vient encore que ne jettant point d'humidité, elle s'étend plus lentement, & fait des progrès moins rapides ſur les parties voiſines.

6°. Il arrive ſouvent que cette gangrene, quand on croit l'avoir arrêtée au premier endroit où elle a paru, ſe manifeſte dans un nouvel endroit, par la même cauſe qui ſubſiſte dans le ſang; ce qui fait dire au vulgaire, que la gangrene eſt dans le ſang.

7°. Cette gangrene s'étend principalement dans les interſtices des muſcles, le long des tendons, & ſur-tout le long des vaiſſeaux ſanguins, par les raiſons que l'on a expliquées.

DIAGNOSTIC.

I. ON DOIT craindre cette gangrene toutes les fois qu'il y a famine, ou diſette de vivres; lorſqu'un grand

nombre de gens ſont obligés de ſe nourrir de mauvais alimens ; toutes les fois qu'un homme bien nourri tombe dans un abbatement, dont on ne connoît pas les cauſes.

II. On peut être certain de l'exiſtence de cette gangrene toutes les fois que dans les cas ci-deſſus expoſés, il ſurvient quelque engourdiſſement, quelque peſanteur dans les parties ; ou, ce qui eſt encore plus déciſif, quelque noirceur & quelque inſenſibilité au bout des doigts du pied ou de la main, ou quelques bandes livides aux jambes.

III. Il faut pourtant diſtinguer ces bandes gangréneuſes où le ſentiment eſt perdu ou affoibli, des taches ſimplement ſcorbutiques, qui arrivent aux jambes dans le ſcorbut confirmé, & où le ſentiment n'eſt pas tant oblitéré ; quoiqu'à dire le vrai, ces taches ſcorbutiques deviennent pour l'ordinaire, des bandes gangréneuſes avec le tems.

PROGNOSTIC.

1°. LA gangrene ſeche eſt plus dangereuſe que la gangrene ordinaire, parce qu'elle vient d'une cauſe inter-

ne, qui infecte tout le ſang, & qu'il eſt très-difficile de corriger; c'eſt pourquoi cette gangrene eſt preſque toujours mortelle.

2°. Cette gangrene eſt encore très-dangereuſe, parce qu'elle eſt toujours plus étendue qu'il ne paroît, & plus grande qu'on ne le croit; ce qui fait qu'on ſe trompe ſouvent dans les amputations qu'on fait plus bas qu'il ne faudroit, & qu'on eſt ſouvent obligé d'y revenir plus d'une fois.

3°. Un autre danger, c'eſt que cette gangrene eſt contagieuſe, à en juger par les obſervations; & qu'elle ſe communique par l'attouchement de la playe, ou par l'uſage des inſtrumens, dont on s'eſt ſervi; ce qui doit engager les Chirurgiens à être précautionnés dans le traitement de ce mal.

CURATION.

DANS cette gangrene, de même que dans la précédente, on doit employer deux ſortes de curation, *l'une* interne, & *l'autre* externe.

I. La curation interne conſiſte:

1°. A ſaigner s'il y a fiévre, ou mar-

que d'inflammation ; il faut même saigner dans tous les cas, si le pouls du malade le permet, quoique les saignées doivent être moins fréquentes & moins abondantes, quand il n'y a point de fiévre ni d'inflammation :

2°. A employer, pour corriger le vice du sang, des vulnéraires anti-scorbutiques doux, comme les bouillons de *cochléaria*, de cresson, de bécabunga ; les infusions legeres de vulnéraires de Suisse, comme la véronique, la pyrole, la verge d'or, la centaurée ; des décoctions de feuilles de scabieuse, de chardon bénit, de reine des prés, &c. qu'on donne de quatre heures en quatre heures :

3°. A prévenir l'épaississement du sang, & le rallentissement de la circulation, par des cordiaux pris en bol, ou, ce qui est mieux, en potion. On les compose avec les eaux distillées cordiales, le diaphorétique minéral, la poudre de vipere, le sel volatile de vipere, le bezoard animal ou minéral, la thériaque, le diascordium, la thériaque céleste, &c.

4°. On ajoûte à ces potions du li-

lium, depuis 20 jusqu'à 40 & 50 gouttes, suivant l'exigence des cas. On y employe même quelquefois les gouttes du Général, qui ne sont, dans le fond, qu'une espéce d'eau-forte adoucie, mais qui cependant raniment assez efficacement le pouls; on peut aussi les donner seules dans une cuillerée de vin d'Espagne. La dose ordinaire est depuis 8 jusqu'à 20 gouttes, selon les cas. Enfin, on use avec succès dans cette gangrene, des bouillons de vipere; on fait même outre cela, cuire une vipere dans le pot-au-feu du malade:

5°. A donner une nourriture douce & analeptique à ces malades qui sont exténués; comme des bons bouillons, des gelées de viandes, des jaunes d'œufs frais, des biscuits, du vin d'Alicante ou en tout cas du vin de Bourgogne avec du sucre & un peu de canelle, des petites soupes, des crêmes de ris au bouillon, suivant l'état du pouls:

6°. A purger le malade doucement & de tems en tems avec des minoratifs, qui fassent couler la bile; à moins que la certitude où l'on seroit que la

fiévre maligne se trouve jointe au mal, n'obligeât de recourir à l'émétique.

II. Quant à la curation externe, elle se réduit :

1°. A tremper plusieurs fois dans le jour, les parties menacées dans un bain fait avec une forte décoction d'herbes aromatiques, à laquelle on ajoûte du gros vin, ou, ce qui est encore mieux, de l'eau-de-vie camphrée :

2°. Quand les parties ne sont plus dans le bain, à les tenir couvertes avec des compresses imbibées d'eau-de-vie camphrée, & aiguisée de sel ammoniac, qu'on arrose chaudement de tems en tems avec la même eau-de-vie :

3°. A manier ces parties & à les frotter doucement deux ou trois fois le jour, jusqu'à les faire devenir rouges, afin d'accélérer la circulation du sang ; & à les garantir de tout froid extérieur, qui pourroit retarder le mouvement du sang :

4°. Enfin, si ces précautions sont inutiles, & que la gangrene se déclare manifestement, à faire l'amputation

ſelon les regles de l'Art, au cas que l'opération ſoit praticable; ou autrement, à tâcher d'arrêter les progrès de la gangrene par les remedes, qu'on a ci-devant propoſés.



CHAPITRE CINQUIEME.

Du Furoncle ou Clou.

DESCRIPTION.

LE FURONCLE ou Clou eſt une tumeur dure, ronde, tuberculeuſe, qui s'éleve en pointe médiocrement grande, accompagnée de chaleur, rougeur & douleur, ſur-tout lorſque la ſuppuration ſe fait ; en un mot, une tumeur véritablement phlegmoneuſe ou inflammatoire.

Il faut diſtinguer quatre tems dans le Clou :

1°. Le commencement ; & alors on ſent un petit tubercule dans la peau, avec un peu de démangeaiſon, & de tems en tems, quelque élancement :

2°. L'augmentation, dans laquelle le tubercule groſſit, durcit, s'éleve, devient pointu, & la chaleur, la douleur & la rougeur augmentent :

3°. La ſuppuration, dans laquelle tout eſt au plus haut degré; douleur,

chaleur & rougeur avec une élévation en pointe ordinairement très-sensible :

4°. L'écoulement du pus : d'abord il sort un peu de sanie, ensuite un peu de matiere visqueuse, & enfin, une corde d'une matiere épaisse & blanche, qu'on appelle le *bourbillon*, après quoi le mal vient de lui-même à cicatrice.

5°. Cette tumeur porte chez les Grecs le nom de Δοθιὴν, & chez les Romains celui de *Furunculus*. On l'appelle en François *Furoncle* ou *Clou*.

DIFFÉRENCES.

I. LE CLOU est *grand* ou *petit*. Les plus grands rarement excedent-ils la grosseur d'un œuf de pigeon ; mais il y en a de très-petits, & qui ne sont pas plus gros qu'un pois ; tels sont les boutons qui viennent au visage, connus sous le nom de *vari*, & qui sont en soi de véritables clous.

II. Le clou est *éminent* ou *enfoncé* & applati. Il y a des clous qui débordent beaucoup sur la peau, & qui forment une pointe très-sensible ; il y en a d'autres, qui sont plats, & comme enfoncés.

III. Les clous *ſolitaires*, & les clous *accumulés*. Quelquefois il n'y a qu'un clou, & alors on l'appelle *ſolitaire*; mais ordinairement il y en a pluſieurs à la fois, & cela s'appelle la *roſe de clous*.

IV. Les clous *bénins*, & les clous *malins*; ce qui dépend de la nature & du nombre des accidens qui accompagnent les clous.

V. Les clous *ſecs*, & les clous *humides*; ſuivant que le bourbillon eſt plus ſec ou plus mou, & qu'il vient en ſuppuration plus ou moins facilement.

VI. Enfin, le clou *ſimple*, ou le clou *charbonneux*, dont on parlera en parlant du charbon ou *anthrax*.

SIÉGE DU MAL.

LE CLOU n'attaque que la peau, & on peut l'embraſſer en entier, en embraſſant la peau. Le clou a donc ſon ſiége dans la peau, ou dans quelque partie particuliere à la peau.

Le clou eſt rond: le clou a une cavité ſphérique: le clou s'ouvre ordinairement par un ſeul trou: enfin, le clou contient toujours un bourbillon plus ou moins gros. Il faut donc que

la partie de la peau qui eſt le ſiége du clou, ſoit une glande qui ait une cavité ſphérique, & qui ſoit deſtinée naturellement à ſéparer une humeur viſqueuſe, propre à donner lieu à la génération du clou.

Toutes ces qualités ſe trouvent réunies dans les glandes ſébacées, dont la peau ſe trouve parſemée en différens endroits du corps, & elles ne ſe trouvent réunies que dans ces glandes ; il faut donc conclure que ces glandes ſont le véritable ſiége des clous.

Il ſuit de-là : 1°. Que les clous doivent appartenir en propre à la peau, puiſque les glandes ſébacées qui en ſont le ſiége, ſont placées dans l'épaiſſeur de la peau :

2°. Qu'ils doivent être principalement communs ſous les aiſſelles, aux feſſes, autour du fondement & des parties génitales, autour du col, &c. parce que les glandes ſébacées abondent principalement dans ces endroits.

CAUSES.

ON SÇAIT par expérience qu'il y a trois cauſes, que l'on peut regarder

comme les causes efficientes des clous:

1°. L'épaississement de l'humeur sébacée, causé par le travail, l'application, la mauvaise nourriture, ou par quelque levain étranger, dont la masse du sang est infectée:

2°. L'âcreté de cette humeur, ce qui est une suite de l'âcreté de la masse du sang, causée par le mêlange de quelques humeurs âcres, comme la bile dans la jaunisse, ou d'un chile âcre fourni par de mauvais alimens, ou par le vice d'un levain étranger:

3°. L'épaississement & l'âcreté de cette humeur, réunis ensemble par le concours des causes que l'on vient de rapporter; à quoi l'on peut ajoûter la mal-propreté ou saleté, qui bouche ou irrite les émissaires des glandes sébacées, & arrête l'humeur sébacée dans leurs cavités. On sçait par expérience, que le pus qui coule des clous, produit des clous dans les parties voisines qui en sont imbibées.

SYMPTOMES.

1°. L'HUMEUR sébacée retenue dans une glande sébacée, en gonfle & en

étend la cavité, d'où vient le tubercule avec élancement, qui en marque le commencement.

2°. Le gonflement des glandes sébacées continuant d'augmenter, les vaisseaux sanguins d'alentour se trouvent comprimés, & la circulation rallentie ou arrêtée, ce qui produit la chaleur, la rougeur, la douleur; en un mot, l'inflammation.

3°. La chaleur que l'inflammation attire autour de la glande bouchée, & la force avec laquelle les arteres y battent, mettent en mouvement de suppuration la matiere sébacée qui y est contenue; mais comme cette matiere est fort visqueuse, la suppuration ne se fait que par des progrès assez lents.

4°. Cependant le mouvement de suppuration, en raréfiant la matiere, gonfle de plus en plus la glande qui la contient, & augmente de plus en plus l'inflammation des parties qui l'entourent; d'où vient l'augmentation de la douleur & de la chaleur; d'où vient la douleur *pertérébrante*; d'où vient l'insomnie & la fiévre qui s'y joignent quelquefois.

5°. Comme il y a des glandes sébacées plus enfoncées dans la peau, & d'autres plus superficielles, il doit y avoir aussi des clous plus enfoncés, & d'autres plus éminens; ce qui peut venir aussi de la conformation de la glande sébacée, qui doit plus s'enfler en dehors, & par conséquent s'élever davantage, si la partie extérieure est plus mince & plus dilatable; & qui doit au contraire s'enfoncer davantage dans la peau, & produire un clou plat, si son extrémité intérieure est plus mince, & plus facile à dilater.

6°. Quelquefois la glande sébacée est extrêmement tendue, lorsque l'humeur qu'elle contient est fort abondante & fort raréfiée par la suppuration, & alors on sent une grande résistance dans le clou, sur-tout à la pointe; quelquefois au contraire, elle l'est moins, parce que l'humeur est moins abondante & moins raréfiée, & alors la rénitence est moindre, même à la pointe.

7°. La pointe du clou s'ouvre enfin, & il en sort quelques gouttes d'une humeur sanieuse, qui vient du mêlange du sang

avec l'humeur même du clou. Il en coule après une humeur visqueuse à demi-pourrie, qui vient du fond même du clou, & qui entoure le bourbillon; & enfin, le bourbillon sort lui-même plutôt ou plus tard, suivant qu'il est plus sec ou plus humide, & que l'ouverture du clou est plus ou moins grande.

8°. Dès que le bourbillon est sorti, l'inflammation se dissipe, la glande sébacée se rétrécit, sa cavité diminue, & le mal disparoît plutôt ou plus tard, suivant le degré où il y a été porté.

9°. Quelquefois le bourbillon est si dur, si sec, ou si fort attaché contre les parois internes de la glande, qu'il a de la peine à s'en détacher; quelquefois même on croit les clous guéris par la sortie de la matiere liquide, & dans ce cas on néglige souvent de procurer la sortie du bourbillon. Pour lors la curation est plus longue & plus difficile, & il reste toujours dans l'endroit du clou, un tubercule squirrheux, produit par le bourbillon retenu dans la glande, lequel se dissipe enfin peu-à-peu, mais ne se dissipe que très-lentement. C'est ce qu'on appelle *clou*

borgne ou clou racorni.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

1°. LA GRANDEUR ou la petiteſſe du clou dépendent de deux cauſes ; de l'abondance de la matiere viſqueuſe, & de la facilité qu'a la glande de ſe dilater.

2°. L'élévation ou l'applatiſſement du clou viennent de la ſituation de la glande dans la peau, ou de la réſiſtance plus ou moins grande que fait à la dilatation, la partie inférieure de la glande.

3°. Le nombre des clous répond au degré de l'humeur qui doit les produire. Ordinairement les clous viennent en compagnie, parce qu'un clou en preſſant les glandes voiſines, donne lieu à des engorgemens & à des clous nouveaux; peut-être même le pus qui découle du clou ouvert, y contribue par ſon âcreté.

4°. La ſécheresſe ou l'humidité du bourbillon viennent de la nature de la matiere ſébacée qui le produit, ſuivant qu'elle eſt elle-même plus épaiſſe,

plus dense, & plus seche, ce qui répond à la constitution du sang.

5°. Le clou est simple, quand la matiere qu'il contient est incapable de ronger la pointe; & il est au contraire charbonneux, quand cette matiere est âcre & corrosive, & qu'elle ronge & gangrene la pointe.

DIAGNOSTIC.

LE DIAGNOSTIC du clou roule sur les quatre articles suivans:

I. Il faut le distinguer d'avec quelques maladies qui y ont du rapport:

1°. D'avec le phlegmon; ce qui n'est pas difficile, en ce que la tumeur du clou a son siége dans la peau seule, qu'elle est dure & rénitente, qu'elle est circonscripte, & qu'elle s'éleve en pointe, ce qu'on n'observe pas dans le simple phlegmon:

2°. D'avec le bubon, avec lequel les clous qui sont fort gros, peuvent être confondus, quand ils sont à l'aîne ou à l'aisselle; mais on les distingue, en ce que la tumeur du clou est dans la peau, au lieu que le bubon est dans les glandes

lymphatiques qui ſont ſous la peau; en ce que la tumeur du clou eſt mobile, au lieu que celle du bubon ne l'eſt pas; enfin, en ce que la tumeur du clou fait une pointe, ce que le bubon ne fait pas:

3°. D'avec l'anthrax ou charbon, d'avec lequel le clou differe; en ce qu'il eſt élevé & éminent, & que le charbon ne l'eſt point; en ce qu'il eſt dur & rénitent, & que le charbon ne l'eſt preſque point; en ce qu'il fait toujours une pointe, & que le charbon n'en fait pas; enfin, en ce que le charbon eſt toujours avec la gangrene, & que le clou ne l'eſt jamais, que quand il devient charbonneux à ſa pointe.

II. Il faut diſtinguer les différentes qualités du clou; s'il eſt grand ou petit; s'il eſt éminent ou applatti; s'il eſt ſolitaire ou nombreux; s'il eſt ſimple ou charbonneux, ce qu'on connoît aiſément à la ſeule inſpection.

III. Il faut diſtinguer ſoigneuſement l'état du clou:

1°. S'il eſt ſuppuré ou non; de quoi on juge par la molleſſe, l'élévation & la blancheur de la pointe;

2°. S'il a *fusé*, c'est-à-dire, s'il s'est ouvert sous la peau, ou non. On juge qu'il a fusé, & que la matiere s'est épanchée sous la peau, par la mollesse & l'applatissement qui surviennent à un gros clou, sans aucune ouverture extérieure :

3°. S'il est sec ou humide ; ce qu'on reconnoît à la facilité plus ou moins grande qu'a le bourbillon de se détacher.

IV. Enfin, il faut distinguer, autant qu'on le peut, les causes antécédentes du clou, c'est à-dire, sçavoir s'il vient originairement de l'épaississement ou de l'âcreté de l'humeur sébacée, ou de ces deux causes réunies ensemble, de quoi l'on juge, par la connoissance de la constitution du sang du malade ; ou s'il est l'effet de la seule mal-propreté du malade, ce qu'on infere de sa maniere de vivre & de se tenir.

Prognostic.

I. Celse a eu raison de dire[a] : *In furunculo nullum periculum est, etiamsi nulla curatio adhibeatur.* En effet, les

[a] De re medicâ, Lib. V. Cap. 28. n. 8.

clous

clous guériſſent ordinairement d'eux-mêmes.

II. Il y en a pourtant qui ſont longs à guérir lorſqu'ils ſont lents à ſuppurer, lorſqu'ils ſont ſecs, & que le bourbillon, ſe détache avec beaucoup de peine. Il y en a même qui ſont dangereux; comme les clous qui fuſent ſous la peau, les clous qui ſont charbonneux, & même les clous qui ſont placés dans certaines parties, comme autour du fondement, ſur les lévres de la vulve dans les femmes, ou ſous les aiſſelles où il y a grand nombre de vaiſſeaux & de nerfs.

III. Un autre danger dans le clou vient de la cauſe qui le produit. Ainſi les clous qui dépendent d'une humeur vérolique ou ſcorbutique, mêlée avec l'humeur ſébacée, ont le même danger que la vérole & le ſcorbut. Il y a même des clous qui ne dépendent que d'une ſimple âcreté du ſang, & qui demandent pourtant toute l'attention d'un Médecin éclairé, quand la maſſe du ſang eſt extrêmement gâtée.

CURATION.

IL Y A deux différentes manieres de traiter les clous : dans *l'une*, & c'est la plus commune, on attend que le clou perce de lui-même ; dans *l'autre*, l'on est obligé de l'ouvrir.

On peut sans danger attendre que les clous s'ouvrent d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont simples, éminens, placés dans des endroits où ils ne peuvent pas creuser. Dans ce cas,

1°. On se contente d'y appliquer un cataplasme pourrissant avec les pulpes des plantes émollientes, l'oignon de lis, l'huile de lis, le vieux levain, les escargots, le *basilicum*, &c. ou, ce qui est plus ordinaire, l'emplâtre de diachylum simple ou composé, ou de la pâte de pain d'épice.

2°. On ordonne au malade un régime modéré & rafraîchissant; on le met à l'usage d'une ptisane rafraîchissante; on le saigne même si l'inflammation est trop grande.

3°. On doit laisser bien ramollir le clou, même quand il est ouvert, avant que de l'exprimer; & quand on l'ex-

prime, on doit tâcher de faire ſortir tout le bourbillon.

4°. On reconnoît que le bourbillon eſt entierement ſorti, quand le fond du clou paroît tout rouge, qu'il ne jette plus que du ſimple pus, & ſur-tout quand il ſe reſſerre.

5°. Dès que le bourbillon eſt une fois ſorti, on met les premiers jours, une petite tente chargée de baſilicum, dans la cavité du clou, ſi elle eſt aſſez grande pour la recevoir, afin de rendre complette la ſuppuration; mais on la ſupprime bien-tôt pour laiſſer reſſerrer cette cavité, & laiſſer venir la cicatrice.

6°. Si le bourbillon n'étoit pas entierement ſorti, on employeroit plus long-tems la tente de baſilicum, on ne panceroit le mal qu'une fois par jour, & on continueroit extérieurement l'uſage du diachylum, ou du cataplaſme pourriſſant, pour procurer la fonte & la ſortie du reſte du bourbillon.

7°. Enfin, on purge le malade ſur la fin, & on lui ordonne des bouillons altérans pour corriger le vice du ſang,

que l'on regarde comme la cause antécédente du mal.

II. On doit au contraire ouvrir, & ouvrir de bonne heure les clous qui sont près du fondement, ou du vagin, ceux qui sont sous l'aisselle, ou qui au lieu de s'ouvrir en-dehors ont fusé sous la peau, de même que les clous charbonneux, sans attendre que les remedes pourrissans ayent mis la matiere dans une suppuration parfaite.

1°. On peut ouvrir si l'on veut avec la pierre à cautere, appliquée en la forme ordinaire sur la pointe du clou; mais le plus court est d'ouvrir avec la lancette ou le bistouri, par une seule incision si le clou est petit, ou par deux incisions en croix s'il est grand.

2°. On pance d'abord avec la charpie seche, & ensuite avec le *basilicum* seul, ou chargé de quelques gouttes de teinture de myrrhe, & l'on applique des remedes pourrissans par dessus tout l'appareil.

3°. On continue cette maniere de traiter la playe jusqu'à ce que tout le bourbillon soit détaché, & que la playe soit vermeille & détergée.

4°. Si quelques morceaux de bourbillon résistent, ou qu'il y ait quelques callosités dans les bords de la playe, on appliquera dessus un plumaceau chargé d'un peu d'onguent brun, ou saupoudré d'un peu de poudre à cautere; ou même, s'il le faut, on y appliquera un petit morceau de pierre à cautere.

5°. Enfin, quand l'ulcere est détergé, quand le bourbillon est sorti en entier, & quand les bords de la playe sont souples & sans callosités, il ne reste plus qu'à pancer le mal comme un ulcere ordinaire, avec le baume d'Arcéus; & sur la fin, s'il le faut, avec le baume verd.

6°. On employera en même tems les remedes internes convenables pour corriger le vice du sang qui a pû donner lieu à la génération du clou: tels sont les bouillons avec les écrevisses, le cerfeuil, le cresson, le *cochléaria*; les martiaux, les eaux minérales, les bains d'eau douce, le lait, le petit lait, les bouillons de vipere, &c. Que si le sang étoit gâté par quelque levain vérolique ou scorbutique, on y remédiera par les moyens les plus efficaces & les plus spécifiques.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'Orgueil ou Orgueilleux.

DESCRIPTION.

I. IL ARRIVE quelquefois ſur les bords des paupieres, tout auprès des racines des cils, un petit bouton de la groſſeur d'un grain d'orge, rénitent, pointu, éminent, rouge, chaud, douloureux, en un mot, véritablement phlegmoneux.

II. Quand ce bouton eſt petit, il ne ſe fait guere ſentir; mais quand il eſt plus gros, outre la douleur qui lui eſt propre, il cauſe dans la paupiere malade, une tenſion, une rougeur, une douleur & un gonflement, qui en gênent un peu le mouvement, ſurtout à l'égard de la paupiere ſupérieure deſtinée à des mouvemens plus grands & plus continuels dans la *nictation*.

III. La pointe de ce bouton commence bien tôt à blanchir, c'eſt-à-dire, qu'elle commence bientôt à ſup-

purer, & à mesure que la suppuration avance, le bouton devient plus blanc, & plus mol.

IV. Enfin, ce bouton creve, & il en sort une goutte de pus, avec un petit bourbillon, qu'on a peine quelquefois à distinguer. On accelere ordinairement cette sortie du pus, en pressant doucement le bouton, & dès que le pus est sorti, le bouton se flétrit & le mal est guéri.

V. Les Grecs ont appellé cette maladie Κριθὴ, ce qui signifie *un grain d'orge*, à cause que ce bouton est à peu près de la grosseur d'un grain d'orge. Celse [a] qui en a parlé, lui a conservé ce nom grec; mais les Médecins qui ont écrit depuis la décadence de l'Empire, ont traduit le nom grec, & ont appellé ce mal, *hordeum* ou *hordeolum*. C'est de-là qu'on a fait *orgeol* ou *orgeolet* dans la plûpart des Provinces, & à Paris *orgeul* & *orgeulet*, d'où se sont formés, par corruption, les noms d'*orgueil* & d'*orgueilleux*, qu'on donne à ce mal.

VI. Il se forme quelquefois dans la

[a] De re medicâ, Lib. VII. Cap. 7. n. 2 & 3.

paupiere ſupérieure, aſſez loin du bord, un petit tubercule ou durillon de la groſſeur d'un petit pois, placé entre la peau, qui couvre le dehors de la paupiere, & la membrane liſſe qui la tapiſſe en-dedans.

VII. Ce tubercule eſt dur, indolent, véritablement ſquirrheux, il ne vient point à ſuppuration; mais il ſe réſout peu-à-peu. Il eſt capable, non-ſeulement d'un mouvement commun avec la paupiere, mais il change même quelquefois de place, en gliſſant entre les deux membranes.

VIII. Les Médecins Grecs ont appellé ce tubercule χαλάζιον, & les Latins *Grando*, en traduiſant le nom grec, c'eſt-à-dire, *grêle*, parce qu'effectivement il a la groſſeur, la figure & la dureté d'un grain de grêle. Il n'a point de nom particulier chez nous: il y a pourtant des gens qui l'appellent un orgueilleux; mais pour le diſtinguer du véritable orgueilleux, ils l'appellent *orgueilleux faux*.

De ces deux maux, le premier eſt une eſpece de clou ou furoncle, & doit être rapporté aux tumeurs inflam-

matoires. Mais le ſecond eſt une véritable tumeur ſquirrheuſe, qui appartient aux ſquirrhes, & dont on ne traite ici, que parce qu'on le confond avec la premiere eſpéce de ce mal.

Siege & Causes.

Les rebords des deux paupieres ſont garnis d'une petite bande cartilagineuſe, pliée en arc, qui donne de la conſiſtence & du reſſort aux paupieres. Les Grecs ont appellé cette bande ταρσος, & les Anatomiſtes lui ont conſervé ce nom. Par-dehors, cet arc eſt couvert par la peau des paupieres, & par-dedans, par la membrane qui tapiſſe leur face intérieure.

C'eſt le long du bord extérieur de ces tarſes, que ſont placées les rangées des capſules piliferes, d'où naiſſent les poils des cils d'en-haut & d'en-bas, & c'eſt au-deſſous de ces capſules qu'il y a dans chaque paupiere une autre rangée de glandes ou vaiſſeaux blancs, ſerrés, contigus, paralleles, de la longueur chacun d'une bonne ligne, qui s'ouvrent tous par des canaux diſtincts

sur les bords des paupieres, à la racine même des cils.

On voit à l'œil ces rangées de vaisseaux en renversant les bords des paupieres, & l'on reconnoît aisément la nature de l'humeur que ces vaisseaux séparent, & la maniere dont ils la versent sur les paupieres, en comprimant ces canaux avec le bout de l'ongle dans les cadavres; car on fait sortir du bord des paupieres, par plusieurs trous presque imperceptibles, une matiere grasse, visqueuse, sébacée, qui se file en sortant en plusieurs filets recoquillés. La qualité de cette matiere a donné à ces vaisseaux le nom de vaisseaux *sébacées*, lesquels sont dans le fond les mêmes que ceux de la peau, que nous avons déja décrits.

Cette humeur sébacée, qui découle toujours, mais insensiblement, étant détrempée par les larmes, forme une espéce de mucilage savoneux, qui sert dans l'état naturel à ramollir & à lubréfier le bord des paupieres où elle coule; mais dès qu'il arrive que l'humeur est trop abondante, trop âcre,

trop épaisse, elle s'amasse, se durcit sur le bord des paupieres, & y forme cet amas d'humeur glutineuse, connue sous le nom de *chassie*.

C'est dans ces glandes ou vaisseaux sébacées qu'on vient de décrire, qu'on doit placer le siége de l'orgueilleux. Il est visible qu'il doit se former, toutes les fois que l'humeur sébacée qui en découle, est obligée de croupir dans quelqu'un de ces vaisseaux, & à plus forte raison, si elle croupit dans plusieurs à la fois: que cette humeur doit croupir dans ces vaisseaux toutes les fois que leur extrémité est bouchée ou fort rétrécie, & par conséquent incapable de la laisser sortir avec la liberté ordinaire; d'où il est aisé de conclure que tout ce qui peut boucher, étrangler, ou rétrécir l'extrémité, soit d'un, soit de plusieurs canaux sébacées, doit produire un orgueilleux plus ou moins grand.

Or, différentes causes peuvent contribuer à boucher, étrangler, rétrécir les extrémités des canaux sébacées; comme,

1°. L'inflammation ou la phlogose

actuelle des bords des paupieres, qui agit ſur l'extrémité des canaux ſébacées, & qui la comprime.

2°. Les poudres qu'on ſouffle dans les yeux, ou les onguents dont on frotte les bords des paupieres dans l'ophthalmie, & qui ſouvent bouchent l'extrémité de quelque canal ſébacée.

3°. La pouſſiere, qui voltige dans l'air en été, ſur-tout quand il fait du vent, laquelle entrant dans l'œil, y produit le même effet ſur les paupieres.

4°. Le tabac qu'on laiſſe quelquefois entrer dans les yeux, & qui en les irritant, cauſe dans les bords des paupieres un froncement capable d'étrangler quelqu'un des canaux ſébacées.

5°. Le froid, le vent, la pluie, la neige, qui en épaiſſiſſant l'humeur ſébacée, ſont cauſe qu'elle s'arrête dans ſes propres canaux.

Quoique ces cauſes puiſſent produire ſeules des orgueilleux, & les produiſent en effet ſouvent, il eſt pourtant certain que ce mal eſt plus fréquent dans ceux qui ont eu précédemment les bords des paupieres enflammés,

rouges, ulcérés, & en qui par conséquent, les extrémités des canaux sébacées ont été resserrés, étranglés, ou dévoyés en plusieurs façons; comme dans ceux qui ont été sujets à des ophthalmies opiniâtres, qui ont été long-tems chassieux dans leur jeunesse, ou qui ont eu dans la petite vérole, les bords des paupieres long-tems ulcérés.

Pour ce qui regarde les petites tumeurs squirrheuses, qui viennent vers le milieu des paupieres supérieures, entre la peau & la membrane interne des paupieres, & que les Grecs nommoient *Chalazion*, il est certain que ce sont de petites glandes lymphatiques, pleines d'une lymphe qui s'y est arrêtée, & s'y est durcie. Ces sortes de petites glandes lymphatiques sont naturellement très-nombreuses, & répandues dans toutes les parties du corps.

Or la lymphe ne s'arrête ordinairement dans quelqu'une de ces glandes dans les paupieres, que par le concours de deux causes. L'une *générale*; sçavoir, le trop grand épaississement de la lymphe, qui en rallentit la circula-

tion; & l'autre *particuliere & locale*; ſçavoir, le froid, où les paupieres ſe trouvent quelquefois expoſées par un vent froid, par la pluie ou la neige; ce qui acheve d'épaiſſir la lymphe, & en détermine la congeſtion dans quelqu'une des glandes de la paupiere, qui ſont d'autant plus ſuſceptibles de l'impreſſion du froid, qu'elles y ſont plus expoſées par leur ſituation.

Il eſt pourtant très-apparent que non-ſeulement ces cauſes locales, mais même qu'un ſimple vent coulis qui porte ſur un œil, ſuffiſent ſouvent pour produire de pareilles tumeurs dans les perſonnes les mieux conſtituées, & en qui il eſt difficile de ſoupçonner aucun épaiſſiſſement général dans la lymphe.

Symptomes.

1°. L'HUMEUR ſébacée retenue à l'extrémité d'un ou de pluſieurs canaux, s'y accumule, & y forme une petite tumeur, accompagnée d'un chatouillement léger, mais qui augmente bientôt.

2°. Comme cette tumeur groſſit vîte, & qu'elle comprime fortement les

veines voiſines, elle attire d'abord une phlogoſe, & enſuite une véritable inflammation avec tous les ſymptomes qui lui ſont propres, chaleur, rougeur, tenſion, douleur.

3°. La chaleur de l'inflammation, & le battement des petites arteres voiſines qui ſont gorgées de ſang, fondent bien tôt l'humeur ſébacée arrêtée, laquelle ſe préſentant alors à la pointe de la tumeur, la fait blanchir.

4°. Peu de tems après, ou l'extrémité du canal ſébacée ſe dilate, ou elle creve, & il ſort de la tumeur une ou deux gouttes d'une matiere graſſe, viſqueuſe, purulente, qui eſt l'humeur même ſébacée un peu pourrie.

5°. Il en ſort même quelquefois avec cette matiere, une eſpéce de petit bourbillon, lorſque l'humeur ſébacée trop épaiſſe, ou trop long-tems retenue, ne ſe met pas également en fuſion, mais qu'il en reſte un petit *grumeau*.

6°. Dès que cette matiere eſt ſortie, le canal ou les canaux dilatés ſe reſſerrent, l'inflammation ſe diſſipe, & le mal eſt bientôt guéri ſans laiſſer de veſtige.

7°. Il arrive pourtant quelquefois que l'humeur sébacée qui forme l'orgueilleux, est si épaisse, ou l'inflammation qu'elle attire si legere, qu'il ne se fait point de fonte, & alors, au lieu de suppurer, l'orgueilleux durcit, & forme un durillon très-long à dissiper. On appelle ces orgueilleux, des orgueilleux *avortés*, comme on le dit des clous.

8°. On juge aisément que les orgueilleux doivent être plus gros ou plus petits, suivant le nombre des canaux sébacées affectés, ou la quantité de l'humeur sébacée accumulée ; qu'ils doivent être plus ou moins phlegmoneux, suivant le degré de gonflement & la promptitude avec laquelle ils se gonflent ; enfin, qu'ils doivent venir à suppuration plus ou moins vîte, suivant que l'humeur sébacée est plus ou moins épaisse, ou que l'inflammation, est plus ou moins grande.

9°. Le faux orgueilleux, ou *chalazion*, reste fixe dans l'endroit où il s'est formé, tant que les attaches de la petite glande qui le forme subsistent ; mais si ces attaches viennent à se rompre par l'accroissement de la glande,

alors le chalazion abandonné à ſon poids, peut changer de place, & en change quelquefois.

Diagnostic.

Ces deux maladies ſont aiſées à reconnoître & à diſtinguer ſur la deſcription qu'on en a faite.

On en diſtingue facilement auſſi les différens états, & l'on voit à l'œil ſi l'orgueilleux eſt enflammé, ſuppuré, ou ouvert, & ſi le chalazion augmente ou diminue; s'il eſt fixe ou mobile.

Prognostic.

Ces deux maux ſont ſans aucun danger. L'orgueilleux ſe termine ordinairement dans quinze jours ou trois ſemaines au plus, par la ſortie d'une goutte de pus. Il dure plus long-tems, lorſque le pus épaiſſi s'y durcit; mais il ſe réſout enfin, de même qu'un clou avorté.

Pour les *chalazion*, leur réſolution ſe fait plus lentement que celle des orgueilleux ſuppurés, plus lentement même que celle des orgueilleux avortés; parce que la matiere qui les for-

me, est plus compacte & plus serrée dans la glande; mais elle se fait enfin.

CURATION.

ON NE s'apperçoit d'un orgueilleux, que quand l'inflammation est formée, & que la démangeaison & la douleur engagent à y porter la main. Dès qu'on s'en apperçoit, on peut bassiner l'œil à plusieurs reprises par jour, avec de l'eau pure tiéde, ou avec une légere décoction de racine de guimauve.

On n'employe point d'autre remede, tant que l'inflammation est grande; mais lorsqu'elle commence à diminuer, on peut mettre sur la tumeur au-dessus & le long des cils, une petite bande d'emplâtre de diachylum, pour accélérer la suppuration.

On a soin en même tems de frotter de tems en tems, le bord de la paupiere, pour aider à mettre en fonte la matiere de l'orgueilleux, & en procurer l'issue, soit en forçant l'ouverture du canal sébacée obstrué, soit en en déchirant l'extrémité.

Si l'orgueilleux déja abscédé, tarde

trop à s'ouvrir, on fera bien d'y faire à la pointe une très-petite incision avec la pointe d'une lancette, pour empêcher que le pus ne s'y épaississe à force d'y croupir, & n'y fasse un durillon opiniâtre & long à se résoudre.

Mais si ce malheur arrive, on n'a qu'à prendre patience, & on doit être sûr que le durillon se dissipera peu-à-peu sans y employer aucun remede, ou n'y employant tout au plus, qu'un petit emplâtre de Vigo ou de diabotanum, qu'on applique le long de la racine des cils, comme on l'a déja dit.

On se conduit de la même maniere à l'égard des *chalazion*, ou faux orgueilleux. Ou on les abandonne à la nature, ou on y met dessus un emplâtre de Vigo *q. m.* ou de *diabotanum*, étendu sur du taffetas noir, & coupé en forme de mouche, supposé qu'on puisse l'y faire tenir, ce qui n'est pas trop facile, à cause du mouvement de la paupiere.

Du reste, ni l'orgueilleux vrai, ni l'orgueilleux faux, ne demandent point de remedes intérieurs, ni beaucoup de contrainte sur le régime.

CHAPITRE SEPTIEME.

Du Dragonneau ou Veine de Médine.

QUOIQUE cette maladie commence par une espéce de tumeur, qui a beaucoup de ressemblance avec le clou ou furoncle, & qu'elle appartienne par-là au sujet que nous traitons, on auroit pû se dispenser d'en parler ici, parce que c'est une maladie inconnue en Europe, & où il faut espérer qu'on ne l'observera jamais.

Cependant, comme plusieurs Médecins en ont fait mention, non-seulement parmi les Grecs & les Arabes, mais même parmi ceux qui ont exercé en Europe la Médecine & la Chirurgie avant le renouvellement des lettres, j'ai cru qu'il étoit convenable de parler d'une maladie aussi singuliere; moins pour instruire sur la maniere de la traiter, puisqu'on n'en trouvera jamais l'occasion, que pour mettre en état d'en avoir une idée exacte, & d'en

pouvoir raisonner pertinemment, si l'on se trouvoit dans le cas d'en parler.

Comme je n'ai point vû ce mal, & que je n'en puis pas juger par moi-même, je crois ne pouvoir mieux faire que de suivre ce qu'en dit *Avicenne* [a] qui en a parlé comme témoin oculaire, &, à ce qu'il paroît, avec beaucoup d'exactitude, à quoi nous ne laisserons pas d'ajoûter ce que les autres Médecins en ont dit, quand il aura omis quelque chose d'important.

DESCRIPTION.

I. Il paroît d'abord un bouton pointu, rouge, qui s'éleve comme un clou, qui grossit vîte, & forme une espéce de vessie: du milieu de cette vessie qui s'ouvre, il sort quelque chose d'un rouge foncé, gros comme une petite ficelle, qui s'allonge en-dehors, & qui ressemble à une veine, ou plutôt à un ver.

II. Dès qu'on peut saisir le corps qui sort, on en aide la sortie en le tirant jusqu'à ce que l'on puisse l'atta-

a Canon. *Lib. IV. Fen.* 3. *Tractat.* 2. *Cap.*

cher ſur un bâton, ou ſur une baguette de plomb, ſur quoi on l'entortille en le tirant en dehors peu-à-peu.

III. Quand on réuſſit à tirer ce corps en entier, la playe qui reſte eſt bientôt guérie; mais ſi ce corps vient à ſe caſſer, il faut tâcher de le reprendre le plutôt que l'on peut, pour en achever l'extraction, ſans quoi ce corps venant à ſe pourrir ſous la peau, y cauſe un abſcès fâcheux, difficile à guérir, & qui attire ſouvent la gangrene.

IV. Ce mal vient ordinairement aux jambes; mais il paroît auſſi quelquefois aux bras & aux mains. Les enfans même en ſont ſouvent attaqués à l'un ou à l'autre côté du ventre ou de la poitrine.

V. Cette eſpéce de corde ou de ficelle, qu'on dévide peu-à-peu ſur un bâton ou ſur une baguette de plomb, n'eſt pas toujours de la même longueur; ordinairement elle a cinq à ſix pieds de long; mais il y en a qui en ont juſqu'à dix ou douze.

Cette maladie eſt commune dans la haute Egypte, dans l'Ethiopie, aux

bords de la mer Rouge & du Golfe Persique, dans toutes les côtes des Indes & de l'Afrique, mais sur-tout dans l'Arabie, à Médine & aux environs; d'où vient que les Médecins Arabes l'ont communément appellée la Veine de Médine, *Vena Meden* ou *Medinensis*. Pour les Médecins Grecs, qui n'en parloient que par oüi dire, ils lui ont donné le nom de Δρακόντιον, *Dracunculus*, à cause de la forme du corps que l'on en retire, & c'est de-là que nous avons formé le nom de *Dragônneau*.

Des principaux MEDECINS qui ont parlé de ce mal.

I. GALIEN est le plus ancien Médecin qui en ait fait mention; mais il n'en a parlé que sur le rapport d'autrui: *In quodam*, dit-il, Lib. VI. de locis affectis, Cap. 3. *Arabiæ loco, ut aiunt, in tibiis hominum Dracunculi vocati nascuntur, nervosâ naturâ, colore, crassitudineque lumbricis similes. Multos sanè audivi, qui sese vidisse eos dicerent; ipse verò numquam vidi, neque de ortu,*

neque de eſſentiâ ipſorum quidquam exactè conjicere poſſum.

Il ſuffit d'indiquer les autres Médecins Grecs, qui ont parlé de ce mal : comme Soranus, qui vivoit peu de tems après Galien, & dont l'opinion ſur le Dragonneau eſt rapportée par Paul d'Egine, de *re medicâ*, *Lib. IV. Cap.* 58.

Et Leonidas, autre Médecin Grec à peu-près du même âge, dont il reſte quelques fragmens, qu'on trouve dans Aëtius ; *Tetrabibl. IV. Sermone II. Cap.* 85. & dans Paul d'Egine, *De re Medicâ*, *Lib. IV. Cap.* 58.

Pour Aëtius, dans le Corps de Médecine qu'il a compoſé, il a fait un Chapitre particulier du Dragonneau. C'eſt le 85. Chapitre du *ſecond Traité du Livre IV.*

Il en eſt de même de Paul d'Egine, qui a donné à l'explication du Dragonneau un Chapitre entier de ſon Ouvrage, intitulé *De re medicâ*; ſçavoir ; le *Chapitre* 58. *du Livre IV.*

Actuarius a traité auſſi le même ſujet, *Method. Medendi*, *Lib. VI. Cap.* 8.

Enfin

Enfin, Plutarque, ſans être Médecin, paroît avoir fait mention du même mal, (*Lib. VIII. Sympoſ. Cap.* 9.) ſur le témoignage d'Agatarchide, qui avoit voyagé en Egypte, du côté de la mer Rouge.

II. Quant aux Médecins Arabes, ils ont preſque tous parlé du Dragonneau, & ils en ont parlé dans un plus grand détail, parce qu'ils vivoient dans le pays, où le mal eſt commun, ou qu'ils avoient commerce du moins avec ceux qui y vivoient. On ſe contentera d'en indiquer les principaux.

Avicenne, *Canon. Lib. IV. Fen.* 3. *Tractat.* 3. *Capp.* 21. & 22. Il ne donne point d'autre nom à ce mal que celui de *Vena Meden*, Veine de Médine.

Rhaſis, *Lib. VII. ad Almanzorem*, *Cap.* 24. Et *Libr. XII. Cap.* 2. Item *Continentis Lib. XXVI. Tractat.* 2. *Cap.* 1. Il a appellé ce mal *Vena Meden*, Veine de Médine, de même qu'Avicenne. Mais ſon Traducteur n'entendant pas la matiere, a pris le mot Arabe de *Meden*, qui étoit le nom propre de Médine, pour un nom adjectif, & au lieu de traduire *Vena Meden*, par

Veine de Médine, il l'a traduit par *Vena Civilis*, parce que le nom de *Meden* ſignifiant en Arabe *Civitas*, *Cité*, ce nom pris pour un adjectif, pouvoit ſignifier *Civilis*.

Abenzoar, *Lib. II. Tractat. VII. Cap.* 20. où il donne à ce mal le nom de *Vena Meden*, *Veine de Médine*, comme Avicenne.

Alzaravius, *Practic. Lib. XXVIII. Cap.* 12. Il appelle ce mal en Arabe *Vena exiens*, ce qui le caractériſe aſſez bien.

Haly Abbas, *Practic. Lib. IV. Cap.* 16. Il a déſigné la Veine de Médine, par deux mots Arabes, qui ſignifient *Vena ſanioſa*, *Veine ſanieuſe*, ce qui convenoit aſſez bien au mal. Son Traducteur avoit auſſi traduit *Vena ſanioſa*; mais le ſecond mot ſe trouve altéré dans preſque tous les manuſcrits & dans toutes les éditions de ſa verſion, où on lit *Vena famoſa*, au lieu de *ſanioſa*; ce qui a trompé pluſieurs des Auteurs qui ont écrit depuis.

Albucaſis, *Chirurg. Part. II. Cap.* 93. Il a nommé la Veine de Médine *Vena cruris*, parce qu'elle attaque or-

dinairement les jambes, quoiqu'il avoue qu'elle peut s'engendrer aussi ailleurs: *Et fortasse*, dit-il, *generatur in aliis locis corporis præter crura.*

III. Les Médecins, qui ont écrit en Europe avant le renouvellement des lettres, ont pris pour guides les Arabes, & ont donné à la Veine de Médine, le nom que lui avoit donné l'Auteur Arabe qu'ils copioient.

Guillaume de Salicet, *Chirurg. Lib. I. Cap.* 54. appelle la Veine de Médine, *Vena civilis*, trompé par les manuscrits de la Version de Rhasis.

Gui de Chauliac, *Chirurg. Tractat. II. Doctrin. II. Cap.* 8. appelle ce mal *Vena Meden* avec Avicenne; *Vena cruralis*, avec Albucasis, & *Vena famosa* avec les manuscrits altérés d'Haly Abbas.

François de Piémont, *de Pedemontio, Supplementorum in II. Secretorum Johannis Mesue, Sect. II. Part.* 2. *Cap.* 7. suit Alzaravius, & donne à la Veine de Médine, le nom de *Vena exiens.*

IV. A l'égard des Auteurs plus modernes, je me contenterai d'indiquer l'endroit de leurs Ouvrages, où ils

parlent de ce mal, à moins qu'ils ne rapportent quelque Obſervation, qui mérite d'être connue.

Amatus Luſitanus, *Curation. Medicinal. Centur. VII. Curat.* 64. aſſure avoir vû ce mal à Theſſalonique, où il pratiquoit la Médecine, en la perſonne d'un Eſclave du Bacha de la mer, qui étoit venu d'Egypte depuis peu, d'où il avoit apporté le mal. Il ſoutient que c'étoit un véritable ver, & je crois qu'il a raiſon; mais il ſe trompe, quand il ajoûte qu'Avicenne a appellé ce mal *Vena Meden*, parce qu'il eſt commun dans la Médie proche la Perſe, *apud Mediam juxtà Perſidem*; car il eſt certain qu'on ne lui a donné le nom de *Vena Meden*, que parce qu'il eſt ordinaire dans la ville de Médine en Arabie.

Jean Manardus, *Epiſtolar. Lib. VII. Epiſtol.* 2.

Jean Langius, *Epiſtol. Medicinal. Lib. II. Epiſtol.* 42.

Thomas Roderic à Veiga, *in Commentar. in Libros VI. Galeni, de locis affectis.*

Ambroiſe Paré, *Chirurgie, Livre*

VIII. Chap. 23. quoiqu'il donne à la Veine de Médine les mêmes noms que Gui de Chauliac, qu'il copie, affecte pourtant de suivre les Médecins Grecs, & de le nommer *Dragonneau.*

Jacques Dalechamp, *Chirurg. Chap.* 83.

Jean Gorræus, *In Definition. medicis, in voce* Δρακοντίον.

Jean Wierus, *Observat. Lib. II.* §. 7. Il confond les Crinons des enfans avec le Dragonneau.

Jean Colle, *Elucidarii Chirurgici Lib. I. Cap.* 54. où il donne à la Veine de Médine, le nom de *Pustula vermicularis.*

George-Jérôme Velschius, qui a publié une sçavante Dissertation *De Venâ Medinensi, sive Dracunculis Veterum*, où il n'y a rien à désirer qu'un peu plus d'ordre.

Enfin, Jean-Jacques Wepfer, Médecin de Schafouse, *Ephemerid. Germanicar. Decur. II. Ann. X. Observat.* 171. *pag.* 315. où il rapporte qu'il vit en 1652 à Winterthour dans le Canton de Zurich, un Chirurgien qui avoit été deux fois en Guinée, & dans les Indes Orientales, où il avoit fait cha-

que fois un assez long séjour, & d'où il avoit rapporté deux dragonneaux, un à chaque jambe, dont il se guérit à Winterthour. Ce Chirurgien étoit convaincu, à ce que Wepfer rapporte, que c'étoit un ver, qui vivoit longtems caché sous la peau, qui résistoit à tous les remedes connus, même aux frictions mercurielles, & dont on ne pouvoit guérir qu'en parvenant à le tirer en entier peu-à-peu, comme tous les Médecins l'ont dit unanimement.

De la Nature & des Causes de ce Mal.

Une Maladie aussi singuliere a dû partager les sentimens des Médecins, sur-tout dans un tems où les bons Observateurs étoient rares, & où il y a lieu de présumer que plusieurs de ceux qui en ont parlé, ne l'avoient pas observée eux-mêmes.

On peut réduire ces différens sentimens à trois principaux :

I. Les uns ont cru que la corde, qui sortoit du mal, étoit une veine, & c'est sur ce fondement que plusieurs des Médecins Arabes l'ont appellé *Veine;*

d'autres ont jugé que c'étoit un nerf ou tendon. Telle a été l'opinion de Soranus [a], & peut-être même de Galien.

II. La plûpart des Auteurs modernes, qui n'en ont jugé que ſur les deſcriptions que les Anciens en ont données, ont penché à croire que cette corde étoit formée par le pus épaiſſi d'un apoſtême. C'eſt ainſi qu'Ambroiſe [b] Paré en a jugé, de même que le Chirurgien qui a donné ſur ce mal un petit Mémoire, inſéré dans la partie Hiſtorique *des Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1724.

III. Le ſentiment le plus commun parmi les Médecins Arabes, les ſeuls qui ayent eu occaſion d'obſerver ce mal, a été que c'étoit un véritable animal, un ver long & grêle, caché ſous la peau, où en cherchant à ſe procurer une iſſue, il formoit une puſtule par où il s'échappoit.

Le premier de ces ſentimens eſt véritablement inſoutenable. On ne ſçauroit

a Apud Paulum Æginetam. *De re medicâ Lib. IV. Cap.* 58.

b Chirurgie, *Livre VIII, Chap.* 23.

tirer du corps, ni veine, ni nerf, ni tendon aussi long que l'est le dragonneau, sans jetter le malade dans les convulsions; au lieu que le dragonneau sort comme de lui-même, sans peine & sans douleur, ou du moins avec peu de douleur & de peine.

Le second sentiment n'est pas plus vraisemblable. On n'a jamais vû d'apostême ou d'abscès, dont le pus fût assez épais & assez tenace pour pouvoir être filé en forme de corde à la longueur de plusieurs pieds; dont le pus ne s'écoulât que par cette voye; enfin, ce qui est plus extraordinaire, dont le pus qui ne causoit aucun accident auparavant, en causât de très-dangereux, dès que la corde venoit à se casser.

Il n'y a donc d'opinion digne d'être adoptée, que celle de ceux qui croyent que le dragonneau est un véritable animal ou ver long & grêle, caché sous la peau, qu'il perce pour se faire une issue.

1°. Ce sentiment a pour lui le témoignage de *Leonidas*, d'*Aëtius* & de *Paul d'Egine*, & même celui d'*Avicenne* [a], & ce qui est encore plus

[a] Ubi suprà.

fort, celui des Voyageurs, qui ont parcouru, de notre tems, les Pays où ce mal est commun; sur quoi on peut consulter entr'autres les Ouvrages de *Kempfer* [a], qui a long-tems demeuré en Perse; la Relation [b] du Voyage de l'Evêque de *Beryte* à la Cochinchine, par *de Bourges*; la Description de l'Afrique de *Dapper* [c]; le Voyage du Chevalier de *Marchais*, en Guinée [d], par le Pere *Labat*; & la Relation [e] de l'Afrique occidentale du même Pere, à quoi l'on doit ajoûter l'autorité de deux Médecins habiles, *Amatus Lusitanus*, & *Jean-Jacques Wepfer*, qui, comme on l'a déja vû, ont été témoins de cette maladie en deux différens sujets, & ont vû le ver qu'on en a tiré.

2°. Ce sentiment peut être appuyé par l'exemple de plusieurs vers ou ani-

a Amœnitatum exoticarum, *fascicul. III. n°. 4. Et fascicul. IV. n°. 7.* où il dit que ce ver s'appelle *Pejunk* en Persan.

b *Chap. V. pag. 92.*

c Pag. 294. de l'Edition d'Amsterdam, *in-fol.* 1686.

d Tom. II. Chap. VI. *pag.* 136. de l'Edit. de Paris, de 1730.

e Tom. V. Chap. XIII. pag. 337. de l'Edit. de Paris, de 1728.

maux qui s'engendreut dans les animaux vivans. Outre les vers des intestins, on peut alléguer, 1°. les *crinons* ou *comédons*, maladie pilaire des enfans, qui sont de petits animaux noirs, menus, logés dans les pores de la peau, principalement au dos & aux lombes, qui débordent en-dehors, quand ils sentent la chaleur, & rendent la peau rude au toucher, qu'on en détache par différens moyens, & dont Ethmuller a donné la figure, telle qu'il l'a vûe avec le microscope.

2°. Les *Cirons*, en Latin *Acari*, qui sont de petits insectes presque imperceptibles, qui se traînent entre l'épiderme & la peau, où ils creusent des sillons, & où ils causent une démangeaison très-incommode.

3°. Les espéces de *poux* qui fourmillent sous la peau dans la phthiriase, ou maladie pédiculaire.

4°. Les vers plats & faits comme des petites *soles*, qu'on trouve si souvent dans les canaux hépatiques du foye des moutons.

5°. Enfin, les petits vers longs & grêles qu'on trouve souvent dans la

chair des chiens, ordinairement entrelaſſés autour des muſcles, & quelquefois dans la ſubſtance même des muſcles.

Après de pareils exemples que nous avons tous les jours ſous les yeux, on ne doit pas faire difficulté de croire qu'il puiſſe ſe former, dans des pays plus chauds, d'autres vers ſous la peau, de la nature des dragonneaux, capables par conſéquent de produire tous les accidens qu'on obſerve dans la maladie dont il s'agit.

Il faudroit des obſervations bien sûres, bien exactes, bien répetées pour pouvoir rendre raiſon de la génération & de la multiplication de ces vers. L'on ne doit donc pas être ſurpris qu'on n'entreprenne pas d'expliquer de pareilles queſtions ſur l'origine des dragonneaux, que nous n'avons aucune occaſion d'obſerver, puiſque nous ne ſommes pas plus éclairés encore ſur l'origine & la multiplication des vers des inteſtins, qui ſont ſi communs parmi nous.

En général, le ver qui forme le dragonneau, ne peut entrer dans le corps des hommes, qui en ſont affectés, que

de l'une de ces trois manieres :

1°. Sous la forme d'un œuf déposé sous la peau par quelque insecte qui la pique, après quoi cet œuf y éclot, & y forme un ver qui y grossit jusqu'à ce qu'il soit en état de se procurer une issue.

Cette opinion peut être confirmée par l'exemple des vers qui se forment dans les glandes amygdales des cerfs, dans les narines des moutons, sur le dos des bœufs, & qui y naissent des œufs que les mouches y ont déposés. Sur quoi on peut consulter M. de Réaumur, *Traité des Insectes* :

2°. Sous la forme d'un petit ver imperceptible, qui pénetre sous la peau à travers ses pores, qui s'y nourrit, & y grossit jusqu'à ce qu'il soit en état de chercher à en sortir. C'est ainsi que les *Niguas* des Espagnols, que nous appellons *Chiques*, & qui sont si communs dans nos isles de l'Amérique, sont de petits insectes imperceptibles qui se forment & qui vivent dans les balayures des maisons, qui s'attachent aux pieds & aux jambes des Négres, ou de ceux qui vont nuds pieds, se logent

dans quelques pores de la peau, où ils causent une démangeaison importune, & où, si on ne les enleve pas bientôt avec une aiguille, ils grossissent considérablement, & en venant à se pourrir, causent un abscès fâcheux, qui aboutit souvent à la gangrene :

C'est ainsi que dans la *phthiriase* ou maladie pédiculaire, les poux du corps s'introduisent sous la peau, s'y nichent, s'y multiplient, & s'étendent dans toute la membrane cellulaire placée sous la peau :

Enfin, c'est ainsi que dans les enfans mal constitués, les poux de la tête, très-différens de ceux du corps, soulevent la surpeau, se nichent dessous, & y font des couvées de poux innombrables, entassés les uns sur les autres dans une espéce de poche où ils sont renfermés.

3°. Sous la forme de petits œufs imperceptibles, qui entrent dans le corps avec les alimens ou avec la boisson ; qui se distribuent dans le sang avec le chyle ; qui sont déposés par la circulation, dans les parties du corps qui leur sont propres, & qui s'y déve-

loppent & y prennent accroiſſement.

Quoique cette voye ſoufre de très-grandes difficultés, il ne paroît pas qu'on doive la rejetter abſolument, attendu qu'on ne voit pas que l'on puiſſe expliquer autrement la production des vers contenus dans les canaux hépatiques du foye des moutons, ou ceux que l'on obſerve ſouvent dans les reins & dans les muſcles des chiens & des autres animaux.

SYMPTOMES.

1°. QUAND le dragonneau eſt parvenu à l'accroiſſement qui lui convient, il cherche à ſe procurer une iſſue, ſoit pour être plus au large, ſoit pour ſe procurer un lieu propre à y devenir chryſalide; car je ſoupçonne qu'il doit ſe métamorphoſer en mouche ou en papillon: c'eſt ainſi que les vers des bœufs ou des cerfs ſortent du nid où ils ont été éclos, pour ſe changer en chryſalides, & de-là en mouches. Dans ce cas-là, le dragonneau en ſe remuant, cauſe une démangeaiſon aſſez importune.

2°. Pour ſe procurer l'iſſue qu'il

cherche, le dragonneau agit avec sa tête contre le dedans de la peau, la pousse, la presse, & peut-être la ronge, y attire une inflammation, & y forme un bouton pointu, rouge, douloureux, & qui ressemble à un petit clou.

3°. Quand la peau est une fois percée, la lymphe qui en suinte, & qui s'amasse sous l'épiderme, forme la vessie qui paroît à la pointe du bouton.

4°. Cette vessie creve bientôt, & alors se présente la tête du dragonneau, laquelle est d'un rouge-brun.

5°. Ce premier pas fait, l'animal sort de plus en plus; on le tire d'abord avec les doigts ou avec des pincettes; on le roule sur un petit bâton, ou sur une baguette de plomb, & tous les jours on tâche d'en tirer dehors autant qu'on peut.

6°. Il faut pourtant y aller doucement, car quand on tire trop fortement; on cause une inflammation dans la partie, ce qui produit de la douleur, & ce qui est encore pis, on risque de rompre le corps de l'animal.

7°. Avec ces précautions, on par-

vient ordinairement à tirer peu-à-peu l'animal en entier ; après quoi le mal est bientôt guéri, parce que la peau se recolle aisément avec les chairs, qui sont dessus.

8°. Mais si on rompt l'animal par précipitation ou par mal-adresse, ce qui reste dans le corps venant à se pourrir, produit un abscès celluleux, qui aboutit presque toujours à la gangrene, si on n'y apporte pas un prompt remede.

Diagnostic.

Dans les pays où les dragonneaux sont communs, on a raison de craindre d'en être attaqué quand il se forme dans quelque endroit du corps, & principalement aux jambes, un bouton pointu, rouge, accompagné de démangeaison & d'une douleur assez semblable à celle d'un petit clou, mais moins rénitent, & qui, au lieu de venir en suppuration, forme une espéce de vessie.

On peut être certain de la réalité du mal, quand la vessie étant ouverte, on voit paroître la tête de l'animal, &

encore mieux, quand il eſt aſſez ſorti du corps pour pouvoir être pincé, & dévidé ſur un bâton.

Prognostic.

Le Prognostic dépend du plus ou du moins de facilité, qu'on trouve à tirer en-dehors cet animal. Quand il obéit facilement, on peut eſpérer de le retirer en entier, & alors le mal guérit aiſément. On a ſujet de craindre un ſuccès moins heureux, quand l'animal plus long, plus ſerré, ou plus entortillé, réſiſte davantage à l'effort qu'on fait pour le tirer, parce qu'il eſt à craindre qu'il ſe ne rompe.

Enfin, le danger eſt très-grand, quand il vient à ſe rompre, à moins qu'on n'y remédie promptement.

Curation.

Suivant Avicenne, le traitement du dragonneau ſe réduit aux articles ſuivans :

1°. Lorſqu'on a raiſon de craindre le dragonneau, & qu'on voit quelque endroit attaqué d'un bouton rouge avec démangeaiſon, après avoir fai-

gné & purgé le malade, il faut appliquer ſur la partie un cataplaſme émollient & anodyn, avec la mie de pain & la graine de lin, boullies dans du lait.

2°. Dès qu'on peut ſaiſir le dragonneau, il faut le tirer doucement, le rouler ſur un bâton, ou ſur une baguette de plomb, & en tournant, y dévider tous les jours autant du dragonneau qu'on pourra; en quoi il faut agir avec prudence, pour ne pas rompre le ver, ou pour ne pas attirer l'inflammation ſur la partie.

3°. Si le ver réſiſte trop à ſon extraction, ou que la partie ſoit menacée d'inflammation, il faut y faire des fréquentes embrocations avec l'huile roſat ou le beurre frais, ou y appliquer un cataplaſme anodyn, avec la mie de pain, la graine de lin & le lait.

4°. Si l'on parvient enfin à tirer le ver en entier, on peut regarder le mal comme guéri, & ſe contenter d'y faire quelques embrocations, & de purger le malade avec une purgation ordinaire.

5°. Si au contraire, le ver vient à

ſe rompre ſous la peau, de telle façon qu'on ne puiſſe pas le reprendre, il faut faire ſans héſiter, une inciſion à la partie, aſſez grande pour ſaiſir le ver, & en continuer enſuite l'extraction avec plus de précaution, ou même, ſi cela ſe peut commodément, étendre aſſez l'inciſion pour enlever tout le ver; après quoi on traite la playe comme une playe ordinaire, & on réuſſit bientôt à la guérir.



CHAPITRE HUITIEME.

De l'Anthrax ou Charbon.

DESCRIPTION.

1°. DANS le Charbon, il paroît d'abord une tumeur platte & peu relevée, fort rénitente, accompagnée d'une chaleur très-vive, & d'une rougeur éclatante, ce qui lui a fait donner chez les Grecs le nom d'*Anthrax*, Ἄνθραξ, celui de *Carbunculus* chez les Latins, & celui de *Pruna* ou *Ignis Persicus* chez les Auteurs du moyen âge.

2°. Cette tumeur est fort douloureuse, & accompagnée d'une grande démangeaison. Il se forme à sa surface dès le deuxieme ou troisieme jour, quelques ampoules ou hydatides, pleines d'une sérosité roussâtre. Quelquefois la surface est toute couverte d'un très-grand nombre de petites vessies miliaires, peu apparentes, & remplies d'une pareille sérosité.

3°. Ces vessies crevent bientôt, & la

peau qui eſt deſſous, devient cendrée, livide, noire, c'eſt-à-dire, gangrenée, & quelquefois même ſphacelée.

4°. Alors la partie malade s'affaiſſe ordinairement, ſe détend, & ſe trouve pour lors entourée d'un cercle rouge, dur, chaud, & quelquefois de pluſieurs couleurs, qui gagne peu-à-peu ſur la partie voiſine.

DIFFÉRENCES.

1°. LE CHARBON *vrai* ou *légitime*; qui eſt circonſcript, circulaire, & eſt ordinairement de la grandeur d'un denier au plus. Dans cette eſpéce de charbon, tous les accidens ſont au plus haut dégré.

2°. Le Charbon *bâtard* ou éréſipélateux, occupe un grand eſpace, & ne l'occupe pas d'une maniere uniforme, c'eſt-à-dire, qu'il n'a pas par-tout la même violence; dans cette eſpéce de charbon les accidens ſont ordinairement moins fâcheux.

3°. Le Charbon *ſimple* dépend d'une cauſe ordinaire; & le charbon *peſtilentiel* eſt la ſuite de la peſte, ou de la fiévre peſtilentielle.

4°. Le Charbon *composé*, est joint à quelque autre maladie, comme le phlegmon charbonneux, le clou charbonneux, &c. lorsqu'un phlegmon ou un clou prennent le caractere de charbon en quelque point.

Siége du Mal.

1°. Le Charbon a son siége dans la peau, cela paroît à l'œil, & on s'en peut convaincre en ce qu'on souleve le charbon, & qu'on le détache des parties qui sont au-dessous, en soulevant la peau.

2°. Le charbon vrai n'a pas son siége dans les glandes sébacées; outre qu'elles sont le siége du clou, d'ailleurs comme elles sont capables de se dilater, le charbon formeroit une tumeur sphérique & éminente, comme le clou; à quoi on peut ajoûter que le charbon n'affecte point particulierement, comme le clou, les parties du corps où ces glandes abondent le plus.

3°. Le charbon vrai a donc son siége dans les glandes miliaires, qui filtrent l'humeur de la sueur, qui sont de soi très-petites, qui sont répandues

très-serré dans tout le tissu de la peau, & qui par ces raisons, sont très-propres à être le siége de ce mal.

CAUSES.

Il suit de ce que l'on vient de dire:

1°. Que dans le charbon vrai, les glandes cutanées de la partie affectée sont engorgées & gonflées:

3°. Qu'elles sont engorgées & gonflées, parce que l'humeur de la sueur qu'elles filtrent, se trouve trop épaisse pour en sortir, & qu'ainsi elle est forcée de croupir dans les glandes:

3°. Que la tuméfaction de ces glandes, qui sont fort petites, peu dilatables & fort serrées, doit produire une tumeur platte, peu élevée, fort rénitente, moins étendue dans le charbon légitime; mais plus grande, plus étendue dans le charbon bâtard, suivant le nombre des glandes affectées, & le degré où elles le sont:

4°. Que cette humeur qui gonfle les glandes cutanées, est non-seulement épaisse, mais qu'elle doit être en même tems âcre, & presque corrosive:

5°. Qu'ainsi elle doit produire une

douleur âcre, brûlante, accompagnée d'une vive démangeaiſon, telle qu'on l'éprouve dans le charbon.

On peut conclure de-là que tout ce qui peut donner à la ſueur un degré très-conſidérable d'épaiſſiſſement & d'acrimonie, peut auſſi engendrer le charbon : or cette qualité dans la ſueur, dépend d'une qualité pareille dans le ſang ; & cette qualité eſt produite dans le ſang :

I. Par les alimens d'une qualité viſqueuſe & âcre :

II. Par les mauvaiſes digeſtions, ſur-tout les digeſtions bilieuſes, qui produiſent un chile épais & âcre :

III. Par les exercices violens, ou le chagrin fort vif, qui communiquent au ſang le même vice :

IV. Par le ſéjour de la bile dans le ſang, dans les embarras du foye, ſur-tout ſi la bile retenue dans le ſang eſt fort âcre :

V. Par les levains qui corrompent le ſang, tels que le levain ſcorbutique, ou le levain peſtilentiel.

A ces cauſes internes, il faut en ajoûter une qui eſt externe, ſçavoir, l'application

l'application ſur la peau de quelque choſe de venimeux, qui s'inſinue dans les glandes cutanées, qui les irrite & les met dans un éréthiſme, capable d'y attirer le charbon pour peu que le vice de la ſueur y concoure.

1°. Tel eſt le venin de certains animaux, qui produiſent dans l'endroit mordu, un véritable charbon, comme on le dit entre autres du venin du *ſerpent à ſonnette* :

2°. Tel eſt le pus qui découle d'une partie chancreuſe ou charbonneuſe, ſi on le laiſſe pénétrer dans la peau :

3°. Tel eſt le venin qui eſt dans la chair des animaux morts de certaines maladies, ou de la laine des moutons morts de la clavelée. De-là vient que les écorcheurs ont ſouvent des charbons, de même que ceux qui lavent la laine de ces moutons.

Deux cauſes déterminent le charbon ſur une partie plutôt que ſur une autre, ſçavoir :

1°. La conformation naturelle de certaines glandes miliaires, qui offrent une entrée plus facile à la matiere de la

sueur épaissie & âcre, ce qui fait qu'elles en sont plus aisément affectées:

2°. L'inégalité de l'action des causes extérieures, qui varient suivant qu'une partie est plus chaude ou plus froide; plus ou moins pressée; plus propre ou plus sale; plus ou moins exposée à la contagion d'un venin extérieur.

Symptomes.

1°. La tumeur est platte & peu éminente dans le charbon, parce que les glandes qui la forment, sont petites & incapables de se dilater beaucoup.

2°. La tumeur est fort rénitente, parce que les glandes y sont fort pressées, & forment en se gonflant un corps dur & inflexible.

3°. La chaleur est âcre & brûlante, tant à cause de l'âcreté de l'humeur qui produit le charbon, qu'à cause de la forte inflammation qui arrive à la partie par la compression des vaisseaux sanguins.

4°. La rougeur est vive & éclatante, parce que les vaisseaux y sont fort pleins de sang, & que le sang y est

fortement brisé par les oscillations des arteres.

5°. La surface du charbon se couvre bientôt de vessies plus ou moins nombreuses, plus ou moins grandes, parce que la sérosité qui y suinte des vaisseaux trop pleins, y souleve l'épiderme en différens points.

6°. Il y a une demangeaison très-vive, tant par rapport à l'âcreté de l'humeur, qui gonfle les glandes miliaires; que par rapport à l'âcreté de la sérosité, dont les vessies sont pleines.

7°. La gangrene qui survient, est une suite de la trop grande tension de la peau, ce qui arrête les oscillations des arteres; ou de l'âcreté de l'humeur, qui en détruit le tissu.

8°. Le cercle rouge & rénitent, qui entoure le charbon, est produit par l'inflammation, qui borne la gangrene, & la sépare d'avec les parties saines, qui sont autour.

9°. Dans le charbon, la peau se trouvant enflée, serre plus fortement la partie qu'elle couvre, & de-là vient cette espéce de ligature, que le malade ressent dans la partie affectée.

10°. Le charbon eſt toujours avec la fiévre, qui eſt eſſentielle, lorſqu'elle cauſe le charbon, ou du moins quand elle vient de la même cauſe que le charbon; mais qui n'eſt que ſymptomatique, quand elle eſt l'effet du charbon.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

I. LE CHARBON eſt légitime ou vrai, quand l'humeur vitieuſe ſe trouve reſſerrée ſur un certain nombre de glandes. Il eſt au contraire éréſipélateux ou bâtard, quand la même humeur ſe trouve répandue ſur un plus grand nombre de glandes; alors comme le mal eſt plus partagé, il eſt auſſi moins fâcheux & moins dangereux.

II. Le charbon ordinaire dépend d'un vice de la ſueur, que les cauſes ordinaires peuvent produire; au lieu que le peſtilentiel vient d'un vice cauſé par la peſte.

III. Le phlegmon charbonneux, ou le clou charbonneux, ne ſont point des charbons; mais des phlegmons ou des clous ordinaires, où la gangrene ſurvient.

DIAGNOSTIC.

I. ON RECONNOIT aiſément le charbon légitime par la deſcription, qu'on en a donnée. Quant au charbon éréſipélateux ou bâtard, on le diſtingue du charbon légitime, en ce qu'il eſt plus étendu, & qu'il n'eſt pas circonſcript. Enfin, on diſtingue le charbon de l'éréſipele ſimple, par la rénitence qui eſt plus grande dans le charbon, & ſur-tout en ce que la couleur rouge perſiſte dans le charbon, nonobſtant la compreſſion, ce qui n'arrive pas dans l'éréſipele.

II. On diſtingue les trois périodes des charbons, l'inflammation, la production des veſſies & la gangrene, par la ſeule inſpection. Il y a des charbons où ces changemens ne ſe font que dans trois ou quatre jours; il y en a d'autres où ils ſe font dans vingt-quatre heures.

III. Enfin, on juge des cauſes qui ont donné lieu au charbon, par les informations qu'on prend, & qui mettent en état de décider s'il vient d'une cauſe ordinaire, ou de la fiévre mali-

gne, ou de la peste, ou de quelques causes externes & accidentelles.

PROGNOSTIC.

I. TOUT charbon est dangereux; & l'on en doit porter toujours un prognostic ou mauvais, ou très-incertain.

II. Le danger du charbon varie à différens égards:

1°. Suivant la cause, qui le produit: ainsi le charbon pestilentiel est plus dangereux que le charbon malin, & le charbon malin, que le charbon ordinaire:

2°. Suivant les accidens, qui l'accompagnent: ainsi le charbon, qui est avec peu de fiévre, qui est peu douloureux, qui se gangrene lentement, est moins dangereux, que celui qui se trouve dans les cas contraires:

3°. Suivant la situation du charbon: le plus dangereux est celui, qui est sur les parties tendineuses, au visage, & sur-tout au col, à cause de la ligature qu'il y produit, & qui gêne le retour du sang, qui revient de la tête:

4°. Suivant l'espéce de charbon: ainsi le charbon légitime est plus dan-

gereux que le charbon éréſipélateux, tout le reſte étant égal.

III. Le charbon qui a une fois paru, & qui diſparoît ſans cauſe, eſt preſque toujours mortel; parce que l'humeur qui le produiſoit, repompée dans le ſang, ſe jette preſque toujours ſur quelque partie intérieure.

CURATION.

DANS le charbon, de même que dans toutes les maladies extérieures, il faut diſtinguer deux curations; l'une interne, & l'autre externe.

I. La curation interne du charbon conſiſte:

1°. A ſaigner le malade du pied ou du bras, plus ou moins ſouvent, & plus ou moins abondamment, ſuivant les indications qu'on tire du mal, & les forces du malade:

2°. A lui ordonner une ptiſane, dont le malade boira largement, faite avec la chicorée ſauvage, la bourrache, le capillaire, la racine d'oſeille, ſi la fiévre eſt ardente & le pouls fort; au contraire, ſi le pouls eſt foible, & la fiévre médiocre, on la fera avec la

ſcabieuſe & le chardon bénit, la racine de ſcorſonnaire, &c.

3°. A donner au malade de 4 en 4 heures, quelques cuillerées d'une potion cordiale faite avec les eaux diſtillées de chardon bénit & de ſcabieuſe, le diaphorétique minéral, la poudre de vipere, les ſels volatiles & les confections d'alkermes ou de thériaque, ſi le pouls eſt foible :

4°. Que ſi au contraire, le pouls eſt fort & la fiévre ardente, à lui donner des émulſions cuites, de l'eau de poulet, ou des juleps raffraîchiſſans, où l'on ajoûtera le ſirop d'oſeille, de grenade, de limon, ou quelques gouttes d'eſprit de ſel dulcifié, *ad gratam aciditatem*, ou du moins à donner les cordiaux avec modération :

5°. A purger le malade, le ſecond jour, avec l'émétique, s'il n'y a point de contre-indication; & à répéter ſouvent la même purgation, ou une purgation plus ſimple, ſi on le juge à propos :

6°. A tenir le malade au bouillon, & à n'en donner même que d'aſſez foibles, ſi la fiévre eſt ardente; mais à en

donner de plus forts, si le pouls vient à s'affoiblir.

II. Quant à ce qui regarde la curation externe:

1°. Il faut arrêter le progrès de la gangrene le plus vîte que l'on pourra. On se servoit autrefois d'un cataplasme fait avec les feuilles de scabieuse, de *succisa* ou *morsus diaboli*, & des gousses d'ail, pilées ensemble & appliquées sur le mal, ou du vitriol bleu mêlé avec le sain-doux, dont on couvroit le charbon.

2°. Mais aujourd'hui on a d'abord recours à des escharotiques plus sûrs, comme la pierre à cautere, le précipité rouge, la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, &c. au moyen desquels on brûle, & on fait une eschare un peu plus profonde, que celle du charbon.

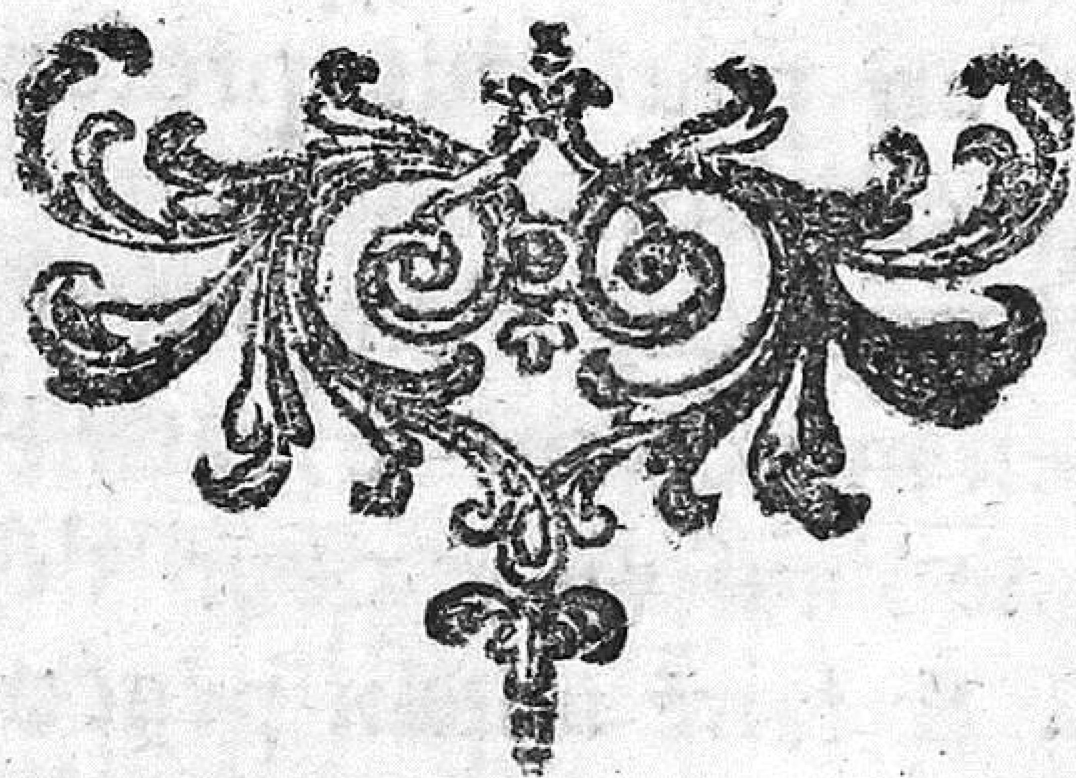
3°. Avant que d'employer ce remede, il est important de scarifier le charbon jusqu'au vif, pour dégorger la partie, & faire mieux pénétrer les escharotiques.

4°. Quand on a fait une eschare, il faut l'enlever avec la pointe des ci-

ſeaux, ſans attendre qu'elle tombe d'elle-même ; après quoi l'on pancera l'ulcere avec le digeſtif ordinaire, aiguiſé de teinture de mirrhe & d'aloës, juſqu'à ce que l'ulcere ſoit détergé.

5°. Quand l'ulcere eſt détergé, on employe à l'ordinaire le baume d'Arcéus pour la régénération des chairs ; & le baume verd, la charpie ſeche, ou la poudre de térébenthine pour cicatriſer la playe.

6°. Enfin, s'il arrivoit qu'on n'eût pas aſſez brûlé la premiere fois, il faut ſe hâter d'y revenir, juſqu'à ce que la gangrene ſoit tout-à-fait détruite, & la plaie en bon train de ſuppuration.



CHAPITRE NEUVIEME.

Du Panaris.

DESCRIPTION.

I. IL ARRIVE quelquefois qu'on ſent une douleur fixe & profonde vers la racine de l'ongle, avec chaleur & battement obſcur.

II. Dans la ſuite, la douleur, la chaleur, le battement augmentent juſqu'à devenir inſupportables. Alors la rougeur & la tumeur s'y joignent, & le mal eſt véritablement inflammatoire.

III. Souvent cette tumeur ſe communique à la main & au bras, & alors la tenſion, la rougeur & le battement ſont extrêmes à l'endroit du doigt affecté.

IV. La fiévre, l'inſomnie, le délire, les convulſions ſe joignent ſouvent à cette maladie, & la rendent dangereuſe.

V. Il paroît enfin un point blanchâtre à l'endroit où le mal a commen-

cé, avec de la mollesse & une espéce de fluctuation ; alors les accidens diminuent, le point blanc s'ouvre, la matiere s'écoule, & le mal guérit, quoique lentement.

VI. Mais souvent aussi, avant que la suppuration se manifeste, la gangrene a attaqué le bout du doigt, & la carie même s'est communiquée à la derniere phalange.

VII. Enfin, on ne guérit presque jamais de ce mal sans perdre l'ongle : souvent l'ongle reste inégal & raboteux toute la vie : quelquefois il est entierement détruit, & détruit pour toujours ; il n'est pas même rare de voir quelquefois tomber la derniere phalange.

VIII. Ce genre de mal s'appelle en Grec Παρωνυχία, *Paronychia*, parce qu'il vient à la racine des ongles. Les Médecins du moyen âge en défigurant ce mot, en ont formé celui de *Panaritium*, qu'ils ont donné à ce mal, dont nous avons formé le nom françois de *Panaris*. Le même mal porte dans différentes Provinces, différens noms.

DIFFÉRENCES.

I. ON DISTINGUE le Panaris *vrai* ou *légitime*, qui vient autour de la racine de l'ongle, ſur le dehors du doigt; & le Panaris *faux* ou *bâtard*, qui vient entre la pulpe du doigt & l'ongle.

II. Le Panaris vrai *plat* & enfoncé; & le Panaris vrai & *éminent*.

III. Le Panaris qui menace de la gangrene, & le Panaris qui n'en menace point.

SIÉGE DU PANARIS.

QUOIQUE le Panaris ſoit une maladie aſſez commune, & qu'on a par conſéquent occaſion d'obſerver ſouvent, il paroît que les Auteurs qui en ont écrit en dernier lieu, n'en ont guere connu ni la nature, ni le ſiége. Ils s'accordent preſque tous à en diſtinguer trois eſpéces. *L'une*, qui a ſon ſiége ſous la peau; *l'autre*, ſous le périoſte; & la *troiſieme* dans la gaine des tendons des doigts: & dans le vrai, aucun des abſcès ou dépots, qui ſe forment dans ces endroits, n'eſt le Panaris, ni ne mérite d'en porter le nom.

Voici en peu de mots ce que les Observations apprennent sur la nature & sur le siége de ce mal.

Il est certain que le panaris vrai ou légitime commence par un dépot d'un peu de lymphe roussâtre ou sanguinolente, qui se fait entre la racine de l'ongle & la couche cartilagineuse qui recouvre le périoste, & contre laquelle l'ongle est attaché.

On pourroit, pour prouver ce fait, faire observer qu'il n'y a que les ongles, & sur-tout à leur racine, qui soient sujets aux panaris; ce qui est si généralement reconnu, qu'il a donné lieu d'appeller ce mal *Paronychia*; c'est-à-dire, mal qui arrive proche l'ongle; mais ce fait est démontré par les Observations de Fabricius Hildanus. Cet Auteur, si digne de foi, rapporte [a] qu'ayant plusieurs fois été appellé dans le commencement du panaris, il se hâtoit de faire sur le champ une incision à la peau, qui couvre la racine de l'ongle, où étoit le mal; qu'il y découvroit, après avoir raclé la racine de l'ongle, un ou deux petits

[a] Observat. *Centur.* I. *Observ.* 97.

points ou taches ſur l'ongle, & que les ayant ouverts avec la pointe du biſtouri, il en ſortoit une ou deux gouttes d'une lymphe rouſſe, ce qui procuroit ſur le champ la guériſon du malade.

Ces Obſervations prouvent ſans réplique que le panaris vrai vient de l'épanchement de quelques gouttes de ſéroſité lymphatique ſous la racine des ongles, entre cette racine & la couche cartilagineuſe qui couvre le périoſte du dehors de la derniere phalange, & contre laquelle l'ongle eſt fortement collé.

Ce leger commencement, quand on le néglige, ſuffit pour produire les accidents funeſtes, qui ont accoutumé de ſurvenir dans la ſuite, & on n'aura pas peine à le comprendre, ſans ſuppoſer dans la lymphe épanchée, une qualité corroſive, dont on n'a pas de preuves, ſi l'on fait attention que les expériences de la *machine* de *Papin* ont fait voir que les liquides fortement comprimés ſont capables d'une activité, qu'on auroit peine à imaginer.

A l'égard du panaris faux ou bâ-

tard, ſon ſiége eſt entre la pulpe du bout du doigt, & l'ongle même. Ordinairement il eſt borné dans la pulpe même du doigt, & alors le mal eſt leger; mais quelquefois il s'étend juſqu'à l'ongle, & alors le mal eſt plus fâcheux, cependant beaucoup moins que le panaris vrai ou légitime.

Causes.

Il est certain par ce qu'on vient de dire, que le panaris légitime commence toujours par un dépot de quelques gouttes de lymphe rouſſâtre & épanchée ſous la racine de l'ongle. Il ſe fait donc en cet endroit une ſéparation de la racine de l'ongle, d'avec la couche cartilagineuſe, contre laquelle elle eſt appliquée, ce qui en déchirant les vaiſſeaux lymphatiques & ſanguins, donne lieu à l'épanchement de cette lymphe rouſſâtre.

Or, cette ſéparation ne peut reconnoître que deux cauſes :

1°. Une contuſion du bout du doigt, qui fait plier en-dehors, ou qui enfonce en-dedans la racine de l'ongle, & qui, par ce moyen, la détache de la

couche en question, dans quelques points :

2°. Une piqûre d'aiguille, d'épingle ou de la pointe des ciseaux, qui perce la racine de l'ongle, la souleve & donne lieu à l'extravasation de quelques gouttes de lymphe.

Ce sont-là les deux causes du panaris vrai. C'est en vain qu'on les a cherchées jusqu'ici dans la qualité du sang, & de la lymphe qui nourrit les ongles. Deux observations suffisent pour établir ce que nous avançons.

La *premiere*, que le panaris n'arrive qu'aux gens de travail, aux couturieres, & aux gens qui exercent quelque art méchanique, & qui sont exposés à se piquer ou à se coigner les doigts.

La *seconde*, qu'il n'arrive point de panaris aux doigts des pieds, quoique la conformation des ongles du pied soit la même, & qu'ils soient nourris de la même lymphe que ceux de la main.

Pour le panaris faux ou bâtard, il ne vient jamais que de quelque pi-

quûre, du moins eſt-il fort rare que la contuſion le produiſe.

SYMPTOMES.

1°. IL N'Y a d'abord qu'une douleur ſourde avec un leger battement ſans chaleur, rougeur, ni tumeur, tant qu'il n'y a qu'un ſimple épanchement de lymphe ſans commencement de ſuppuration.

2°. Dans la ſuite la douleur & le battement augmentent, à meſure que la ſuppuration ſe fait, & alors la chaleur, la rougeur & la tumeur ſe manifeſtent.

3°. Ces accidens ſont ordinairement très-violents, & c'eſt ce qui a perſuadé que l'humeur qui produit le panaris devoit être très-rongeante, quoiqu'il n'y en ait point d'apparence, attendu que ce mal arrive tous les jours à des perſonnes très-bien conſtituées; mais la violence de ces accidens ne doit être attribuée qu'à la preſſion de la lymphe reſſerrée fortement dans un endroit, qui ne ſe prête pas à la dilatation, ce qui fait que l'activité de

la lymphe eſt prodigieuſement augmentée. C'eſt ainſi (comme on l'a déja inſinué) que dans la machine de Papin, l'eau pure comprimée devient capable de ramollir les os par l'action ordinaire du feu.

4°. Le mal augmente ſouvent à un tel point, que la tumeur & la douleur ſe communiquent à la main, & même à tout le bras, qui s'enflent & s'enflamment; alors la fiévre, l'inſomnie, le délire, les convulſions ſurviennent ordinairement, & quelquefois même les ſyncopes.

5°. La douleur qu'on reſſent dans le panaris, ne peut point être comparée aux douleurs ordinaires des autres tumeurs inflammatoires; elle leur eſt fort ſupérieure : non-ſeulement elle eſt *lancinante*, mais même *pertérébrante*; ce qui vient, comme on l'a dit, de ce que l'humeur eſt renfermée dans un endroit qui lui réſiſte fortement.

6°. La ſuppuration perce enfin la racine de l'ongle, & ſe fait jour au dehors : quelquefois la ſuppuration, au lieu de percer l'ongle, s'échappe entre l'ongle & la pulpe du doigt;

mais souvent elle ne se montre au dehors, qu'après avoir carié l'os, & causé la gangrene dans la phalange.

7°. Une suppuration aussi violente que celle qui se fait dans le panaris vrai, entre la racine de l'ongle, & l'os de la phalange, doit nécessairement détruire la continuité des filets qui forment la racine de l'ongle, soit qu'ils soient rongés par l'âcreté de la matiere, ou rompus par la force de l'effervescence que la suppuration produit; de-là vient que dans tous les panaris vrais, l'ongle tombe quelque tems après la guérison.

8°. Il est vrai que les filets qui sortent de la peau pour former la racine de l'ongle, se réunissant de nouveau, croissent en longueur, & forment un nouvel ongle qui succede au premier; mais comme ces filets ont été fort déplacés, & entassés irrégulierement par l'action de la suppuration, l'ongle qu'ils forment n'est pas lisse comme le précédent, mais inégal & raboteux, ce qui dure toute la vie.

9°. Il arrive même souvent, que les filets qui font la racine de l'ongle,

ſont ſi abſolument détruits, qu'il ne ſe forme plus d'ongle nouveau, & que le bout du doigt qui a été attaqué du panaris, quoiqu'on ait le bonheur de le conſerver, reſte privé d'ongle pour toujours.

Les accidens ſont moins violens dans les panaris bâtards; la ſuppuration moins difficile & les ſuites moins fâcheuſes; ce qui vient de la différence du ſiége qu'il occupe, qui renferme moins étroitement la matiere, & qui lui permet plus facilement de ſe pratiquer une iſſue au dehors.

DIAGNOSTIC.

1°. ON RECONNOIT aiſément le panaris par le ſiége qu'il occupe, & par la deſcription qu'on en a donnée.

2°. Le panaris vrai ſe diſtingue du panaris bâtard, par la différence du ſiége, & par la qualité des accidens.

3°. Le panaris plat & le panaris éminent ſe diſtinguent à la vûe & au toucher.

4°. Enfin, on juge du danger de la gangrene ou de la carie, par la violence, & la grandeur du mal, & par

le tems que la ſuppuration met à ſe faire jour.

PROGNOSTIC.

1°. Le PANARIS n'eſt preſque jamais mortel ; mais il ne laiſſe pas de mériter d'être mis au nombre des maladies fâcheuſes par la douleur qu'il cauſe, par les accidens qu'il produit, & par les ſuites qu'il peut avoir.

2°. Plus le panaris eſt élevé, & plus la ſuppuration en eſt prompte, & ſe fait plus facilement jour en-dehors ; ce qui fait qu'à choſes égales, le danger en eſt toujours moindre.

3°. Le panaris vrai eſt toujours plus dangereux que le panaris faux ou bâtard, par les raiſons qu'on a dites ci-devant.

4°. Enfin, le panaris qui aboutit à la carie ou à la gangrene, n'eſt jamais ſans danger.

CURATION.

ON DISTINGUE deux curations du panaris, la curation interne, & la curation externe.

I. Dans la curation interne, 1°. Il faut

ſaigner le malade du bras oppoſé au mal, & le ſaigner pluſieurs fois, ſuivant le degré de la douleur & de l'inflammation.

2°. Il faut calmer l'efferveſcence du ſang, par des juleps & des émulſions ordinaires, avec les ſirops de limon, de grenade, d'oſeille, ou avec l'eſprit de ſel ou de vitriol dulcifié, qu'on ajoûte goutte à goutte, *ad gratam aciditatem*.

3°. Il faut employer les narcotiques pour calmer ou modérer la douleur; comme le ſirop de diacode, les pillules de cynogloſſe, la teinture anodyne, le laudanum en ſubſtance, &c. dont on réglera la doſe ſelon la violence du mal.

4°. Il faut donner au malade des lavemens rafraîchiſſans & anodyns tous les jours, le tenir au bouillon & à la ptiſane rafraîchiſſante.

5°. Enfin, après quelques jours employés à modérer la fiévre, il faut purger le malade, ou avec une purgation ſimple, ou avec l'émétique, ſuivant que les indications le demandent.

II. Quant à la curation externe, un

moyen sûr de remédier promptement au panaris, c'est de reconnoître d'abord le point du dépôt, qu'on sent à sa rénitence; de faire une petite incision à la peau dans cet endroit, selon la longueur du doigt, jusqu'à la racine de l'ongle; d'ouvrir alors la pustule qu'on reconnoît à l'élévation & à la rougeur, & vuider la sérosité extravasée, & après avoir laissé couler le sang, mettre sur la playe un bourdonnet trempé dans l'eau-de-vie, où l'on aura dissout un peu de thériaque. C'est le traitement employé par *Fabricius Hildanus*, & employé avec un succès constant.

Si on ne pratique pas cette méthode, on sera exposé à la longueur & au danger du traitement suivant, qui est le traitement ordinaire.

1°. On appliquera sur le mal pour modérer la douleur, les cataplasmes de lait & de mie de pain, ou des linges trempés dans du lait de vache, où l'on aura fait bouillir les fleurs de melilot, de camomille, de sureau; ou les cataplasmes faits avec la pulpe de jusquiame, du *solanum* ou *Belladona*, de

la

la joubarbe, &c. On loue sur-tout la lentille d'eau, & la plante appellée *Paronychia*,[a] comme spécifiques pour calmer la douleur du panaris, appliquées dessus en forme de cataplasme. On prétend même que cette derniere plante doit[b] son nom à cette propriété, & cela est très-apparent; mais malheureusement on ne s'accorde pas[c] sur l'espéce de plante à laquelle ce nom convient.

II. Quand la douleur sera un peu modérée, il faudra hâter la suppuration avec les cataplasmes faits avec les pulpes pourrissantes d'oignon de lis, les escargots, le vieux levain, la racine de bryoine pilée, &c. avec l'emplâtre de diachylum gommé; avec toutes sortes de fientes d'animaux, de vache, de chien, de mulet, appliquées en for-

a Dioscorid. *Lib. IV. Cap.* 54.

b Galen. *de Simplic. medicam. facultat. Lib. VIII.* Paronychia, *dit-il*, ab effectu nominata est. Sanat enim paronychias.

c Tabernæmontanus croit que c'est une espéce d'*Alsine*; Raius, une espéce de *Bursa pastoris*. Selon Boyle, c'est le *Sedum tridactilites tectorum*; &, selon Boëcler. *in Cynosurâ materiæ medicæ continuatâ*, le *Polygonum minus candicans supinum*.

me de cataplasme. Riviere conseille de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat, & de l'y tenir autant que l'on pourra. Il prétend [a] que par ce moyen, la douleur fut calmée en deux heures dans un malade qui souffroit beaucoup.

III. Il ne faut pas négliger d'ouvrir la tumeur, dès qu'on y sent quelque mollesse, sans attendre une suppuration parfaite, qui pourroit attirer la carie de l'os. On laisse évacuer le pus, & on l'exprime même doucement; après quoi, on pance la playe avec le digestif ordinaire, ou aiguisé d'un peu de teinture de myrrhe & d'aloës, si on la trouve trop fétide.

IV. S'il se fait des carnosités ou excroissances dans la playe, comme il arrive souvent, on employera pour les détruire, l'onguent égyptiac, ou même l'alun brûlé, la pierre infernale, ou la pierre à cautere.

V. Si la carie est à l'os, & qu'elle ne soit que superficielle, il faut en procurer l'exfoliation, en appliquant dessus un petit bourdonnet, imbibé de tein-

a Centur. IV. Observat. 63.

ture de myrrhe, d'aloës, ou d'euphorbe, ou en y appliquant le cautere actuel. Que si la carie est plus profonde, & que la phalange soit fort altérée, il ne faut pas balancer à l'emporter; après quoi, on pance le bout du doigt à la maniere ordinaire.

VI. Enfin, si la gangrene survenoit, il faudroit y remédier par les moyens que nous avons proposés ci-dessus, Chapitre III. *de la Gangrene*. Et s'il y avoit à craindre qu'elle fît des progrès, il faudroit couper la phalange sans hésiter.

En Languedoc, on se flatte de prévenir le panaris dans son commencement, & on y réussit même quelquefois, en trempant un instant le doigt malade dans l'eau bouillante. Cette méthode paroît venir originairement des Médecins, car je trouve qu'elle a été recommandée par [a] Jérôme Fabrice d'Aquapendente.

a De Chirurgic. Operation. *Cap.* 103.



CHAPITRE DIXIEME.

Des Parotides, des Bubons, des Oreillons, & des Croissans.

DESCRIPTION.

I. IL SE FORME dans les différentes glandes conglobées ou lymphatiques du col, des tumeurs inflammatoires, c'est-à-dire, accompagnées de rougeur, chaleur, douleur, & souvent même de pulsation.

II. Ces tumeurs se terminent quelquefois par la résolution; souvent elles viennent à suppuration; d'autres fois elles aboutissent à un squirre, & quelquefois même elles se terminent par la gangrene.

III. Souvent elles surviennent à la fiévre, qui est alors essentielle; quelquefois c'est par ces tumeurs que la fiévre finit, & alors ces tumeurs sont critiques; mais souvent aussi la fiévre survient à ces tumeurs, & alors la fiévre est symptomatique.

IV. Ces tumeurs, quoique semblables pour la cause, pour les accidens, pour les suites, pour les remedes, different entre-elles par rapport au siége qu'elles occupent. On appelle en *Grec*, & en *Latin*, Βουϐῶνες, & en *François*, *Bubons*, celles qui viennent aux glandes des aînes ou des aisselles; Παρωτίδες, celles qui se forment aux glandes lymphatiques qui sont à côté des oreilles, sous la mâchoire & au col.

V. Outre les tumeurs principales, dures, rénitentes, enflammées, difficiles à guérir, qui arrivent aux glandes inguinales, axillaires, parotides; les mêmes glandes sont sujettes à des engorgemens, qui y produisent des tumeurs plus molles, plus œdémateuses & plus aisées à résoudre, connues dans les glandes parotides sous le nom d'*oreillons*, & dans les glandes axillaires ou inguinales sous celui de *croissans*. Il arrive même des tumeurs pareilles dans les autres glandes lymphatiques du corps; mais elles n'ont point en François de nom particulier. Les Grecs appelloient Φυγεθλά ou Φύματα, toutes ces tumeurs plus légeres, en quelques

endroits qu'elles arrivassent, & les Latins les appelloient *Pani*. Ces tumeurs en général sont assez communes dans les enfans, mais rares dans les adultes.

DIFFÉRENCES.

I. ON DISTINGUE le bubon *vénérien*, qui est produit par le virus vérolique ; le bubon *scorbutique*, qui est produit par le virus scorbutique ; & le bubon *pestilentiel*, qui est produit par la peste ; les bubons *malins*, qui surviennent à la fiévre maligne ; & le bubon *simple* ou *ordinaire*, qui vient d'une cause ordinaire.

II. Le bubon malin, & le bubon simple, les seuls dont il s'agisse ici, sont de trois especes ; le bubon *phlegmoneux*, où l'inflammation est manifeste ; le bubon *œdémateux*, où l'œdême prédomine ; & le bubon *squirrheux*, où l'on sent dans le centre de la tumeur une rénitence ou dureté.

III. Les bubons en général different suivant leur figure : tantôt ils sont *ronds*, & tantôt *longs* ; tantôt ils ne forment qu'une tumeur, & tantôt ils en forment plusieurs ; mais ces différences sont

pour l'ordinaire peu importantes.

IV. Les mêmes différences conviennent aux parotides & aux autres tumeurs inflammatoires ou œdémateuses des glandes, dont la nature est dans le fond la même que celle des bubons.

Causes.

Comme les bubons & les parotides ont leur siége dans les glandes lymphatiques, & qu'il est certain que ces tumeurs sont originairement des tumeurs lymphatiques, c'est-à-dire, produites par la lymphe, il faut, avant que de rechercher les causes qui les produisent, expliquer quelle est la circulation de la lymphe, & par quelle voie elle se fait.

Le sang & la lymphe intimement mêlés ensemble, sont portés par les mêmes vaisseaux, du cœur dans toutes les parties du corps, c'est-à-dire, par les arteres; & à cet égard, le cours de la lymphe ne differe point du cours même du sang, & suit absolument les mêmes regles.

Dans toutes les parties, l'extrémité de chaque artere capillaire, ou le der-

nier rameau d'artere, aboutit à deux vaisseaux; l'*un*, qui est plus large & où passe la partie rouge du sang, avec une partie de la lymphe qui y demeure confondue, & c'est le principe ou le commencement d'une *veine sanguine capillaire*; l'*autre*, plus étroit, où pénetre la plus grande partie de la lymphe, qui étoit dans le sang, & c'est le principe ou le commencement d'une veine ou *vaisseau lymphatique capillaire*.

Cette petite veine capillaire, dont on vient de parler, en s'unissant avec une autre veine capillaire pareille, forme un rameau plus gros; & ces rameaux plus gros, par plusieurs semblables réunions qui se font successivement, forment les grosses veines, qui rapportent le sang des différentes parties du corps, & qui vont toutes aboutir enfin à la veine-cave, ou à la veine pulmonaire, d'où le sang est versé dans les oreillettes & de-là dans les ventricules du cœur. Tel est l'ordre de la circulation du sang, qui est parfaitement connu, & dont il n'est pas besoin de parler ici plus amplement.

La petite veine lymphatique capillaire qui naît de l'extrémité de l'artere, s'unissant de même avec quelques autres veines pareilles, fait une veine plus grosse, & ces veines, par plusieurs réunions répétées, forment enfin des troncs de veines lymphatiques, par où la lymphe se rapproche du cœur peu-à-peu, mais assez lentement, & par une route assez singuliere, pour mériter d'être expliquée plus en détail.

Ce seroit se tromper que de croire que les veines lymphatiques destinées à porter la lymphe, ont une cavité continue comme les veines sanguines, & que la lymphe y a un cours non-interrompu, comme le sang dans les veines. On sçait au contraire, que d'intervalles en intervalles, tantôt plus tantôt moins longs, les veines lymphatiques sont coupées par des glandes que l'on appelle *conglobées*, à cause de leur figure ; elles versent dans ces glandes la lymphe qu'elles apportent, & cette lymphe est reprise à l'autre bout de ces glandes par d'autres veines lymphatiques, qui la transportent plus

loin dans d'autres glandes pareilles, mais plus grosses, & ainsi successivement d'espace en espace, & d'entrepôt en entrepôt, jusqu'à ce que toute la lymphe soit arrivée dans la veine souclaviere gauche, où est le terme de son cours, & où elle se remêle avec le sang.

Par exemple, les veines lymphatiques qui rapportent la lymphe du pied, aboutissent à plusieurs petites glandes conglobées, qui sont sous la plante du pied, vers le talon, ou autour de l'articulation de la jambe & du pied. De ces glandes, il part de nouvelles veines lymphatiques, qui portent la lymphe dans d'autres glandes situées sous les muscles jumeaux, sous le jarret, ou autour du genouil, où la lymphe, qui revient de toute la jambe, est portée en même tems par des veines lymphatiques particulieres. Il sort de ces glandes du jarret, des veines lymphatiques plus grosses, qui transportent la lymphe dans les glandes des aînes, & de quelques autres glandes pareilles, qui sont près du grand trochanter, ou sous les muscles fessiers,

où se rend aussi par d'autres veines toute la lymphe qui revient de la cuisse. De-là, pour abréger, la lymphe passe successivement & dans le même ordre, dans les glandes conglobées qui sont à la bifurcation des arteres hypogastriques, dans les glandes du centre du mésentere, connues sous le nom de *Pancreas d'Asellius*, dans le réservoir de Pecquet ou *cîterne lombaire*, & enfin, dans le canal thorachique, qui la verse dans la souclaviere gauche.

La lymphe qui revient des parties du bas-ventre, c'est-à-dire, du foye, du ventricule, de la rate, des reins, des intestins, de la matrice, des parties de la génération dans les deux sexes, après avoir été déposée de proche en proche dans quelques petites glandes qui sont à leur portée, se rassemble toute dans les glandes du pancréas d'Asellius, d'où elle passe dans le réservoir de Pecquet, & de-là par le canal thorachique dans la souclaviere gauche.

Il en est à peu-près de même des parties supérieures du corps: la lymphe qui revient des mains, passe suc-

cessivement dans les glandes, qui sont sous la paume des mains, ou autour du poignet; dans les glandes, qui sont autour de l'articulation du coude; dans les glandes, qui sont sous le muscle deltoïde, & sur-tout dans les glandes axillaires, où se rend en même tems toute la lymphe qui revient des parties extérieures de la poitrine & du dos, après avoir été auparavant entreposée dans les mammelles, qui sont dans l'un & dans l'autre sexe de véritables glandes lymphatiques. Enfin, toute la lymphe rassemblée dans les glandes des aisselles, est portée dans la souclaviere gauche par deux ou trois grosses veines lymphatiques, connues sous le nom de *vaisseaux roriferes de Bils*.

La lymphe qui revient de la tête, tant des parties du dehors, que de celles du dedans, par plusieurs veines lymphatiques, aboutit toute de l'un & de l'autre côté, à des glandes, qui sont derriere les oreilles près de l'articulation de la mâchoire inférieure, ou aux côtés du col, d'où elle est reprise par des veines plus grosses, qui vont la verser dans les vaisseaux roriferes de Bils, ou

immédiatement dans la souclaviere gauche.

Enfin, la lymphe qui revient des poumons & du dedans de la poitrine, après avoir passé par quelques petites glandes, qui sont sur son chemin, se rassemble toute dans le thymus, qui est une véritable glande lymphatique, d'où elle est portée par de nouvelles veines dans les vaisseaux roriferes de Bils, ou dans la souclaviere gauche immédiatement. On ne doit excepter de cette regle que quelques veines lymphatiques, qui viennent de l'entre-deux des côtes près de l'épine du dos, & qui vont s'aboucher dans le canal thorachique, de l'un & de l'autre côté.

De-là il est aisé de juger, que le cours de la lymphe soumis à tant de détours doit être naturellement fort lent; mais on en sera bien mieux convaincu, si l'on fait réflexion que d'*un côté* les veines lymphatiques, par où la lymphe coule, n'ont qu'une tunique mince & transparente, sont dénuées de toutes fibres motrices, & n'ont point de ressort, ou n'en ont que très-peu, & par conséquent ne sont point

capables ni d'augmenter le mouvement de la lymphe, ni même de conserver celui qu'elle a; & que de l'*autre*, les glandes conglobées que la lymphe traverse à plusieurs reprises, sont formées d'un amas de vésicules ou cellules de la même texture que les veines lymphatiques, lesquelles sont enveloppées d'une membrane commune, & s'ouvrent les unes dans les autres, de sorte que la lymphe qui y est apportée par les veines *afférantes*, doit parcourir toutes les cellules, & passer successivement des unes dans les autres, avant que d'arriver aux veines *déférantes*, qui doivent la recevoir, ce qui, comme on voit, ne peut se faire sans rallentir encore le mouvement de la lymphe.

Les Anatomistes ont été si fort frappés de cette considération, qu'ils ont cherché tous les moyens d'accélérer le mouvement de la lymphe. Les uns ont fait remarquer que les veines lymphatiques qui la portent, sont ordinairement près des arteres, & exposées à l'action de leurs battemens, ce qui doit y hâter le cours de la lymphe; les autres font valoir la position ordinaire

des veines lymphatiques dans les interstices des muscles, & prétendent que les muscles, en se contractant, doivent presser ces veines, & y accélérer le mouvement de la lymphe; ils font tous observer, que les veines lymphatiques, sur-tout celles qui viennent des extrémités inférieures, sont garnies d'un grand nombre de valvules sigmoïdes, & ils croyent que ces valvules, en soutenant le poids de la lymphe qui est montée, doivent faciliter d'autant le cours de celle qui la suit.

Mais ces avantages, fussent-ils aussi efficaces qu'on le dit, empêcheront bien peut-être, que la lymphe ne croupisse dans les parties, ce qu'elle ne fait que trop souvent dans plusieurs cas; mais ils n'empêcheront jamais que le cours de la lymphe ne soit très-lent en comparaison de celui du sang; & c'est ainsi qu'il doit être en effet, pour que la lymphe puisse servir à la nutrition du corps, à quoi l'Auteur de la Nature l'a destinée. Mais il est inutile de s'arrêter à ces réflexions, qui n'appartiennent pas au sujet que nous traitons.

Il suffit d'avoir droit de conclure de ce qui vient d'être exposé, que les glandes lymphatiques ou conglobées ne peuvent grossir & se tuméfier jusqu'au point de produire des *bubons* ou des *parotides*, que parce que la lymphe s'accumule & s'arrête dans leurs cellules; & que la lymphe ne peut s'y accumuler & s'y arrêter que par trois causes.

La *premiere*, est l'épaississement même de la lymphe, qui a peine à parcourir toutes les cellules par où il faut qu'elle passe pour continuer son cours.

La *seconde*, est l'affoiblissement du ressort de ces glandes ou le dérangement des communications qu'il y a entre leurs cellules, ce qui doit de même y retenir & y accumuler la lymphe.

La *troisieme* enfin, est le concours de ces deux premieres causes.

I. L'épaississement de la lymphe peut venir de plusieurs causes:

1°. De la qualité du sang, qui fournit la lymphe quand il se trouve lui-même épaissi par l'usage d'alimens grossiers; par les mauvaises digestions

qui se font dans l'estomac; par les passions de l'ame; ou par quelque autre cause que ce soit :

2°. Du froid extérieur où ces glandes sont quelquefois exposées, ce qui suffit pour y épaissir la lymphe :

3°. Du virus vérolique :

4°. Du levain scorbutique :

5°. Du venin pestilentiel, qui tous épaississent la lymphe, quoique différemment, quand elle en est infectée :

6°. Du mêlange des parties de pus, ou des parties grossieres de sang qui s'y trouvent mêlées : c'est ainsi que les érésipeles, les inflammations & les ulceres de quelques parties produisent souvent un gonflement dans les glandes, où va se jetter la lymphe qui en revient. On en a un exemple très-ordinaire dans les enfans qui ont quelque mal à la tête, en qui les glandes du col où va se rendre la lymphe qui en revient, ont accoutumé de s'enfler.

II. L'affoiblissement du ressort des glandes lymphatiques & le dérangement des communications de leurs cellules, ne reconnoissent pour cause que les seules contusions qu'y font des

coups, des chûtes, ou des compressions trop fortes : c'est ainsi que l'expérience nous fait voir tous les jours que les coups ou les chûtes sur le sein dans les femmes, y attirent d'abord des tumeurs lymphatiques, qui deviennent souvent carcinomateuses.

III. Ces deux premieres causes, dont l'une vient du vice de la lymphe, & l'autre du vice des glandes, peuvent concourir, & concourent souvent & ce concours doit causer dans les glandes, des tumeurs d'autant plus fâcheuses, d'autant plus promptes, & d'autant plus difficiles à guérir.

Quoique toutes les glandes lymphatiques du corps soient également exposées aux trois causes qu'on vient de rapporter, les bubons & les parotides, c'est-à-dire, les tumeurs des glandes inguinales, axillaires, parotides, sont plus fréquentes que les tumeurs des autres glandes, par plusieurs raisons.

1°. Parce que les glandes des aînes, des aisselles, & sur-tout des oreilles, sont plus exposées au froid extérieur.

2°. Parce qu'elles reçoivent la lymphe de parties plus sujettes à se refroi-

dir, & par cette raiſon, la reçoivent déja épaiſſie.

3°. Parce qu'elles reçoivent une plus grande quantité de lymphe, ce qui doit en faciliter l'engorgement.

4°. Parce que la lymphe qu'elles reçoivent eſt plus épaiſſe, à cauſe qu'elle revient des parties les plus éloignées du cœur, & qu'il y a plus long-tems qu'elle eſt ſéparée d'avec le ſang.

En particulier, les parotides ſont fréquentes dans la fiévre maligne.

1°. Parce que la lymphe revient alors de la tête plus abondamment, à cauſe que le ſang y eſt accumulé, & y cauſe une phlogoſe ou une inflammation.

2°. Parce que la lymphe qui en revient, charrie avec elle quelques particules de ſang, qui dans la phlogoſe ou dans l'inflammation, ſe dévoyent dans les veines lymphatiques.

3°. Parce qu'elle charrie ſouvent quelques parties de pus, dès qu'il commence à s'y former, quand l'inflammation tourne en ſuppuration.

Pour les oreillons qui arrivent dans les glandes parotides & les croiſſans, qui

ont leur ſiége dans les glandes axillaires ou inguinales, qui ſont des tumeurs plus œdémateuſes qu'inflammatoires, dont il eſt facile de procurer la réſolution, & qui ſont très-communes dans les enfans, elles viennent de même du ſéjour de la lymphe qui s'arrête dans ces glandes.

Or, dans les enfans la lymphe s'arrête facilement dans ces glandes, parce qu'étant chez eux plus graſſe & plus gélatineuſe, elle eſt par-là plus diſpoſée à s'engorger, dès qu'elle vient à acquérir le plus leger degré d'épaiſſiſſement nouveau par quelque cauſe que ce ſoit; comme par le vice des digeſtions, à quoi les enfans ſont ſujets à raiſon de leur voracité, ou par le froid extérieur auquel ils s'expoſent imprudemment.

SYMPTOMES.

1°. La lymphe en s'arrêtant dans les glandes conglobées, en doit dilater toutes les cellules, & par-là cauſer un gonflement dans ces glandes, plus ou moins grand, & plus ou moins rénitent, ſelon le degré de l'engorgement.

2°. Si le gonflement de la glande se fait promptement, la compression subite qu'en souffriront les veines voisines, y arrêtera le sang, & y donnera lieu à la phlogose ou à l'inflammation, sur-tout si le sang est disposé à se raréfier; ce qui n'arrivera pas, ou arrivera moins, si le gonflement des glandes se fait plus lentement, & que le sang soit moins disposé à la raréfaction.

3°. La tumeur de la glande & la rénitence qu'on y sent, doivent être bornées & circonscriptes par le volume même de la glande tuméfiée.

4°. La douleur accompagne toujours la tumeur des glandes, & elle est plus ou moins grande, suivant que ces tumeurs se forment plus ou moins vîte, sont plus ou moins grandes, ou plus ou moins phlegmoneuses.

5°. Dans les bubons des aînes, il arrive souvent que toute la jambe devient œdémateuse, parce que la lymphe s'y trouve retenue par l'interception de la circulation dans les glandes inguinales; de même, & par la même raison, le bras a coutume de

s'enfler dans les bubons des aisselles. Mais ces accidens n'arrivent ordinairement que quand les glandes inguinales ou axillaires sont toutes gonflées, & gonflées promptement ; & n'arrivent presque jamais, quand il n'y a que quelques-unes de ces glandes d'affectées, parce que les autres suffisent pour le passage de la lymphe ; ou quand ce gonflement se fait lentement, & par voye de congestion, parce que la lymphe a le tems de se frayer de nouvelles routes par les glandes lymphatiques, qui sont sous les muscles fessiers ou sous le deltoïde.

6°. L'insomnie & la fiévre sont pour l'ordinaire l'effet de la douleur, & y sont proportionnées.

7°. Tous ces accidens arrivent de même dans les oreillons, & dans les croissans, mais à un moindre degré ; parce que l'engorgement de la lymphe qui les produit, étant plus lent, & moins grand, il n'attire presque aucune inflammation, & ne cause aucune tension douloureuse dans les glandes affectées.

8°. Les oreillons & les croissans se

terminent ordinairement par voye de résolution, parce que la lymphe qui les produit, conserve beaucoup de sa fluidité; & que d'ailleurs dans les enfans en qui ils arrivent, tous les vaisseaux sont souples, ouverts, facilement *perméables*, & par conséquent très-propres à repomper la lymphe qui croupit.

CAUSES DES DIFFÉRENCES.

1°. LES levains véroliques, scorbutiques & pestilentiels produisent des bubons véroliques, scorbutiques, & pestilentiels. La fiévre maligne, ou les causes ordinaires, produisent le bubon malin, ou le bubon simple.

2°. On a déja dit que le bubon est phlegmoneux, quand les glandes se gonflent vîte par voye de *fluxion*, & que le sang est aisé à raréfier: il n'est qu'œdémateux, quand le gonflement se fait plus lentement, & que le sang est plus séreux: il est squirrheux, quand l'engorgement de la glande se fait lentement par voye de *congestion*, & que la lymphe qui le fait, est fort épaisse.

3°. Le bubon est ramassé, quand il n'y a qu'une glande affectée, ou que

celles qui le ſont, ſe trouvent fort près entre-elles; & il eſt au contraire ſéparé en pluſieurs tumeurs, quand il y a pluſieurs glandes affectées, & que ces glandes ſont écartées; enfin, les bubons ſont longs ou ronds, ſuivant la figure des glandes engorgées.

Diagnostic.

1°. Les bubons & les parotides ſont des tumeurs trop diſtinguées par leur ſiége, leur circonſcription, leur rénitence, pour pouvoir être confondues avec les ſimples phlegmons. Du reſte, la vûe & le toucher apprennent ſi les bubons & les parotides ſont éminentes ou plattes; ſi elles ſont phlegmoneuſes, œdémateuſes ou ſquirrheuſes; ſi elles ſe diſpoſent à la réſolution ou à la ſuppuration.

2°. Pour les cauſes des bubons, on les conjecture par les circonſtances: s'ils viennent après un commerce ſuſpect, ou à une perſonne qui a des maladies vénériennes, on juge qu'ils ſont véroliques: on les regarde comme ſcorbutiques, s'ils arrivent à un ſcorbutique; comme peſtilentiels, s'ils paroiſſent

roissent dans un pestiféré; comme malins, s'ils surviennent à la fiévre maligne. Ce n'est qu'au défaut de ces causes qu'on peut les regarder comme des bubons simples; ce qui doit s'entendre de même des croissans & des parotides.

3°. Quoique les oreillons & les croissans ayent le même siége que les bubons & les parotides, on ne sçauroit les confondre, si l'on fait attention que dans ces tumeurs, la rénitence, l'inflammation, la chaleur, & la douleur, sont bien moindres que dans les parotides & les bubons; qu'il n'y a point de fiévre, ou qu'il n'y en a que très-peu, & que les accidens sont très-legers.

4°. On peut encore moins confondre les oreillons & les croissans, avec les tumeurs phlegmoneuses ordinaires, d'avec lesquelles il est aisé de les distinguer tant par la place qu'ils occupent, que par la circonscription qui les borne.

PROGNOSTIC.

1°. LES bubons & les parotides ne

ſont jamais ſans danger; mais le danger ſuit la cauſe du mal : ainſi le bubon peſtilentiel eſt plus dangereux que le bubon malin ; le bubon malin, que le bubon ſcorbutique; le bubon ſcorbutique, que le bubon vérolique ; & le bubon vérolique, que le bubon ſimple.

2°. Suivant la qualité de la tumeur, les bubons plats ſont plus dangereux que les éminens; les bubons phlegmoneux plus dangereux que les œdémateux; les bubons ſquirrheux, plus opiniâtres & plus difficiles à guérir que les phlegmoneux & les œdémateux.

3°. Suivant les accidens qui accompagnent le mal, le bubon qui vient aiſément à ſuppuration, eſt plus facile à guérir que celui qui ne ſuppure pas.

4°. Suivant le lieu qu'ils occupent; les bubons des aînes ſuppurent plus difficilement que ceux des aiſſelles ; & ceux des glandes parotides plus difficilement encore que ceux des aînes.

5°. En particulier, les parotides ſont très-dangereuſes, parce qu'en comprimant les veines jugulaires, elles gênent le retour du ſang de la tête,

& y peuvent augmenter l'engorgement.

6°. Elles sont sur-tout dangereuses, lorsqu'elles arrivent avec augmentation de transport; car alors elles viennent ou de l'excès de l'engorgement inflammatoire du cerveau, ou, ce qui est pire, de la suppuration qui s'y fait.

7°. Elles sont au contraire salutaires & critiques, quand elles viennent avec rémission des accidens, parce qu'alors c'est la résolution qui les produit, dans laquelle, comme on l'a déja dit, les veines lymphatiques ont accoutumé de repomper quelques gouttes de sang.

8°. Les bubons & les parotides sont toujours dangereux quand ils surviennent à la fiévre, & ils le sont moins quand la fiévre leur survient.

9°. Il est dangereux de voir disparoître tout d'un coup les bubons & les parotides, parce que cette *délitescence* subite, ne peut point être regardée comme une résolution légitime, & doit faire craindre une *métastase* ou transport de l'humeur sur quelque par-

tie noble, ce qui n'arrive que trop ſouvent.

10°. Quant aux oreillons & aux croiſſans, & aux autres engorgemens des glandes, qui arrivent aux enfans, ils ſont pour l'ordinaire ſans danger, & le plus ſouvent ſe diſſipent d'eux-mêmes, en tenant les enfans à couvert du froid; ces ſortes de tumeurs n'étant ni fort rénitentes, ni fort inflammatoires, ni fort rebelles à la réſolution.

CURATION.

ON N'ENTEND point parler ici de la curation ni du bubon peſtilentiel, ni du bubon ſcorbutique, ni du bubon vérolique; mais ſeulement des bubons & des parotides qui arrivent dans la fiévre maligne, ou qui ſont produits par des cauſes ordinaires.

Cette curation regarde ou les remedes internes qu'il faut ordonner, & alors on l'appelle curation *interne*; ou les remedes externes qu'il faut employer au dehors, & alors on l'appelle curation *externe*. On les va expo-

ler toutes les deux par ordre.

I. Dans la curation interne :

1°. Il faut ſaigner dans le bubon ou la parotide ſimple, ſi on n'a pas encore eu occaſion de le faire ; & dans ces mêmes tumeurs, quand elles ſont malignes, réitérer les ſaignées, quoiqu'on l'ait déja fait pluſieurs fois. On ſe réglera pour le nombre & la grandeur des ſaignées, ſur l'état du bubon ou de la parotide, & ſur les forces du malade.

2°. On continuera de tenir le malalade au bouillon & à la ptiſane, ou on l'y mettra s'il n'y étoit point encore.

3°. On employera des juleps ou des apoſêmes délayans & rafraîchiſſans avec la bourache, la chicorée, le creſſon de fontaine, où l'on ajoûtera la ſcabieuſe, le chardon bénit, la reine des prés, ſi l'état du pouls le demande, c'eſt-à-dire, s'il eſt foible.

4°. On purgera le malade, même avec l'émétique, ſur-tout s'il ne l'a pas encore pris ; en tout cas avec un purgatif ſimple, ſelon la nature du mal ; ce que l'on répetera ſelon le beſoin :

5°. Enfin, on donnera des diapho-

rétiques & des cordiaux doux, tels que la confection d'hyacinthe, la thériaque, la poudre de vipere, le diaphorétique minéral, &c. si la fiévre est modérée & que l'état du pouls le demande.

II. Quant à la curation externe :

1°. On employera d'abord les cataplasmes émolliens & relâchans, pour modérer la douleur ; comme le cataplasme de *micâ panis* ; le ris bouilli avec du lait, ou du vin doux ; la farine d'avoine cuite avec le lait & le miel.

2°. On évitera avec soin les résolutifs prématurés, & encore plus les répercussifs, dont l'effet ordinaire est de durcir la glande, & de la rendre squirrheuse.

3°. Si lé bubon ou la parotide disparoissent d'eux-mêmes par le seul usage des émolliens, on doit répéter sur le champ, les purgatifs & les diaphorétiques, pour évacuer l'humeur par les selles, ou par les sueurs, & l'empêcher de se déposer sur quelque autre partie.

4°. Au contraire, si les bubons &

la parotide persistent, il faut employer les maturatifs & les pourrissans, pour les faire venir en suppuration; tels sont les cataplasmes avec les pulpes de mauve, guimauve, brancursine, oignon de lis, escargots, basilicum, vieux levain, l'huile de lis, & sur-tout l'emplâtre de diachylum composé.

5°. Les bubons, tant des aînes que des aisselles, ne doivent être ouverts que quand ils sont en pleine suppuration & bien ramollis, à moins que les accidens n'obligent à se hâter.

6°. Quand le corps de la glande est bien en fonte, on en fait l'ouverture par une incision cruciale avec le bistouri, en enlevant les angles avec les ciseaux, ou ce qui est encore mieux, on y applique une traînée de pierres à cautere, qui fait une ouverture plus commode pour le pancement.

7°. A l'égard des parotides, il faut les ouvrir sans attendre la suppuration parfaite, à cause du danger qu'il y a que la compression qu'elles font sur la jugulaire, ne cause ou n'augmente l'engorgement du cervau.

8°. L'usage le plus sûr, est de les

ouvrir par une longue traînée de pierres à cautere, proportionnée à la longueur de la tumeur, pour mettre en fonte par ce moyen, le corps de la glande tuméfiée; il faut ensuite tondre l'eschare avec la pointe des ciseaux, & accélérer la chûte de ce qu'on n'aura pas pû emporter, en y mettant beaucoup de beurre frais, ou de basilicum.

9°. On pance d'abord les bubons & les parotides ouverts, avec des digestifs, qu'on peut animer, s'il le faut, avec l'huile d'hypéricum, avec la poudre de myrrhe, ou, ce qui est encore mieux, avec la teinture de myrrhe. Quand la playe est détergée, on la pance comme une playe ordinaire, avec le baume d'Arcéus pour rendre les chairs fermes, & sur la fin, avec le baume verd pour procurer la cicatrice.

10°. Si toute la glande s'est fondue par la suppuration, la playe est bientôt guérie, & la cicatrice se fait vîte. Que s'il reste quelque portion de la glande racornie, il faut ou l'emporter avec les ciseaux, ou la détruire avec les escharotiques. Au reste, si les bubons ou la parotide, au lieu de suppurer,

durcissent, & se convertissent en squirrhes, il faudra dans ce cas, employer les remedes qui conviennent aux squirrhes, dont on parlera ci-dessous.

11°. Quant aux oreillons & aux croissans, qui arrivent souvent aux enfans, on se contente de leur faire une saignée, de leur faire prendre des bouillons ou des aposêmes rafraîchissans, & d'ordonner de les tenir dans la chambre. Du reste, on fait sur les tumeurs des embrocations avec les huiles de camomille, ou de vers de terre, & on met par dessus de la laine grasse qu'on aura exposée auparavant à la fumée de succin, ou ambre jaune.



CHAPITRE ONZIEME.

Des Mules ou Engelures.

DESCRIPTION.

LES ENGELURES, que l'on appelle en Latin *Perniones*, & en Grec Χείμεθλα, peuvent se présenter en quatre différens états, qu'il est important de bien distinguer.

1°. Au commencement, il paroît aux doigts des mains, ou des pieds, aux talons & aux autres parties qui sont sujettes à ce mal, un gonflement avec rougeur, douleur, & même avec un peu de chaleur & un peu de demangeaison. La partie gonflée cede à la pression, mais elle se remet & garde peu la marque de l'impression. C'est l'Engelure *commençante* ou *œdémateuse*.

2°. Le gonflement continuant ou augmentant, la chaleur & la douleur augmentent à proportion & la partie devient rouge, de telle maniere pourtant qu'elle blanchit quand on y appuie le doigt. C'est l'engelure *confirmée* ou *érésipélateuse*.

3°. Dans la ſuite, le gonflement, la chaleur & la rougeur vont en augmentant; & alors la partie affectée conſerve ſa rougeur malgré la compreſſion; & c'eſt l'Engelure *phlegmoneuſe*.

4°. Enfin, il ſe forme quelques cloches qui détachent la ſurpeau, & l'engelure commence à ſe crevaſſer, & à dégénérer en ulcere: c'eſt alors qu'elle porte le nom d'Engelure *ulcérée*.

SIÉGE.

TOUT le monde ſçait que les engelures occupent particulierement les doigts des pieds & des mains; les pieds & les mains, & ſur-tout les talons; le nez & les levres, les bouts des oreilles; en général toutes les extrémités du corps, ſur-tout quand elles ſe trouvent expoſées à l'impreſſion du froid.

CAUSES.

1°. LES engelures n'arrivent jamais que par le froid; elles arrivent ſur-tout, quand on paſſe ſubitement & à pluſieurs repriſes du chaud au froid, ou du froid au chaud; parce qu'alors

l'action du froid en devient plus forte. C'est donc à l'action du froid & à l'épaississement qu'il cause dans la lymphe, qu'il faut attribuer les engelures.

La lymphe épaissie s'arrête dans ses propres vaisseaux, ou, ce qui revient au même, y coule plus lentement; ce qui donne lieu au gonflement de ces vaisseaux, & par conséquent au gonflement de la partie même, c'est-à-dire, de la peau, qui est plus exposée à l'impression du froid.

Ce gonflement n'étant causé que par la lymphe, n'est qu'*œdémateux*, c'est-à-dire, qu'il ne change pas la couleur de la partie; & quoiqu'il soit mol, il a pourtant du ressort, parce que la lymphe qui croupit dans ses vaisseaux, ne les a pas encore entierement relâchés.

2°. L'engorgement de la lymphe continuant, & même augmentant, les vaisseaux lymphatiques trop gonflés dans la peau, compriment les veines voisines, & retardent la circulation du sang, ce qui augmente la tumeur laquelle acquiert en même tems une rougeur sensible, mais capable de dispa-

roître par la pression ; & c'est alors que les engelures sont *érésipélateuses*.

3°. La même cause continuant d'agir, la stagnation du sang augmente & se communique à la graisse ou à la membrane cellulaire qui est sous la peau ; ce qui produit une véritable inflammation, accompagnée de rougeur, chaleur & douleur ; & alors les engelures sont *phlegmoneuses*.

4°. Enfin, il suinte des vaisseaux lymphatiques ou sanguins trop engorgés, quelques gouttes de sérosité qui étant retenues sous l'épiderme, causent des cloches auxquelles, quand elles crevent, surviennent des gersures dela peau qui se terminent en ulceres; & c'est ce qui constitue les engelures *ulcérées*.

I. Les parties exposées aux engelures sont, comme on l'a dit, les doigts des mains ou des pieds les talons, le bout du nez, les levres & quelquefois les oreilles ; & cela pour deux raisons.

1°. Parce que ces parties étant les plus éloignées du cœur, le sang avant que d'y aborder, a perdu la plus grande partie de son mouvement & de sa chaleur, & par conséquent la lymphe

elle-même a en perdu de même ; ce qui fait qu'elle s'y arrête plus facilement.

2°. Parce que ces parties sont le plus exposées à l'impression du froid extérieur, tant par leur situation que par leur peu de volume.

II. Les engelures ne sont pas également communes à tout le monde. L'expérience fait voir qu'elles arrivent principalement à ceux en qui la lymphe est grasse, visqueuse, peu saline, aisée à s'épaissir ; comme aux enfans, aux femmes, à ceux qui ne boivent que de l'eau, aux pituiteux.

Au contraire, elles n'arrivent presque jamais à ceux en qui la lymphe est plus ténue, plus saline, plus âcre, moins propre à s'épaissir ; comme aux adultes, aux hommes, aux buveurs de vin, aux bilieux.

Symptomes.

Dans les engelures, la tumeur est blanche au commencement, tandis qu'il n'y a que la lymphe qui y croupit, elle est pourtant legérement chaude & un peu douloureuse.

2°. Elle est molle, mais avec quel-

que reſſort, à cauſe que la lymphe qui eſt encore dans ſes vaiſſeaux, n'a pas eu le tems d'en relâcher les tuniques.

3°. Quand le ſang vient à s'arrêter lui-même dans les engelures, la chaleur, la rougeur & la douleur augmentent; mais cependant l'engorgement du ſang n'eſt pas aſſez grand pour que la partie conſerve ſa rougeur, quand on la comprime.

4°. Ces accidens deviennent plus forts à proportion que l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins augmente, & ils ſont au dernier degré quand l'inflammation eſt formée.

5°. Il ſuinte alors des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques engorgés, des petites gouttes de ſéroſité, qui ſoulevent la ſurpeau, & y cauſent des cloches plus ou moins grandes, qui venant à crever, donnent lieu à des gerſures ulcérées.

6°. Il ſort de ces gerſures d'abord une ſéroſité purement lymphatique; enſuite une eſpéce de pus aſſez abondant, mais toujours ſéreux.

7°. Les engelures peuvent ſe réſoudre en tout état, œdémateuſes, éréſi-

pélateuſes, ou phlegmoneuſes, dès que la lymphe reprend ſa premiere fluidité, & ſon cours ordinaire.

8°. Quand elles ſe réſolvent, il arrive que la partie demange beaucoup, ſoit parce qu'une partie de la lymphe qui y croupiſſoit, tranſpire par la peau, ſoit plutôt parce que la ſurpeau deſſéchée qui flotte ſur la tumeur à demi-réſoute, y produit des chatouillemens continuels.

9°. Enfin, la partie ſe pele, parce que la ſurpeau deſſéchée, ſe détache par lambeaux plus ou moins grands, de la tumeur qui eſt par deſſous, & qui ſe rétrécit à meſure qu'elle ſe réſout.

Diagnostic.

Les engelures ſont un mal très-connu, & quand il ne le ſeroit pas, on ne ſçauroit le méconnoître ſur la deſcription qu'on en a faite. Rien n'eſt plus aiſé auſſi que de diſtinguer, au premier coup d'œil, les différens états des engelures.

Prognostic.

Les engelures ſont preſque toujours

ſans danger. Il eſt arrivé pourtant quelquefois qu'elles ont abouti à la carie des os, mais ce cas eſt rare; elles ont même quelquefois abouti à la gangrene; mais ce cas eſt encore plus rare.

Il eſt très-difficile de guérir les engelures tant que dure le froid, c'eſt-à-dire, la cauſe du mal, à moins qu'on n'apporte une attention particuliere à en éviter les impreſſions; mais auſſi dès que le tems devient plus doux, elles guériſſent preſque d'elles-mêmes.

CURATION.

EN GÉNÉRAL, le traitement des engelures comprend trois objets.

1°. De préſerver de ce mal, avant qu'il arrive, ceux qui y ſont ſujets.

2°. De le guérir promptement quand il eſt arrivé, & dans le tems que les engelures ne ſont encore qu'œdémateuſes, éréſipélateuſes, ou phlegmoneuſes.

3°. Enfin, de les guérir quand les engelures ſont même ulcérées.

I. Il n'eſt pas facile de préſerver des engelures les perſonnes qui y ſont naturellement ſujettes; mais l'unique

moyen d'y réussir, lorsque la chose est possible, c'est d'employer les moyens suivans.

1°. Exhorter à se garantir du froid, avec soin, & sur-tout à ne se point chauffer imprudemment, quand on a grand froid, ni à se refroidir tout d'un coup quand on a grand chaud. On sçait par expérience que le passage très-prompt d'un état à l'autre, est la cause la plus commune des engelures, sur-tout quand on s'y expose fort souvent, comme font les enfans.

2°. Si l'on est sujet aux engelures des doigts du pied ou des talons, porter des chaussons de laine ou de castor; imbiber même ces chaussons de quelques gouttes d'esprit-de-vin. Porter de même des gants de castor, ou des gants fourrés, si l'on craint les engelures aux mains.

3°. Tremper deux fois le jour les pieds & les mains dans une décoction chaude de navets ou de raves, & s'il se peut, de navets ou de raves qui aient été gelés, & dont le suc est alors plus doux. Au sortir de cette espéce de bain, après avoir essuyé les pieds &

les mains, les arroſer de quelques gouttes d'eau-de-vie, ou d'eau de la Reine d'Hongrie.

4°. Appliquer ſur les parties menacées d'engelures, des morceaux de toile, trempés dans un onguent fait avec la cire vierge, la térébenthine, & le camphre, où l'on ajoûte un peu d'huile de laurier qu'on fait fondre enſemble à un feu fort doux.

5°. Enfin, expoſer les pieds & les mains à la fumée de quelques paſtilles, faites avec la myrrhe ou le ſtyrax, & un peu de cinnabre, qu'on jette peu-à-peu dans un réchaut plein de braiſe.

II. Si ces précautions ſont inutiles, & qu'on ne puiſſe pas prévenir la formation des engelures, il faut mettre promptement en uſage des remedes plus efficaces pour en procurer la réſolution, ou du moins en empêcher le progrès.

Dans ces vûes: 1°. On fera tremper les pieds & les mains dans la décoction chaude de plantes aromatiques; comme de ſauge, de romarin, de lavande, de thym, d'origan, de rhüe; ou dans la décoction de racine de *ciclamen* ou pain de cochon. Non-ſeulement on fait ces décoctions dans le vin

rouge, mais on y ajoûte même de l'eau-de-vie, quand on veut s'en servir.

2°. On étuve les parties malades avec de l'eau-de-vie camphrée, ou seule, ou aiguisée avec le sel ammoniac; avec l'urine chaude, avec la teinture de résine de pin dans l'eau-de-vie, avec les huiles de vers de terre, de laurier, ou des Philosophes.

3°. On les oindra avec de l'huile de cire, où l'on aura fait bouillir des raves rapées, & où l'on aura mêlé un peu de térébenthine; ou avec l'huile de laurier, où l'on aura mêlé de même un peu de térébenthine & de cire, ou avec de la graisse fondue de chapon, où l'on mêlera un tiers de moutarde commune.

4°. On les exposera à la fumée des pastilles qu'on a proposées dans *l'art. précédent*, *N°*. 5. ou, ce qui réussit quelquefois mieux, à la fumée des vieilles savattes ou de la corne brûlée.

5°. On les couvrira enfin avec les toiles préparées, dont on a parlé dans *l'art. précédent*, *N°*. 4. ou avec un emplâtre de mucilage, de mélilot & de Vigo, ou avec le simple emplâtre de Nuremberg.

III. Malgré tous ces ſoins, il arrive ſouvent que les engelures ſe crevaſſent, & s'ulcerent, quand l'hyver eſt long & rigoureux.

Dans ce cas : 1°. Il faut continuer l'uſage des remedes qui auront paru le mieux réuſſir entre ceux qu'on a déja propoſés ; & laver ſouvent les engelures ouvertes avec le vin chaud, ou avec l'eau de chaux, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau-de-vie.

2°. On y apppliquera enſuite un emplâtre de céruſe, ou de diapalme, ou les toiles préparées, comme on l'a dit ci-deſſus ; ou, ce qui eſt encore plus efficace, on les pancera avec un onguent fait avec l'huile de cire, la réſiſine de pin, & la poix colophone, fondues enſemble ; ce qui eſt propre à déterger & à conſolider.

3°. L'ulcere creuſe quelquefois fort vîte dans les engelures, parce que les parties ſont fort abbreuvées ; s'il arrivoit qu'il pénétrât juſqu'à l'os, il faudroit dans ce cas, mettre ſur l'os un plumaceau imbibé d'un peu d'eſprit-de-vin, ou d'un peu de teinture de

myrrhe pour prévenir l'altération de l'os.

4°. Quelquefois on est obligé de pancer les engelures ulcérées comme une playe ; & alors après les avoir lavées avec de l'eau de Balaruc ou de Barege, si on en a la commodité, ou avec une décoction de racines d'aristoloche, on se sert successivement du digestif, du baume d'Arcéus, du baume brun, & du baume verd, suivant l'état de la playe.

5°. Il est rare qu'il soit besoin d'employer dans les engelures, des remedes internes, parce qu'ordinairement elles ne supposent aucun vice notable, ni dans le sang, ni dans la lymphe ; mais s'il falloit en employer, on ne prescriroit que des remedes délayans, diurétiques, & apéritifs ; comme des aposêmes avec la chicorée ; le cresson d'eau, le cerfeuil, ou des bouillons avec des écrevisses ; ou du petit-lait avec le tartre martial soluble.



CHAPITRE DOUZIEME.

De la Meurtrissure ou Ecchymose.

DESCRIPTION.

LA MEURTRISSURE, en Latin *Sugillatio*, en Grec Εκχύμωσις, est un épanchement de sang, quelquefois fort leger, mais partagé ordinairement en plusieurs points, plus ou moins grands, plus ou moins séparés, plus ou moins étendus, presque toujours suivis d'une inflammation proportionnée à la violence de la cause, & accompagnée de rougeur, chaleur & douleur, qui sont les symptomes de l'inflammation.

I. Cet épanchement est quelquefois superficiel & dans la peau, & quelquefois profond & dans la membrane cellulaire ou adipeuse, & même dans les muscles qui sont au-dessous. On appelle la premiere espéce de meurtrissure, *superficielle*, & l'autre *profonde*.

II. Souvent cet épanchement est de lymphe plutôt que de sang, sur-tout

dans les enfans, en qui les vaiſſeaux ſanguins qui ſont ſouples & roulans, échappent à l'impreſſion du coup qui ne porte que ſur les veines lymphatiques; mais ſouvent auſſi cet épanchement eſt de pur ſang, ou du moins le ſang y prédomine, ſur-tout dans adultes & dans les vieillards. La premiere eſpéce de meurtriſſure s'appelle *lymphatique*, & l'autre *ſanguine*.

III. Tantôt la meurtriſſure arrive ſans que la peau ſoit entamée, & alors on l'appelle *meurtriſſure ſans playe*; & tantôt la peau eſt entamée, & alors on l'appelle *meurtriſſure avec playe*.

IV. Selon le degré de violence de la cauſe qui produit la meurtriſſure, l'épanchement eſt tantôt grand, & avec des gros grumeaux de ſang extravaſé, quand il y a de gros vaiſſeaux rompus, & alors la meurtriſſure mérite le nom de *grande*; tantôt, au contraire, l'épanchement eſt petit ou médiocre, quand le coup n'a déchiré que des petits vaiſſeaux, qui n'ont fourni que quelques gouttes de ſang; & alors la meurtriſſure eſt *petite* ou *médiocre*.

V. Pour

V. Pour l'ordinaire, la meurtrissure ne porte que sur les parties molles du corps, telle que celle qu'on a décrite jusqu'ici ; mais quelquefois elle s'étend jusque sur les os, qui souvent sont exposés par-là à s'exfolier, ou sujets du moins à un leger gonflement en forme d'*exostose*, qui se forme à l'endroit du coup.

VI. La couleur de la partie meurtrie n'est pas toujours la même. Au commencement, quand le sang fraîchement épanché conserve encore sa fluidité & sa couleur, la partie meurtrie est rouge. Elle devient bientôt noire, quand le sang en se grumelant, devient noir lui-même. Dans la suite, ce noir s'éclaircit, à mesure que le sang se résout; & sur la fin, la partie devient jaune : souvent même ces couleurs y forment différens cercles, le noir au centre, le rouge autour, & le jaune autour du rouge ; ce qui fait une espéce d'iris, ou d'arc-en-ciel.

VII. Les meurtrissures se terminent de quatre façons. La *premiere*, par résolution, ce qui est la tournure la plus avantageuse, quand le sang épanché

eſt peu-à-peu délayé & détrempé par la lymphe, & entraîné avec elle dans les veines lymphatiques.

La *ſeconde*, par ſuppuration; quand le ſang, à force de croupir dans un endroit naturellement chaud, & dont la chaleur eſt encore augmentée alors par l'inflammation, & d'y être expoſé aux battemens des arteres voiſines, ſe pourrit & forme un abſcès ou apoſtême très-fétide.

La *troiſieme*, par endurciſſement; quand le ſang extravaſé, à force d'être ſec, forme des grumeaux, qui au lieu de ſe pourrir, ſe deſſechent, s'endurciſſent, & donnent lieu à une eſpéce de ſquirrhe.

La *quatrieme* enfin, la pire de toutes, par gangrene; lorſque la ſéroſité âcre, qui ſuinte du ſang épanché, pénetre, ramollit, détruit les fibres voiſines & en ſupprime les oſcillations ordinaires, qui en font la vitalité.

CAUSES.

L'ÉPANCHEMENT de lymphe ou de ſang, qui ſe fait dans la partie meurtrie, & qui conſtitue la meurtriſſure,

ne vient point d'aucune cause qui coupe & qui incise les vaisseaux, en coupant & incisant la peau qui les couvre, car ce seroit alors une véritable playe, & non une meurtrissure; mais il vient des causes, qui peuvent déchirer les vaisseaux, qui sont sous la peau, sans déchirer la peau qui résiste davantage & ces causes se réduisent à la contusion, & à la distraction.

I. On connoît deux causes capables de produire la contusion.

La *premiere*, sont les chûtes, dont l'activité doit être estimée par la hauteur d'où l'on tombe, par la pésanteur de la personne qui tombe, par la dureté du corps sur lequel on tombe.

La *seconde*, sont les coups, qui agissent d'autant plus fortement qu'ils sont donnés par un bras plus vigoureux, qu'ils sont donnés en plus grand nombre, & qu'ils sont donnés avec un instrument plus dur & plus pesant.

II. La distraction arrive dans tous les cas, où les parties sont fortement tiraillées; comme quand on pince trop fortement la peau, quand on fait aux

membres disloqués des extensions & contre-extensions pour les remettre en place, ou quand on fait souffrir aux criminels la question par le tour. A quoi l'on peut joindre le déchirement, que font les os fracturés dans les parties voisines, sur-tout quand ils sont cassés en plusieurs fragmens pointus; le tiraillement que souffre la vessie par l'introduction des tenettes, ou la matrice dans un accouchement de force, quand les Chirurgiens n'ont pas dans ces cas, la plus grande circonspection.

Symptomes.

1°. Dans le commencement, la partie meurtrie est peu douloureuse, & reste presque dans son état naturel; mais dès que l'inflammation survient, ce qui arrive dans les 24 heures, elle y attire la chaleur, la rougeur, la douleur & la tumeur, qui sont les symptomes ordinaires de l'inflammation, & même la fiévre, pour peu que la meurtrissure soit grande.

2°. Quand on réussit à dissiper promptement l'inflammation, & à rétablir dans la partie sa souplesse ordi-

naire, on parvient aiſément à la réſolution du ſang épanché; parce qu'alors les oſcillations, qui ſont rétablies, pouſſent peu-à-peu dans les vaiſſeaux lymphatiques, le ſang qui ſe trouve inſenſiblement détrempé. Dès que la réſolution eſt une fois faite, les legeres déchirures qu'il peut y avoir ſous la peau, ſont bientôt réunies.

3°. Que ſi au contraire, l'inflammation dure, comme elle eſt un obſtacle à la réſolution, il eſt à craindre que le ſang épanché ne ſe convertiſſe en pus par l'action des cauſes que l'on a expliquées ci-deſſus, au Chapitre III. *de l'Abſcès*; & dans ce cas il ſe forme dans la partie un abſcès d'autant plus fâcheux, & d'autant plus grand, que la partie meurtrie tombe elle-même en ſuppuration.

4°. Quelquefois lorſque le ſang eſt naturellement ſec, & que les grumeaux qu'il a formés, ſont encore deſſéchés par la chaleur de l'inflammation, il arrive qu'ils s'endurciſſent juſqu'à former une eſpéce de tumeur ſquirrheuſe, incapable de réſolution, ou du moins d'une réſolution prompte.

5°. Quelquefois aussi, le délabrement est si grand, & les grumeaux de sang épanché si gros & si durs, que les oscillations des vaisseaux ne peuvent plus s'exécuter, & qu'ainsi la vitalité de la partie périt, ou, ce qui revient au même, que la gangrene y survient.

6°. Quand on craint quelques-unes de ces suites fâcheuses, le plus court & le plus sûr est de scarifier la partie meurtrie, comme on le verra ci-dessous, d'en exprimer le sang extravasé, autant qu'on le peut; de réduire ainsi le mal à une playe simple, que l'on traite à la maniere ordinaire, ce qui prévient toute crainte d'abscès ou d'apostême, d'endurcissement ou de squirrhe, & de gangrene.

Diagnostic.

1°. La meurtrissure ou ecchymose saute aux yeux. C'est aussi par l'inspection qu'on juge si la meurtrissure ou ecchymose est lymphatique ou sanguine, grande ou médiocre, superficielle ou profonde.

2°. La nature des accidens qui surviennent, apprend si la meurtrissure

se résout, si elle suppure, si elle s'endurcit en squirrhe, ou si elle menace de tourner en gangrene.

3°. La situation de la meurtrissure, & la grandeur du coup ou de la chûte, font juger si l'os a souffert, ou si la meurtrissure n'a porté que sur les chairs.

PROGNOSTIC.

1°. En général, les meurtrissures ne sont pas dangereuses, ou le sont peu, tant qu'il n'y a pas fracture d'os.

2°. Le danger varie pourtant suivant la nature du mal: ainsi la meurtrissure sanguine est plus dangereuse que la lymphatique; la grande que la médiocre; la profonde que la superficielle.

3°. Suivant la partie meurtrie: ainsi la meurtrissure de l'os est plus dangereuse que la meurtrissure des parties molles; la meurtrissure des tendons plus dangereuse que celle de la peau, de la graisse, ou des chairs.

4°. Suivant les accidens: ainsi la meurtrissure enflammée est plus dangereuse que celle qui ne l'est pas; la meurtrissure suppurée, plus dangereu-

ſe que l'enflammée; & celle qui tend à la gangrene, la plus dangereuſe de toutes.

Curation.

La meurtriſſure peut ſe préſenter à traiter dans trois différens cas :

1°. Lorſqu'elle n'eſt que lymphatique, ou du moins médiocre, ſuppoſé qu'elle ſoit ſanguine :

2°. Lorſqu'elle eſt ſanguine, conſidérable, & à grumeaux de ſang :

3°. Lorſqu'elle eſt abſcédée, menacée de gangrene, ou qu'elle intéreſſe les tendons ou les os.

I. Quand la meurtriſſure eſt lymphatique, ou du moins qu'elle eſt médiocre quoique ſanguine, il ne faut s'occuper que d'en procurer la réſolution par les remedes convenables : cette pratique réuſſit alors preſque toujours. On eſt en tous cas aſſez à tems d'en venir à la curation de la meurtriſſure complette ou ſanguine, plus conſidérable, ou à grumeaux. On doit donc :

1°. Saigner le malade dès le commencement, & le ſaigner pluſieurs fois, ſelon la grandeur du coup, & l'âge du malade.

2°. Si le mal est médiocre, on peut se contenter de résolutifs doux; ainsi on peut y appliquer une tranche de lard dessalé; du pain, du papier ou une noix mâchée; ce qui suffit ordinairement pour les enfans, pourvû qu'on comprime la partie par une ligature un peu serrée, qui arrête le gonflement.

3°. Si le mal est plus grand ou s'il arrive à des adultes, il faut employer l'eau-de-vie simple, ou l'eau-de-vie camphrée, aiguisée même de sel ammoniac; ou l'eau de la Reine d'Hongrie, dont on imbibe des compresses qu'on applique sur le mal, & qu'on renouvelle souvent: les cataplasmes de feuilles de pariétaire pilées, dont on exprime le suc, & qu'on imbibe ensuite d'eau-de-vie simple ou camphrée, sont encore utiles dans ces cas, parce qu'ils conservent long-tems l'humidité sur la partie.

4°. Si l'ecchymose résiste à ces remedes, on employe avec succès les racines de couleuvrée ou brioine, ou celle de *sigillum salomonis*, cuites sous la cendre, qu'on pile, & qu'on réduit en pulpe, à laquelle on ajoûte de l'eau-de-vie ou de l'huile de laurier, ou de

celle de camomille. Si la peau étoit entamée, on mettroit ſur l'entamure un petit emplâtre de diapalme ou de cérat de Galien, pour éviter la cuiſſon que les réſolutifs y cauſeroient; après quoi on appliquera les remedes réſolutifs & ſpiritueux, comme à l'ordinaire.

5°. Si l'ecchymoſe commence à ſe réſoudre dans trois ou quatre jours, on n'a qu'à continuer; ſinon, on ſuivra la méthode qu'on va propoſer.

II. Dans la meurtriſſure ſanguine, qui eſt conſidérable, & à grumeaux, il faut employer les ſecours les plus efficaces.

1°. On ſaignera avec plus de diligence encore que dans le cas précédent, & on fera des ſaignées plus grandes, & plus fréquentes.

2°. On pourra tenter l'uſage des réſolutifs, pour la ſatisfaction du malade; mais le mieux ſeroit d'en venir d'abord aux ſcarifications, pour dégorger la partie, ou du moins de ne ſe pas amuſer long-tems à l'uſage des ſimples réſolutifs.

3°. Il faut donc dans ce cas, ne pas

trop hésiter à scarifier la partie meurtrie par des scarifications plus ou moins profondes, plus ou moins serrées, suivant l'état & la grandeur du mal.

4°. Après les scarifications, on doit exprimer autant qu'on pourra, le sang qui étoit extravasé, & qui est à demi-pourri, & ensuite laver la partie avec le vin rouge chaud, ou seul, ou aiguisé avec de l'eau-de-vie, ou même avec l'eau-de-vie seule, si la pourriture étoit grande.

5°. On couvrira ensuite la partie de plusieurs plûmaceaux chargés de digestif simple, ou aiguisé d'un peu de teinture de myrrhe, ou d'aloës.

6°. Par ce moyen on attirera une suppuration louable, & dès qu'elle sera établie, on n'aura plus qu'à traiter la playe comme une playe ordinaire, avec le baume d'Arcéus, & sur la fin, avec le baume verd, si on le juge nécessaire.

7°. Si les bords de la playe restoient secs & noirs, & faisoient craindre la gangrene, on les détruira par l'application de l'onguent brun, de la pierre

à cautere en poudre, de la pierre infernale, &c; ou, ce qui eſt plus court & plus ſûr, on les enlevera avec la pointe des ciſeaux.

8°. Quand l'eſchare ſera tombée, & la ſuppuration établie par-tout, il ne reſtera plus qu'à pancer ſuivant la méthode ordinaire, qu'on a déja pluſieurs fois expliquée.

III. Dans les cas ſuivans, il faudra agir un peu différemment ſelon chaque cas particulier.

Ainſi : 1°. S'il arrive que l'ecchymoſe vienne à ſuppuration, dès qu'on l'aura reconnu, on y aidera par l'application des remedes pourriſſans, tels que ceux que l'on a rapportés ci-deſſus Chapitre III. *de l'Apoſtême* ou *Abſcès*. On ouvrira enſuite l'abſcès, quand le pus ſera formé, & on traitera l'ulcere ſuivant la méthode expliquée ci-deſſus au même Chapitre.

2°. Si la meurtriſſure tendoit à la gangrene, à quoi on doit avoir une grande attention, il faudra promptement employer tous les remedes, qui ont été propoſés ci-deſſus dans le

3°. Si la meurtrissure portoit sur les tendons ; pour les adoucir & les relâcher, on joindra aux résolutifs, les huiles résolutives, telles que celle de laurier ou de camomille, &c ; & si l'on s'appercevoit qu'il se fît un dépôt dans la gaîne des tendons, ce qui seroit dangereux, il faudroit dans ce cas, se déterminer promptement à ouvrir la gaîne avec le bistouri, & appliquer sur les tendons découverts, de l'huile de térébenthine aussi chaude qu'on pourra la souffrir.

4°. Si la meurtrissure attaque l'os ; c'est ordinairement peu de chose dans les enfans, ou du moins cela n'aboutit qu'à une petite exostose, qui n'a aucun danger.

Mais dans les adultes, il arrive quelquefois que l'os meurtri s'exfolie ; & dans ce cas il faut aider l'exfoliation par les remedes convenables, en y appliquant des plumaceaux imbibés d'esprit-de-vin, ou de teinture de myrrhe ; en les saupoudrant de poudre d'aloës ou de myr-

rhe ; ou en y appliquant, s'il le faut, le cautere actuel, c'est-à-dire, en le touchant legérement avec un fer plus ou moins chaud, selon la qualité de l'os.





LIVRE SECOND.

De l'Erésipele & des Tumeurs Erésipélateuses.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Erésipele.

DESCRIPTION.

L'ÉRÉSIPELE est une tumeur platte & superficielle, avec une rougeur vive, une chaleur brûlante, & une douleur assez grande, dans laquelle la la rougeur disparoît, si l'on presse avec le doigt la partie affectée, mais où elle reparoît dès que la pression cesse.

On distingue dans l'érésipele quatre tems.

1°. *Le commencement*, où l'on sent une demangeaison avec tension & chaleur; mais où la rougeur est encore médiocre, & n'est guere sensible que dans un petit espace.

2°. *L'augmentation*, où la rougeur se fortifie & s'étend, & où la chaleur, la tension & la douleur augmentent de même.

3°. *L'état*, où les accidens sont au plus haut degré, & où il paroît souvent sur la peau des boutons plus ou moins gros, qui la rendent inégale & qui y produisent des cloches.

4°. La *déclinaison*, qui se fait par voye de résolution, ou de suppuration, & quelquefois de gangrene.

Cette tumeur porte chez les Médecins Grecs le nom de Ἐρυσίπελας, & Celse a retenu ce nom; mais il paroît que les autres Auteurs Latins l'ont appellée *Ignis sacer*: en François, nous avons conservé le nom d'*Erésipele*.

Différences.

On distingue les érésipeles:

1°. En érésipele *vraie* ou *légitime*, qui conserve le vrai caractere de l'érésipele; & en érésipele *bâtarde*, qui approche du phlegmon, de l'œdême ou du squirrhe, & qu'on appelle érésipele phlegmoneuse, œdémateuse ou squirrheuse.

2°. En éréſipele *ſimple*, qui n'eſt accompagné d'aucun accident fâcheux; & en éréſipele *charbonneuſe* ou *gangréneuſe*, où quelques endroits de l'éréſipele deviennent noirs, & tournent en charbon ou en gangrene:

3°. En éréſipele *unie* ſans boutons ni cloches; en éréſipele *boutonnée*, où il y a des petits boutons qui rendent la peau inégale; ou en éréſipele *à cloches*, lorſque la peau eſt couverte de pluſieurs ampoules ou cloches:

4°. En éréſipele *fixe* qui reſte dans la même place; & en éréſipele *ambulante*, qui ſe promene de proche en proche ſur pluſieurs parties:

5°. Enfin, en éréſipele qui ſe termine par *réſolution*; en éréſipele qui *ſuppure*; & en éréſipele qui ſe gangrene.

Siege & Causes.

Il eſt certain que l'éréſipele eſt une maladie particuliere à la peau, & qu'elle en eſt, à proprement parler, l'inflammation. Cela paroît 1°. Parce qu'en prenant la peau entre les deux doigts, on ſouleve tout le mal, & qu'on ne ſent

au-dessous aucune rénitence :

2°. Parce que la suppuration & la gangrene, qui surviennent à l'érésipele, n'attaquent que la seule peau, du moins dans le commencement :

3°. Parce qu'en comprimant la peau, la rougeur disparoît dans l'érésipele, ce qui prouve qu'il n'y a que la peau, qui soit affectée.

Il faut, pour donner une idée claire de la nature & de la cause de l'érésipele, expliquer en détail la structure de la peau, & des différentes parties dont elle est composée; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les autres tumeurs érésipélateuses dont on parlera dans ce Livre, ont toutes leur siége dans les parties de la peau.

On distingue dans la peau trois parties différentes; la surpeau, autrement l'épiderme ou la cuticule; la membrane réticulaire ou membrane muqueuse; & la peau proprement dite.

I. La surpeau, cuticule ou épiderme est une membrane très-fine, qui couvre toute l'habitude du corps, qui est fortement attachée à la membrane

réticulaire placée dessous, où l'on ne distingue aucun ordre de fibres, qui est percée de plusieurs trous pour donner passage aux canaux excrétoires de la sueur, & de l'humeur sébacée, aux poils, & même à l'humeur de l'insensible transpiration. Cette membrane n'est pas de la même ténuité par tout. Elle est très-mince au visage; plus épaisse dans le corps & aux extrémités; plus épaisse encore dans la paume de la main, & à la plante des pieds, sur-tout dans ceux qui travaillent & marchent beaucoup; mais cette membrane, quelque mince qu'elle soit, ne laisse pas d'être composée de plusieurs couches ou lames, comme il paroît dans les dartres farineuses, où la surpeau se détache plus d'une fois du même endroit de la peau.

II. La membrane réticulaire ou muqueuse est immédiatement sous la surpeau, contre laquelle elle est fortement attachée. On l'appelle *réticulaire*, parce qu'elle est formée d'un nombre presque infini de petites cellules placées en forme de réseau, & pleines d'une humeur lymphatique un peu vis-

queuſe, à laquelle on a donné le nom d'humeur *muqueuſe*, qu'elle a communiqué à la membrane même, formée de l'aſſemblage de ces cellules. Il eſt très-apparent que cette humeur ſe filtre dans les parois mêmes de la membrane réticulaire, & qu'elle ſert à entretenir la ſoupleſſe de la peau & de la ſurpeau, & à en prévenir le trop grand deſſechement. Tant que cette humeur conſerve ſa tranſparence naturelle, la peau conſerve ſon tein & ſa couleur; mais ſi la tranſparence de l'humeur muqueuſe vient à s'altérer, le teint & la couleur de la peau s'alterent de même. Au reſte, la membrane réticulaire eſt percée de part-en-part, de pluſieurs trous qui laiſſent paſſer les canaux excrétoires de la ſueur, & de l'humeur ſébacée, les poils, les papilles ou houpes nerveuſes de la peau, & l'inſenſible tranſpiration.

III. La peau proprement dite, tient par ſa face extérieure à la membrane réticulaire qu'on vient de décrire, & par ſa face intérieure, elle eſt attachée d'une maniere plus ou moins ſerrée, à la membrane cellulaire qui

est dessous. Elle est composée de plusieurs ordres de fibres tendineuses, irrégulierement entrelassées ensemble, comme il est aisé de le voir à l'œil, dans le cuir & dans la peau préparée. C'est entre ces différentes fibres, que se distribue un grand nombre d'arteres & de veines qui y portent ou en rapportent le sang ; de veines lymphatiques, qui s'y chargent de la lymphe, qu'elles transportent ailleurs, & de filets nerveux, qui donnent à la peau la sensibilité, dont elle est douée. C'est entre ces mêmes fibres, & dans l'épaisseur du tissu de la peau, que se trouvent les quatre ordres des parties qu'on va expliquer.

1°. Un nombre presque infini de petites glandes sphériques, ou presque sphériques, que l'on ne peut distinguer que par le secours du microscope. On les appelle *cutanées*, par rapport à la place qu'elles occupent ; & *miliaires*, à cause de leur ressemblance avec des grains de petit millet. De chacune de ces glandes, il part un petit canal excrétoire qui après avoir percé la membrane réticulaire, va se termi-

ner ſur la ſurface de la ſurpeau. Ces glandes ſont deſtinées à ſéparer l'humeur de la ſueur, ce qui donne lieu de croire qu'elles ſont creuſes, & ont chacune dans le centre, une petite cavité, où ſe ramaſſe l'humeur de la ſueur à meſure qu'elle ſe filtre, & d'où elle eſt puiſée par les canaux excrétoires, dont on vient de parler, qui la verſent ſur la ſurpeau. Cette ſécrétion de la ſueur ſe fait toujours, mais ne ſe fait pas toujours avec la même abondance, non plus que la ſécrétion des larmes: quand elle eſt médiocre, le peu de ſueur qui en vient, s'exhale & ſe confond avec l'inſenſible tranſpiration; mais quand elle eſt plus abondante, on voit alors ſourciller ſur la ſurpeau une infinité de gouttes de ſueur, qui forment en ſe réuniſſant, une évacuation ſenſible.

2°. Les glandes ou vaiſſeaux ſébacées, placés de même dans l'épaiſſeur de la peau, ſont de petits vaiſſeaux cylindriques, bouchés d'un côté, & qui de l'autre, après avoir percé la membrane réticulaire, vont s'ouvrir ſur le dehors de la ſurpeau, où ils

laissent suinter imperceptiblement une humeur huileuse comme du suif fondu, ce qui a donné à ces glandes ou vaisseaux le nom de *sébacées*. Ces vaisseaux ne sont pas distribués uniformement dans toutes les parties de la peau; ils abondent principalement dans la partie chevelue de la tête, aux côtés du nez, aux joues, au col, à l'entre-deux des épaules, d'où vient que la peau dans ces endroits est souvent huileuse, & que les chemises, quand on en change rarement, sont imbibées d'huile dans ces endroits; quelquefois même en pressant la peau dans ces endroits-là, on en fait sortir des petits filets d'une humeur épaisse comme du suif. On croit avec beaucoup de vraisemblance que cette humeur est destinée à lubréfier & à enduire les parties où elle abonde, & à les empêcher de se gercer & de s'écailler.

3°. Les capsules tendineuses, d'une figure un peu ovale comme de petits grains d'orge, dans le milieu desquelles sont plantées les racines des poils & des cheveux. Ces capsules ne sont pas également répandues dans

toutes les parties du corps, & elles ne ſont pas également abondantes dans tous les ſujets; enfin, elles ne ſont pas dans tous les ſujets également groſſes; ce qui ſuffit pour rendre raiſon de toutes les variétés qu'on obſerve dans le nombre & la nature des poils. On aura occaſion de traiter cette matiere plus amplement ci-deſſous.

4°. Les papilles ou houpes nerveuſes qui s'élevent de la ſurface extérieure de la peau, qui ont pour l'ordinaire une figure pyramidale, qui percent la membrane réticulaire, & vont ſe terminer ſous la ſurpeau. Ces papilles ſont formées par pluſieurs filets nerveux de la peau, entrelaſſés avec quelques filets tendineux, qui s'élevent de ſa ſurface. On les regarde avec raiſon, comme l'organe du ſentiment du tact; & ce qui juſtifie cette opinion, c'eſt qu'ils ſont principalement abondans dans les parties, où le ſentiment eſt le plus exquis; comme à la pulpe ou bout des doigts.

5°. Il faut enfin remarquer, qu'outre les trous qui percent la peau, la membrane réticulaire & la ſurpeau,

pour

pour les usages qu'on a dit, ces mêmes membranes sont percées d'ailleurs d'un nombre presque infini de petits soupiraux, par où s'exhale continuellement l'insensible transpiration qu'on ne doit pas confondre avec la sueur, dont elle est très-distincte.

La structure de la peau étant ainsi développée, il est aisé de juger quelles sont celles de ses parties, qui contribuent à la production de l'érésipele. On a déja dit que l'érésipele étoit une vraie inflammation de la peau. Il faut donc, suivant la théorie de l'inflammation, qu'on a expliquée ci-dessus *Liv. I. Chap. I.* que dans l'endroit où l'érésipele paroît :

1°. Le sang s'arrête & s'accumule dans les vaisseaux, & par conséquent les enfle, & les distende; ce qui est le premier degré de l'érésipele, ou l'érésipele par *stagnation* :

2°. Que le sang à force de dilater les vaisseaux, s'ouvre de nouvelles routes dans les veines lymphatiques qui en naissent; auquel cas ces veines deviendront elles-mêmes rouges & enflées; & c'est le second degré de l'é-

résipele, ou l'érésipele par *irruption* ou *déviation* :

3°. Que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques trop dilatés se déchirent & donnent lieu à un épanchement de sang; ce qui est le dernier degré de l'érésipele, ou l'érésipele par *extravasation*.

Comme ces trois cas sont liés ensemble, de maniere que le second succede au premier, & le troisieme au second; c'est connoître les causes des deux derniers, que de bien connoître les causes, qui dans le premier cas, arrêtent & retiennent le sang dans les vaisseaux d'un certain endroit de la peau. Or, ces causes sont:

1°. Ou la compression, qui gêne & resserre le calibre des veines destinées à reprendre le sang :

2°. Ou l'étranglement de ces mêmes veines, qui, en rétrécissant leur calibre, produit le même effet:

3°. Ou le concours de ces deux premieres causes, qui, quand elles sont réunies, agissent d'autant plus fortement.

Il est vrai que ces causes, pour produire une érésipele, doivent agir avec

véhémence & promptitude, comme on l'a déja dit à l'égard de l'inflammation, ſans quoi elles produiroient bien un engorgement, mais un engorgement qui ne ſeroit ni inflammatoire, ni éréſipélateux. Par conſéquent voilà donc les trois cauſes, qui en arrêtant le ſang de la peau, donnent lieu à l'éréſipele, & qui méritent par conſéquent d'être expliquées en détail.

Premiere cauſe générale. Les vaiſſeaux veineux de la peau ne peuvent être comprimés que par les glandes *miliaires*, qui étant groſſies & enflées, ſont par-là en état de preſſer fortement les veines qui ſerpentent dans leurs interſtices; car il eſt viſible que les glandes ſébacées, qui ſéparent une humeur douce & huileuſe, n'ont aucune part à l'éréſipele. Or, les glandes miliaires ne peuvent être groſſies & enflées, que par le ſéjour que fait dans leur cavité, l'humeur de la ſueur, qui s'y ſépare, & ce ſéjour peut arriver par trois cauſes :

1°. Ou par l'épaiſſiſſement de cette humeur, lequel ne lui permet pas de

ſortir librement par les canaux excré-toires :

2°. Ou par l'âcreté de la même humeur, qui en irritant les canaux excré-toires, les fait froncer, ce qui les reſſerre, & arrête l'humeur dans la glande :

3°. Ou par le concours de ces deux cauſes enſemble.

I. L'humeur de la ſueur devient trop épaiſſe par différentes cauſes, & en différentes occaſions.

1°. Par l'épaiſſiſſement du ſang, ce qui eſt la ſuite de l'uſage des mauvais alimens, des mauvaiſes digeſtions, des chagrins vifs.

2°. Par la qualité de quelques levains étrangers ; comme du virus vérolique, ou du levain ſcorbutique, dont l'humeur de la ſueur ſe trouve infectée.

3°. Par le mêlange d'une bile viſqueuſe & épaiſſe, qui eſt retenue dans le ſang.

4°. Par le froid extérieur, qui en épaiſſiſſant le ſang, diminue la fluidité de l'humeur de la ſueur.

II. L'humeur de la ſueur devient âcre & piquante de même par différentes cauſes, comme :

1°. Quand le ſang acquiert une âcreté vitieuſe par l'uſage des alimens âcres, ſalés, épicés, ou par l'abus des liqueurs faites avec l'eau-de-vie & les aromates :

2°. Quand il contracte une ſalure acrimonieuſe par les chaleurs exceſſives de la ſaiſon, par les exercices violens, par le commerce immodéré avec les femmes, par les emportemens fréquens de colere, &c.

3°. Quand il ſe trouve chargé d'une bile âcre, brûlante, qui y eſt retenue à cauſe des embarras du foye, qui ne lui permettent pas de s'y ſéparer.

III. Les deux cauſes, dont on vient de parler, ſçavoir, l'épaiſſiſſement de la ſueur, & l'âcreté de la même humeur, peuvent concourir, & concourent en effet dans les cas ſuivans :

1°. Lorſque le ſang ſe trouve en même tems ſec & âcre, & fournit par conſéquent une humeur de la ſueur épaiſſe & âcre :

2°. Lorſque le levain étranger dont

le ſang eſt infecté, communique à l'humeur de la ſueur, de l'épaiſſiſſement & de l'âcreté, ce qui eſt ordinaire au levain vérolique & ſcorbutique :

3°. Lorſque la bile, dont l'humeur de la ſueur eſt ſurchargée, eſt en même tems épaiſſe & âcre, & lui communique les mêmes qualités :

4°. Enfin, lorſque le froid extérieur, qui épaiſſit la ſueur, agit ſur une humeur déja âcre, par un vice antérieur.

Seconde cauſe générale. Les veines de la peau ne peuvent être reſſerrées & étranglées, que par la conſtriction convulſive, ou, ce qui eſt la même choſe, par l'éréthiſme des fibres tendineuſes de la peau, qui les entourent. Or, cet éréthiſme peut arriver par pluſieurs cauſes.

1°. Par l'application d'emplâtres, d'huiles, de graiſſes piquantes ſur la peau.

2°. Par la morſure de quelque animal, ou de quelque inſecte.

3°. Par l'application des véſicatoires.

4°. Par l'ardeur du ſoleil ou du feu.

Troiſieme cauſe générale. Les deux

causes générales qu'on vient d'exposer, la compression des glandes miliaires, & l'éréthisme des fibres tendineuses de la peau, peuvent concourir & concourent en effet, toutes les fois que quelqu'une des causes, qui épaississent l'humeur de la sueur, ou qui la rendent âcre, & qui par-là, en faisant gonfler les glandes miliaires, occasionnent la compression des veines de la peau, se trouvera jointe à quelqu'une des causes qui produisent l'éréthisme des fibres tendineuses, & qui par-là causent l'étranglement des mêmes veines, ce qui doit être assez ordinaire, à en juger par l'affinité de ces causes.

La théorie de l'érésipele qu'on vient d'exposer, donne lieu à quelques réflexions importantes.

1°. Qu'entre les causes de l'érésipele, il y en a quelques-unes, qui sont topiques ou locales; & celles-là agissent sur la partie exposée à leur action, indépendamment de toute disposition préalable.

2°. Qu'il y en a d'autres, qui sont générales; & celles-là ont besoin d'être déterminées à un tel ou tel endroit

de la peau, par quelque diſpoſition antécédente de cet endroit, ou par quelque cauſe ou circonſtance extérieure & accidentelle.

3°. Que l'éréſipele qui vient du ſeul épaiſſiſſement de l'humeur de la ſueur, n'eſt guere qu'une ſimple phlogoſe de la peau, où la rougeur, la chaleur, la douleur, la tenſion & la demangeaiſon ſont médiocres.

4°. Que celle qui dépend de la ſeule âcreté de la même humeur, eſt plus inflammatoire, & par conſéquent accompagnée d'une chaleur, rougeur, douleur, tenſion & demangeaiſon plus grande, & peut paſſer pour une véritable éréſipele; mais une éréſipele de la *premiere* eſpéce.

5°. Que celle qui a pour cauſe le concours de l'épaiſſiſſement & de l'âcreté de l'humeur de la ſueur, mérite encore plus le nom d'éréſipele par la grandeur des ſymptomes qui l'accompagnent, & doit être regardée comme une éréſipele de la *ſeconde* eſpéce.

6°. Que celle qui vient du concours de l'épaiſſiſſement & de l'âcreté de l'humeur de la ſueur avec le fronce-

ment ou éréthiſme des filets tendineux de la peau, eſt plus grande encore par la violence des ſymptomes, & plus fâcheuſe par ſes ſuites, & que c'eſt une véritable éréſipele de la *troiſieme* eſpéce.

7°. Que l'éréſipele du premier degré ou par *ſtagnation*, vient toujours en réſolution; que celle du ſecond degré, ou par *irruption*, y vient auſſi très-ſouvent; mais que celle du troiſieme degré, ou par *extravaſation*, n'y vient preſque jamais, & tourne preſque toujours en ſuppuration, plus ou moins grande, & quelquefois en gangrene.

8°. Qu'en général l'éréſipele doit arriver plus ſouvent dans l'âge viril, où le ſang & la bile ſont plus âcres & plus épais, que dans l'enfance ou dans la vieilleſſe, où ces humeurs ſont plus douces & plus fluides: que par la même raiſon, l'éréſipele doit être plus fréquente dans l'été & dans l'automne, que dans les autres ſaiſons; dans les provinces du midi, que dans celles du nord; dans les hommes, que dans les femmes; dans les tempéramens bi-

leux, que dans les tempéramens phlegmatiques; dans les personnes qui boivent du vin, & qui sont sujettes à de grands excès, que dans celles qui menent un meilleur régime de vivre.

SYMPTOMES.

1°. DANS toute érésipele, il y a tumeur; parce que les vaisseaux pleins & gorgés du sang qui y est retenu, augmentent le volume de la partie.

2°. Mais cette tumeur est toujours platte & superficielle; parce qu'elle est toute dans la peau, qui a peu d'épaisseur, & qu'elle est produite par le gonflement de vaisseaux capillaires très-fins, qui ne peuvent pas se dilater beaucoup.

3°. Dans l'érésipele, la rougeur de la partie affectée est très-vive, soit parce que le sang distribué dans un grand nombre de vaisseaux très-fins, présente plus de surfaces, soit parce que la rougeur du sang paroît aussi vive qu'elle l'est, n'y ayant rien dans l'érésipele qui l'affoiblisse, que la surpeau.

4°. La chaleur de l'érésipele paroît

brûlante à ceux qui touchent le malade ; parce qu'alors on touche immédiatement la partie enflammée, & qu'on ressent en plein toute la chaleur de l'inflammation. Elle paroît brûlante aussi au malade même, à cause que la peau, où est l'érésipele, est douée d'un sentiment plus vif que les parties qui sont le siége des autres inflammations.

5°. La douleur dans l'érésipele est très-vive; parce qu'elle répond à la sensibilité extrême de la peau, & à l'âcreté de l'humeur qui transsude des vaisseaux engorgés, & qui irrite la peau.

6°. Mais cette douleur est moins distensive que celle du phlegmon; parce que le gonflement de la peau est moindre à proportion.

7°. On sent dans l'érésipele une demangeaison presque continuelle, causée par l'âcreté de l'humeur qui coule des glandes miliaires, ou qui suinte des vaisseaux gorgés de sang, & qui par conséquent répond à l'activité de ces deux causes.

8°. Quelque vive que soit la rougeur

dans l'éréſipele, elle diſparoît quand on preſſe la partie; parce qu'on comprime alors, & qu'on vuide par conſéquent tous les vaiſſeaux, qui, par leur engorgement, cauſent cette rougeur; mais elle reparoît dès que la compreſſion ceſſe; parce que les vaiſſeaux vuidés par la compreſſion, ſe rempliſſent de nouveau ſur le champ.

9°. Quand le gonflement des glandes miliaires, & l'éréthiſme des filets tendineux, ſont les mêmes dans tous les points de l'éréſipele, le gonflement eſt uniforme, & l'éréſipele eſt *unie*.

10°. Mais ſi ce gonflement & cet éréthiſme ſont plus forts & plus grands dans certains points, que dans d'autres, le gonflement qu'ils produiront ſera inégal, & par conſéquent l'éréſipele ſera *boutonnée*.

11°. Que ſi dans les points où les cauſes de l'éréſipele agiſſent le plus, le ſang, à force d'y être accumulé & preſſé, lâche une partie de ſa ſéroſité, comme cette ſéroſité ſe trouve arrêtée par la ſurpeau, elle formera deſſous, des cloches ou ampoules plus ou moins grandes, plus ou moins preſſées, ſelon

le degré de l'engorgement, & le nombre des points engorgés.

12°. Toutes les fois que l'humeur, qui produit l'éréſipele, eſt dépoſée en entier dans la partie affectée, l'éréſipele eſt *fixe* dans cet endroit, ſans s'étendre; mais ſi toute l'humeur n'eſt pas dépoſée, ce qu'il en reſte dans le ſang ſe jettera de proche en proche, ſur les parties voiſines, & par conſéquent l'éréſipele s'étendra & ſera *ambulante*.

13°. L'éréſipele devient *phlegmoneuſe*, quand la compreſſion que les vaiſſeaux ſouffrent dans la peau, augmente, & ſe communique à la membrane cellulaire, qui eſt au-deſſous, & y cauſe un véritable phlegmon. Elle devient *œdémateuſe*, quand cette compreſſion diminue aſſez pour ne plus intercepter la circulation du ſang, ou ne l'intercepter que foiblement, & qu'elle continue pourtant d'agir avec aſſez de force ſur les veines lymphatiques qui cedent plus aiſément, pour y arrêter la lymphe, & y cauſer un œdême. Enfin, elle devient *ſquirrheuſe*, quand les glandes miliaires, pleines d'une humeur trop épaiſſe, ou trop deſſéchée

par la chaleur de l'éréſipele, forment par points ou par plaques, des compreſſions dures & ſquirrheuſes.

14°. L'éréſipele ſurvient à la fiévre, quand l'humeur vitieuſe qui eſt dans le ſang & qui produit la fiévre, ſe mêle avec l'humeur de la ſueur, & embarraſſe les glandes miliaires. Si cette humeur ſe dépoſe en entier, la fiévre ceſſe à meſure que l'éréſipele paroît, & alors l'éréſipele eſt *critique*; au lieu qu'elle n'eſt que *ſymptomatique*, quand l'humeur ne ſe dépoſe qu'en partie, & que ce qui en reſte dans le ſang, continue d'entretenir la fiévre.

15°. Au contraire, la fiévre ſurvient à l'éréſipele, & en eſt un ſymptome, lorſqu'elle eſt l'effet de la douleur que l'éréſipele cauſe, ou de l'humeur âcre qui paſſe de la partie affectée dans le ſang.

16°. Quand on parvient à déſemplir les glandes miliaires, & à relâcher les filets tendineux qui ſont contractés, on rétablit le cours de la circulation du ſang, & l'éréſipele ſe termine par la *réſolution*. Elle vient à *ſuppuration* dans les cas contraires, à peu-près de la

même maniere & par les mêmes causes que le phlegmon.

17°. Dans l'éréſipele, la ſuppuration ſe fait ordinairement à la face extérieure de la peau; parce que c'eſt l'endroit où l'engorgement eſt le plus grand. Alors il ſe forme ſous la ſurpeau pluſieurs points de ſuppuration, qui en ſe réuniſſant, font une exulcération ſuperficielle; mais quand la ſuppuration ſe fait à la face interne de la peau, il ſe forme ſous la peau un abſcès plus ou moins grand, dont le pus fuſe facilement dans la membrane cellulaire, ſi on ne lui ouvre pas une iſſue.

18°. Quand l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins eſt ſi grand, qu'ils ne peuvent pas ſe reſſerrer, & qu'ils demeurent dans un état tonique, alors les oſcillations ceſſent dans la partie, & la gangrene ſurvient, même avant la ſuppuration. D'autres fois, c'eſt l'âcreté du pus qui ronge & qui détruit le tiſſu de la peau, ce qui y anéantit toutes les oſcillations; & alors la gangrene vient à la ſuite de la ſuppuration.

DIAGNOSTIC.

I. L'EXISTENCE de l'éréſipele eſt évidente par les ſignes propres à cette tumeur, qui ſont l'épaiſſiſſement, la tenſion, la rénitence, la rougeur, la chaleur & la douleur de la peau; mais de telle maniere que la rougeur ſe diſſipe par la ſimple preſſion; ce qui diſtingue l'éréſipele du phlegmon.

II. Il eſt aiſé de juger de la qualité de l'éréſipele par l'inſpection. On ſçait par-là ſi elle eſt ſimple ou phlegmoneuſe, œdémateuſe ou ſquirrheuſe; ſi elle eſt charbonneuſe ou non; ſi elle eſt boutonnée ou unie; ſi elle eſt à ampoules, ou, ſi la ſurpeau reſte collée contre la peau.

III. Un Médecin attentif doit aiſément diſtinguer par la durée du mal, ou par les ſymptomes, les différens périodes ou tems de l'éréſipele; le commencement, le progrès, l'état, la déclinaiſon; & régler ſur ce pied-là les remedes qu'il convient de faire.

IV. Il doit de même tâcher de prévoir de bonne heure l'iſſue du mal; s'il ſe terminera par réſolution ou par

ſuppuration, pour y aider à propos ; ou s'il menace d'aboutir à la gangrene, pour tâcher de la prévenir.

V. Après avoir reconnu la nature & l'eſpece de l'éréſipele, il faut en diſtinguer les cauſes, & ſçavoir s'il vient de cauſe interne, c'eſt-à-dire, du vice du ſang, & de l'humeur de la ſueur ; ou de cauſe externe purement accidentelle. L'on en juge par le récit du malade, comparé à la théorie du mal qu'on vient de propoſer.

Si l'éréſipele vient de cauſe interne, il faut examiner ſi c'eſt de l'épaiſſiſſement ou de la ſalure de l'humeur de la ſueur, ce qu'on reconnoît à la demangeaiſon plus ou moins grande, qui accompagne l'éréſipele.

Si elle vient au contraire, d'une cauſe externe ou accidentelle, on pourra juger de la qualité de cette cauſe, par le détail de ce qui a précédé la maladie.

VI. Enfin, on doit faire attention à la nature de la fiévre qui accompagne l'éréſipele, & voir ſi elle eſt *eſſentielle*, & qu'elle ait précédé l'éréſipele ; ou ſi elle eſt *ſymptomatique*, & qu'elle lui ait ſuccédé ; ſi elle eſt mali-

gne, ou ſimplement continue; enfin, ſi elle eſt continue ſimple, ou continue à redoublemens, afin de régler là-deſſus la conduite qu'on doit tenir.

PROGNOSTIC.

L'ÉRÉSIPELE eſt quelquefois ſans danger; quelquefois elle eſt accompagnée d'un danger éminent.

I. Elle eſt ſans danger, quand elle eſt petite en *intenſion* & en *extenſion*; quand elle eſt placée dans le tronc du corps, ou aux extrémités; quand elle eſt ſans fiévre, ou avec une fiévre médiocre; quand elle vient de cauſe externe & accidentelle; quand elle tourne à la réſolution.

II. L'éréſipele eſt au contraire, dangereuſe dans tous les cas contraires; mais le danger augmente dans les circonſtances ſuivantes:

1°. Quand l'éréſipele eſt à la tête, ſur-tout ſi elle l'occupe, ou toute, ou du moins la plus grande partie, parce qu'il y a lieu de craindre que l'inflammation ne ſe communique au-dedans.

2°. Quand l'éréſipele eſt au cou, ſur-tout ſi elle l'entoure en forme de collier

ou de ceinture, & alors on l'appelle ζωςὴρ, parce qu'en ſerrant les veines jugulaires; elle empêche le retour du ſang qui vient du cerveau :

3°. Quand l'éréſipele ſuit ou accompagne une fiévre maligne, ou continue avec redoublement; parce que, outre ſon danger, elle a celui de la fievre, qui eſt jointe.

4°. Quand l'éréſipele eſt d'un mauvais caractere, boutonnée, charbonneuſe, couverte d'ampoules; ce qui annonce l'âcreté corroſive de l'humeur qui la produit :

5°. Quand l'éréſipele vient de cauſe interne dans un corps cacochyme, en qui il eſt difficile de pouvoir corriger le vice du ſang, qui y a donné lieu :

6°. Quand l'éréſipele tourne en ſuppuration, ſur-tout ſi la ſuppuration ſe fait ſous la peau dans la membrane cellulaire, où le pus s'étend fort vîte :

7°. Quand l'éréſipele ſe termine en gangrene ou en ſphacele, dont il eſt très-difficile d'arrêter le progrès :

8°. Quand l'éréſipele, après avoir paru, rentre tout-à-coup ſans diminu-

tion des accidens; ce qui fait craindre que l'humeur repompée ne se jette sur quelque partie noble.

CURATION.

LE TRAITEMENT de l'éresipele comprend la curation interne de l'éré-sipele en général, & les curations externes de l'érésipele bénigne, & de l'érésipele maligne en particulier.

I. La curation interne de l'érésipele est essentiellement la même, que celle du phlegmon, puisque l'érésipele elle-même est le phlegmon de la peau; & l'on peut par conséquent consulter ce qu'on a dit sur le phlegmon. En général, la curation interne, qui convient dans l'érésipele, doit être toujours réglée sur la violence du mal, & sur la nature de la fiévre qui l'accompagne.

1°. *Si l'érésipele survient sans qu'aucune maladie l'ait précédée*, on fera les deux ou trois premiers jours, cinq à six saignées: on en fera moins si elle survient à une fiévre qui ait déja obligé à saigner le malade plusieurs fois; mais on ne laissera pas d'en faire pour ce nouvel accident. Si l'érésipele occupe les

parties supérieures, sur-tout le visage, le cou, ou le reste de la tête, on les fera toujours du pied; on les fera au contraire du bras, si l'érésipele a son siége au-dessous du cœur. A l'égard du nombre & de la grandeur des saignées, on se réglera sur l'état du mal, la violence de la fiévre, & les forces du malade.

2°. Pendant ce tems-là, on tiendra le malade à une diette sévere. Si l'érésipele est essentielle, on ne lui donnera guere que de la ptisane, ou du moins du bouillon très-leger les deux premiers jours, sur-tout si l'érésipele est considérable. On lui donnera du bouillon plus fort, si l'érésipele est symptomatique, & survient à une maladie qui ait déja épuisé le malade. On lui donnera en même tems, un ou deux lavemens purgatifs, pour évacuer les gros boyaux, & les préparer à la purgation.

3°. Dès qu'on jugera que les vaisseaux sont assez désemplis, on purgera le malade, & on le purgera efficacement. Si l'érésipele est à la tête, au visage, ou au cou, & qu'on craigne

que le cerveau ne s'engorge, on lui donnera du tartre ſtibié ſoluble dans un véhicule convenable, à la doſe de trois ou quatre grains, & quand les vomiſſemens ſeront ceſſés, on ſoutiendra l'action de l'émétique par une médecine avec le ſéné, le ſel végétal & la manne. Si le mal eſt moins preſſant, on pourra ſe contenter de donner d'abord la médecine, & quand elle commencera d'agir par en bas, on en appuyera l'action en donnant deux ou trois grains de tartre émétique ſoluble, diſſout dans une pinte d'eau tiéde, qu'on fera prendre gobelet à gobelet en lavage, de demi-heure en demi-heure, ce qui purgera efficacement ſans exciter de vomiſſement.

4°. Après ces premiers remedes, on donnera tous les jours des apoſêmes un peu purgatifs, & même on réitérera de tems en tems la purgation en forme, avec émétique ou ſans émétique, ſuivant l'état du mal. On réitérera de même la ſaignée, ſi quelque redoublement de fiévre ſurvenoit, ou que l'éréſipele parût s'étendre.

5°. Dès que le malade aura été

purgé, on lui donnera tous les ſoirs un julep ou une émulſion cuite, où l'on ajoutera du ſyrop de nénuphar environ un once, & 20 ou 25 gouttes de teinture anodyne, pour calmer l'ardeur de la fiévre, & la vivacité des douleurs.

6°. Enfin, on donnera au malade des bouillons legers, comme on l'a dit, ſur-tout au commencement; mais on lui fera boire largement de l'eau de poulet ſimple, ou émulſionnée, ou de la ptiſane de chiendent, avec laquelle on mêlera un peu de ſyrop d'orgeat ou de nénuphar.

II. Dans la cure externe de l'éréſipele bénigne.

1°. Il faut éviter tous les remedes gras & huileux, comme crême de lait, beurre de cacao, huile de lis, huile d'œuf, huile roſat, de même que toute ſorte de cérat ou d'emplâtre, parce que ces remedes, en bouchant les pores de la peau, arrêtent la tranſpiration, & augmentent le mal.

2°. Il faut éviter avec plus d'attention encore l'application des remedes aſtringens ou répercuſſifs, comme les

bols, la litharge, la terre cimolée; parce qu'ils déssechent & durcissent la peau, & empêchent la résolution du mal.

3°. On doit user avec circonspection des remedes, dont la qualité est de rafraîchir; comme des sucs de *solanum* ou morelle, de plantain, de *sempervivum*, ou de joubarbe; ou du vinaigre rosat, & ne les employer que dans un besoin pressant, comme on le verra ci-dessous, parce qu'en épaississant le sang retenu dans la partie, ils en empêchent ou du moins en retardent la résolution & la suppuration, & risquent d'attirer la gangrene.

4°. Le mieux est donc de ne rien appliquer sur l'érésipele, quand les douleurs sont supportables. Que si les douleurs sont excessives, on pourra étuver le mal avec le lait de vache tiéde, où l'on aura fait bouillir des fleurs de sureau; avec la décoction tiéde de racines de guimauve, où l'on aura laissé infuser quelques brins de saffran oriental; avec l'eau distillée de sperme ou fray de grenouilles, tiéde; ou même y appliquer un cataplasme leger

leger, fait avec la mie de pain, le lait & la saffran sans jaune d'œuf. Enfin, dans l'excès de la douleur, on pourra y mettre un cataplasme fait avec la pulpe de jusquiame, de *solanum*, de mandragore, &c, cuites sous la cendre; mais on n'en fera pas un usage trop long.

5°. Dès que la violence de l'inflammation & de la douleur est diminuée, & qu'on s'apperçoit d'un commencement de résolution, on peut, pour la hâter, appliquer sur la partie, des linges trempés dans de l'eau-de-vie & de l'eau de chaux, battues ensemble & tiédies.

6°. Souvent il se fait sur les érésipeles des gersures; & quand elles sont legéres, on n'a pas besoin d'y rien mettre; mais si elles sont considérables, on doit les couvrir avec quelque morceau de linge, enduit de cérat de Galien, fait sans vinaigre, ou d'un peu de jaune d'œuf à demi-durci.

7°. A mesure que l'érésipele se résout, & que la peau se désenfle, la surpeau qui a été distendue & desséchée, se découpe en mille petits lam-

beaux. Si ces lambeaux causent une douleur trop importune par leurs chatouillemens, on étuvera la partie avec du lait, ou de la décoction de racine de guimauve tiéde, ce qui en ramollissant les lambeaux, calmera ces chatouillemens.

III. Tant que l'érésipele donne quelque espérance de résolution, il faut pratiquer la méthode qu'on vient de proposer. Mais si le 7e, 8e, 9e, & 10e jour se passent sans résolution, & sans que l'érésipele change de place, on doit la regarder comme une érésipele maligne, & ne plus espérer qu'elle se dissipe sans accidens; c'est pourquoi il faut tâcher de les prévenir par le traitement suivant.

1°. Si l'érésipele est autre part qu'au visage, on y fera des scarifications, plus ou moins profondes, plus ou moins serrées, suivant la nature de la partie. On est un peu plus difficile à pratiquer cette méthode pour le visage; mais le danger doit quelquefois y obliger.

2°. On couvrira ensuite la partie, d'huile d'œuf mêlée avec un tiers de

teinture de myrrhe, ou du moins d'eau-de-vie camphrée : on imbibe dans ce mêlange des petits morceaux de linge qu'on applique sur les scarifications.

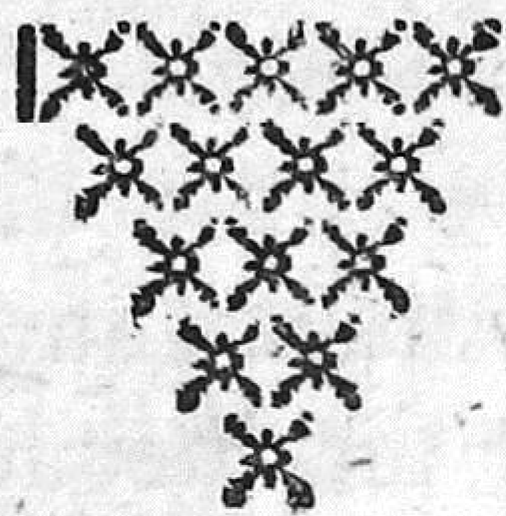
3°. Si la suppuration se déclare quelque part sur l'extérieur de la peau, on pancera ces endroits à l'ordinaire, avec le basilicum aiguisé par la teinture de myrrhe, ou l'eau-de-vie camphrée ; & ensuite, quand l'ulcere sera détergé, avec le baume d'Arcéus à l'ordinaire.

4°. Si la suppuration perce sous la peau, & s'étend dans la membrane cellulaire ; loin de la suivre pied-à-pied, ce qui multiplieroit les incisions, le plus court sera de scarifier promptement au-delà du mal, & du côté où il s'étend, pour tâcher d'en arrêter les progrès. Ordinairement une seule scarification suffit, pourvû qu'elle perce l'épaisseur de la peau.

5°. Si l'on s'apperçoit que l'érésipele tourne vers la gangrene, il faudra sans tarder scarifier la partie plus profondément encore, & ensuite employer les remedes qu'on a proposés pour la gangrene, ci-dessus *Liv. I.*

Chap. IV. Si malgré ces précautions, la gangrene paroiſſoit gagner au-delà des bornes du mal, on ſera forcé d'y appliquer le cautere actuel legérement chaud.

6°. Dans ces derniers cas, on doit employer intérieurement les cordiaux & les diaphorétiques, le ſyrop de St. Ambroiſe, c'eſt-à-dire, la décoction de millet, avec les figues & les raiſins ſecs, ou, ce qui vaut mieux, la décoction legere des feuilles de bourache, de chardon béni, de ſcabieuſe, de véronique ou de verge d'or, priſe à la doſe de 4 ou 5 onces, de 4 heures en 4 heures, ajoutant à la priſe du matin, quelques grains de poudre de vipere, de ſel volatile de corne de cerf, de béſoard minéral, ou quelques gouttes de lilium.



CHAPITRE SECOND.

Des Dartres.

DESCRIPTION.

I. IL PAROIT d'abord ſur la peau quelques petites puſtules ou boutons un peu rouges, avec demangeaiſon, tantôt ſéparés, & tantôt réunis enſemble en un tas, qui ſemblent n'être d'aúcune conſéquence.

II. Ces boutons ſont quelquefois imperceptibles; mais dans l'un & dans l'autre cas, ils s'étendent bientôt en ſe répandant de tous côtés; & à meſure qu'ils s'étendent, la chaleur, la rougeur, & la demangeaiſon augmentent dans la circonférence, & diminuent au centre qui quelquefois reprend ſon état naturel.

III. Quand on gratte ces boutons, il en ſuinte une humeur lymphatique, gluante, & ſaline, qui en s'épaiſſiſſant, forme une croute par deſſus.

IV. Ce mal attaque indifféremment

toutes les parties du corps ; quelquefois il les attaque par pelotons séparés, mais ordinairement par plaques assez grandes ; & quelquefois il forme un contour circulaire ou presque circulaire, assez étroit, & qui s'agrandit à mesure qu'il s'étend.

V. Les parties qui sont le plus ordinairement attaquées, sont les cuisses, l'entre-fesson, les parties de la génération, les bords du fondement, le menton, les oreilles, les mains, &c.

VI. Cette maladie s'appelle *Dartre*, ou *Dertre* en François. On l'appelle en Grec Ἕρπης ; mais il paroît que les Anciens ont décrit quelques-unes des espéces de ce mal sous les différens noms de Λειχὴν, d'*Impetigo*, de *Vitiligo*, de *Morphœa* & de *Lepra Græcorum*, &c.

DIFFÉRENCES.

On distingue un grand nombre d'espéces de dartres.

I. La dartre *farineuse*, *Herpes farinaceus*. C'est ainsi qu'on appelle la dartre, où la surpeau se découpe, se réduit en farine, & tombe en poussiere, sans

écoulement féreux ni purulent. Cette eſpéce de dartre porte en particulier le nom de λειχὴν en Grec.

II. La dartre *écailleuſe, Herpes ſquamoſus*, ne differe de la précédente, qu'en ce que la peau ſe découpe en piéces plus grandes, ſemblables à de petites écailles.

III. La dartre à *croute* ou *crouteuſe*, *Herpes cruſtoſus*. Dans cette dartre, il ſuinte de la peau une humeur graſſe & gluante, qui en s'épaiſſiſſant, forme des croutes plus ou moins épaiſſes, plus ou moins noires.

IV. La dartre humide, d'où il coule une ſanie ou féroſité âcre & purulente : tantôt elle eſt ſans croute ; mais quelquefois c'eſt par deſſous les croutes mêmes, que cette humeur découle.

V. La dartre *vive* ou *rongeante*, en Grec, Ἕρπης ἐσθιόμενος, qui eſt accompagnée d'une exulcération conſidérable dans la ſurface de la peau, ſoit qu'il y ait des croutes, ou qu'il n'y en ait pas.

VI. La dartre *carcinomateuſe*, en Grec, Ἕρπης καρκινωματώδης ; dans laquelle les puſtules ou boutons dartreux ſont de

la nature des cancers, & doivent être traités de même.

VII. La dartre *miliaire*; dans laquelle les boutons, au lieu d'être ramassés, sont épars, & ordinairement petits comme des grains de millet; d'où vient le nom de *miliaire* qu'on lui donne en latin, & en grec celui de Χεγχρίας.

VIII. On peut encore compter au nombre des dartres, les taches rousses, rouges, jaunes & noires, qui arrivent aux vérolés sur la peau, & qui s'étendent au large sans ulcération, & même sans altération marquée dans la surpeau.

SIÉGE.

ON ETABLIT ordinairement le siége des dartres dans les glandes miliaires de la peau; mais cette opinion paroît mal fondée, & il est plus probable, que c'est dans les cellules de la membrane réticulaire ou muqueuse qui est entre la surpeau & la peau, qu'il faut l'établir :

1°. Parce que les glandes miliaires sont le siége de la gale, comme on le verra ci-après; & que des maladies

différentes doivent avoir des siéges différens :

2°. Parce qu'il y a des dartres où la peau ne paroît point être intéressée ; comme les taches des vérolés, & les dartres farineuses :

3°. Parce que l'expérience fait voir que la dartre farineuse vient souvent de la seule âcreté que contracte l'humeur muqueuse ; comme lorsqu'elle survient pour s'être exposé à l'ardeur du soleil.

4°. Parce que si les dartres venoient du vice des glandes de la peau, l'épiderme sauteroit en entier, au lieu qu'il n'en saute que des couches ; & que les parties, qui ont été long-tems exposées à des dartres, & qui se sont plusieurs fois pelées, se trouvent encore recouvertes de leur surpeau, quand elles sont guéries.

Causes.

Les dartres viennent en général de deux causes ; du vice de la surpeau, ou du vice de l'humeur muqueuse.

I. *Du vice de la surpeau*, si elle se desseche de telle maniere qu'elle se dé-

coupe & se détache de la peau; ce qui produit les dartres farineuses, & arrive aux teins fins dans les occasions suivantes :

1°. Quand on s'expose à l'ardeur du soleil :

2°. Quand on s'expose à la chaleur d'un feu trop vif :

3°. Quand on applique sur le visage des eaux, des pommades ou des fards desséchans :

4°. Quand on y applique beaucoup de rouge, & sur-tout du rouge salin.

Ces sortes de dartres sont, comme on l'a dit, legeres, farineuses, & n'arrivent qu'aux teins fort fins, & naturellement un peu secs.

II. *Du vice de l'humeur muqueuse* contenue dans les cellules de la membrane réticulaire, toutes les fois que cette humeur est âcre, rongeante, corrosive, ce qui arrive :

1°. Quand le sang est âcre par la mauvaise nourriture, ou le mauvais régime :

2°. Quand le sang est chargé de quelque levain vitieux; comme le levain vérolique ou écrouelleux :

3°. Quand quelque humeur âcre est mêlée avec le sang comme la bile, lorsqu'elle ne se sépare pas librement dans le foye :

4°. Quand quelque humeur âcre du dehors s'imbibe dans la peau; c'est ainsi que les ordures qu'on manie, causent des dartres ; c'est ainsi que les dartres se communiquent par contagion.

Entre ces causes, les trois premieres qui sont universelles, demandent dans les parties qu'elles affectent en particulier, quelque disposition préalable, ou quelque cause extérieure, qui agisse en même tems sur ces parties.

Symptomes.

DANS toutes les dartres, si on excepte celles qui sont simplement farineuses, l'humeur muqueuse contenue dans quelques-unes des cellules de la membrane réticulaire, se trouve âcre & rongeante, quoiqu'à un degré différent, dans les différentes espéces. Elle doit donc irriter les parois des cellules où elle est renfermée, les enflammer, & par-là, y produire autant

de pustules, ou autant de petits boutons rouges, qu'il y a de cellules affectées.

2°. Si les cellules affectées sont contigues, les boutons qu'elles formeront seront contigus aussi, & ramassés en plaques, plus ou moins grandes. Si au contraire, ces cellules sont distinctes & écartées, les boutons seront écartés & séparés, comme dans la dartre miliaire.

3°. Dans l'un & dans l'autre cas, la dartre s'étendra du point ou des points où elle a commencé, vers la circonférence; parce que l'humeur vitieuse des cellules affectées, se communiquera de proche en proche, aux cellules voisines.

4°. Les dartres farineuses, & les dartres écailleuses viennent quelquefois, comme on l'a dit, du seul vice de la surpeau, qui a été desséchée par des causes externes; & quelquefois elles sont produites par l'âcreté de l'humeur muqueuse, qui sans altérer la peau, est assez forte pour découper la surpeau; mais de quelque cause qu'elles viennent, elles sont farineuses ou écailleuses,

ſuivant que la ſurpeau eſt plus ou moins ténue, plus ou moins fine ; ainſi ces ſortes de dartres ſont toujours farineuſes au viſage, & écailleuſes dans le corps, où la ſurpeau eſt plus épaiſſe.

5°. Dans les dartres crouteuſes, les croutes ſont toujours formées par l'humeur muqueuſe, qui ſort de ces cellules, & qui étant épaiſſe & viſqueuſe, s'épaiſſit à l'air, & fait des croutes plus ou moins épaiſſes. Quelquefois ces croutes ſont ſeches, & au-deſſous la peau eſt ſaine & entiere ; & c'eſt quand l'humeur muqueuſe eſt épaiſſe, & n'eſt point âcre, ou qu'elle l'eſt peu. D'autres fois ces dartres fluent, c'eſt-à-dire, que le pus coule ſous les croutes, & que la peau ſe trouve altérée ; ce qui arrive quand l'humeur muqueuſe eſt non-ſeulement épaiſſe, mais qu'en même tems elle eſt âcre.

6°. Dans ces dartres, la couleur des croutes varie ſelon la qualité de l'humeur muqueuſe. Elles ſont jaunâtres, quand l'humeur muqueuſe eſt pure ; griſes, livides, noires, quand quelques gouttes de ſang ſe trouvent mêlées avec cette humeur, ſoit qu'elles

viennent de l'érosion de la peau, ou de ce que le malade s'est trop fortement gratté.

7°. Dans les dartres humides, qui fluent sans former de croutes, il est visible que l'humeur muqueuse est plus fluide & plus abondante, que dans les dartres crouteuses. Que si la peau se trouve ulcérée dans ces dartres, c'est un signe que cette humeur est non-seulement plus séreuse, mais qu'elle est aussi plus âcre & plus corrosive.

8°. Pour les dartres carcinomateuses, elles viennent dans des cas particuliers, dont on ne peut donner une idée claire, que quand on aura expliqué la nature du cancer. Il suffit ici de remarquer, que quand leur qualité carcinomateuse est déclarée, elles ont la plûpart des symptomes du cancer.

9°. Les dartres attaquent plus particulierement certaines parties: 1°. Celles d'où l'humeur muqueuse s'exhale le plus difficilement; comme les parties de la génération dans les deux sexes, l'entre-fesson, le contour de l'anus, la conque des oreilles, &c: 2°. Celles où la surpeau est la plus fine,

& la plus délicate ; comme le visage, le front, les paupieres, &c.

10°. Il est certain que les dartres sont contagieuses, comme on l'a déja dit, mais elles le sont moins que la gale ; parce que l'humeur, qui les produit, est plus épaisse que celle qui produit la gale, & ne se transmet pas aussi facilement. Il faut pourtant excepter les dartres humides, qui ne sont pas moins contagieuses que la gale même.

Diagnostic.

I. Les dartres peuvent être confondues avec l'érésipele, quand elles commencent ; mais outre que l'erreur ne sçauroit durer long-tems, il est aisé de l'éviter dès le commencement, en observant que la rougeur, la chaleur & la douleur sont toujours bien moindres dans les dartres, que dans l'érésipele.

II. On pourroit de même confondre les dartres avec la gale ; mais il est facile de les distinguer en ce que les pustules sont toujours discretes dans la gale, & qu'elles sont ordinai-

rement confluentes dans la dartre ; en ce que les pustules de la gale arrivent principalement aux mains, & dans l'entre-deux des doigts, ce qui n'est pas ordinaire à la dartre ; & en ce que les pustules de la gale sont sans rougeur, au lieu que celles des dartres ne le sont jamais.

III. Quant aux différences des dartres, en farineuses, écailleuses, crouteuses, humides, rongeantes, chancreuses, miliaires, on les distingue aisément par la description qu'on en a faite.

IV. Il est plus important de distinguer les dartres, qui sont véroliques ou écrouelleuses ; ce qu'on peut faire en pesant murement ce qui a précédé l'éruption des dartres, ou tous les accidens qui les accompagnent, entre lesquels on en trouvera qui dénoteront ou la vérole ou les écrouelles.

V. Enfin, il importe de juger de la qualité du sang dans les dartres, pour régler la curation interne. Outre la notion qu'on peut en avoir par la connoissance du tempérament du malade, on peut s'assurer que le sang est épais

dans les dartres crouteuſes, qui ne fluent pas ; qu'il eſt épais & âcre dans celles qui fluent ; qu'il eſt âcre ſeulement dans les dartres humides ; enfin, qu'il ne peche que médiocrement, ſoit en âcreté, ſoit en épaiſſiſſement dans les dartres farineuſes ou écailleuſes.

PROGNOSTIC.

I. En général, les dartres ſont plus incommodes que dangereuſes ; mais elles ſont toutes aſſez rébelles & ſujettes à revenir, quand on croit les avoir guéries.

II. Les dartres farineuſes ou écailleuſes cedent pour l'ordinaire aſſez facilement aux remedes.

III. On en doit dire autant des dartres crouteuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'une éroſion conſidérable de la peau, ce qui marqueroit l'âcreté de l'humeur muqueuſe, & du ſang qui la fournit.

IV. Pour les dartres humides & les dartres rongeantes, elles ſont ordinairement très-opiniâtres, parce qu'elles ſont entrenues par l'humeur âcre, qui y aborde continuellement.

V. La plus fâcheuſe de toutes eſt la dartre carcinomateuſe, qui a tous les dangers du cancer de la peau.

VI. En général, les dartres qui viennent de cauſe interne, ſont plus difficiles à guérir, que celles qui viennent d'une cauſe externe & accidentelle ; à l'exception pourtant des dartres véroliques, pour leſquelles on a dans les frictions un remede aſſuré.

VII. Il eſt très-dangereux de guérir, & même d'arrêter les dartres, ſans avoir employé d'avance une préparation longue & convenable ; ce qui eſt particulierement vrai des dartres malignes, comme ſont les dartres humides & rongeantes. On a tant d'obſervations des ſuites fâcheuſes qu'ont eu ſouvent les dartres imprudemment ou précipitamment guéries, que cela doit rendre les Médecins très-circonſpects.

Curation.

I. Dans la curation interne des dartres, il faut s'attacher à corriger les vices du ſang qui les entretiennent, & pour cela employer les remedes ſuivans :

1°. Saigner d'abord le malade du bras, & lui donner une purgation simple avec le séné, la rhubarbe, le sel végétal & la manne:

2°. Tâcher ensuite de corriger le vice qui prédomine dans le sang. Ainsi si le sang est âcre ou salé, faire prendre au malade des remedes délayans, qui varient suivant les saisons. Dans l'été, on employe les bains tiédes domestiques, & les eaux minérales acidules ou ferrugineuses; dans les autres saisons, on a recours aux bouillons ou aposêmes faits avec les racines de chardon-roland, de fraisier, d'oseille, &c. les feuilles de bourache, buglose, chicorée sauvage, pimprenelle, aigremoine, cresson de fontaine, &c, où l'on ajoute un gros de sel *de duobus*; aux bouillons de poulet préparés de la même maniere; au petit-lait filtré, où l'on ajoute du sel *de duobus*, &c.

3°. Après avoir lavé le sang, passer à l'usage des adoucissans que la saison permettra; tels que le lait d'ânesse, de vache, de chevre; les gruaux d'avoine bien cuits & legers; les bouillons de grenouilles, de tortues, &c.

4°. Si l'on a raison de soupçonner des obstructions dans les premieres voyes, & sur-tout dans le foye, ce qui en retenant les humeurs récrémentitielles dans le sang, en entretient l'âcreté, mettre en usage les apéritifs; comme le tartre martial soluble, à la dose de 20 à 25 grains en bol, ou dissout dans les bouillons, dans les aposêmes, dans le petit-lait; le saffran de mars apéritif, à la dose de 20 grains; l'éthiops minéral préparé par le feu, à la même dose; en bol ou en opiate, avec des sels & des purgatifs, à la dose convenable.

5°. Si le sang est sec, épais, & âcre, & comme résineux, employer des remedes propres à le dégluer & à le purifier; comme la ptisane sudorifique simple ou purgative, à la dose d'un ou deux verres par jour; le bochet sur les mêmes bois dont on s'est servi pour faire la ptisane, pris pour boisson ordinaire; les bouillons d'écrevisses, de cloportes, & sur-tout de viperes, qui sont les plus efficaces.

6°. Conjointement avec ces différens remedes, faire prendre au malade

un bol composé de fleurs de soufre, à la dose de 20 à 30 grains, d'antimoine diaphorétique récent à la même dose, de gomme ammoniac en poudre, à la dose de six grains, & de huit grains d'aloës en poudre, si on le juge nécessaire, avec autant de sel de tartre, dont on fait un bol avec le syrop de fumeterre.

7°. Enfin, rendre ces différens remedes purgatifs, ou réitérer de tems en tems les purgations, suivant l'exigence des cas; mais on juge bien que cette préparation, qui convient aux dartres rongeantes, peut être supprimée ou du moins diminuée dans les dartres farineuses ou écailleuses.

II. Il est certain que dans toutes les dartres les cellules du corps muqueux qui sont affectées, deviennent une espéce de filtre, où se sépare continuellement l'humeur âcre qui les entretient; ainsi tous les remedes qu'on employe extérieurement contre les dartres, doivent tendre tous à enlever & à détruire ce filtre, & doivent être par conséquent d'une nature escharotique; mais entre ces remedes, il faut sçavoir choisir ceux

dont l'activité est proportionnée au degré du vice qu'il faut corriger. C'est pourquoi, si la dartre est causée par la chaleur du soleil, ou du feu, ou par un trop grand usage d'un rouge trop sec, il suffit d'employer une pommade faite avec l'huile de behen, ou l'huile des semences froides, le blanc de baleine & un peu de baume de la Meque fondus & battus ensemble, ou, ce qui revient au même, des morceaux de toile à demi-usés, trempés dans cette pommade fondue, qu'on applique sur la dartre.

On peut aussi employer les toiles jaunes imbibées de jaune d'œuf, délayé avec un peu d'infusion de saffran oriental.

2°. Si la dartre vient de cause interne, mais qu'elle ne soit que farineuse ou écailleuse; on n'a qu'à l'humecter de tems-en-tems avec sa propre salive; avec de l'eau commune chargée de sel marin; avec la dissolution de gomme arabique dans le vinaigre; ou avec de l'eau distillée de fiel de bœuf.

3°. Si la dartre est crouteuse; on fera tomber les écailles, en les couvrant

pendant quelque tems de crême, ou de beurre frais, oû de pulpe de feuilles de poirée; après quoi, on lavera la peau avec une décoction vulnéraire d'absinthe ou d'aristoloche, ou avec l'eau seconde de chaux; & on pourra se servir ensuite d'une espéce d'onguent fait avec la pulpe des racines de patience sauvage, cuites sous la cendre, & la fleur de soufre; ce qui suffit ordinairement pour ces dartres.

4°. Si la dartre est maligne & rébelle; on employera des remedes plus forts, entre lesquels on loue les suivans:

La laine grasse brûlée & mêlée avec un peu de pommade.

La pulpe des racines d'énula-campana, cuites sous la cendre.

L'onguent d'énula-campana, ou *unguentum enulatum*.

L'huile de papier, de bled, ou de linge, qu'on brûle & qu'on étouffe entre deux plats.

L'huile de tartre par défaillance, ou pure, ou affoiblie avec de l'eau.

La fleur de soufre pilée bien fin, &

mêlée avec une pommade, tantôt seule, tantôt avec du sel ammoniac.

Le précipité rouge ou blanc, ou la folle farine du sublimé doux, & même du sublimé corrosif, dans de la pommade de jasmin ou autre quelconque, qu'on appliquera avec prudence.

L'eau phagédénique claire ou trouble, appliquée legérement avec une plume.

ATTENTIONS DANS LE TRAITEMENT DES DARTRES.

1°. On ne doit jamais entreprendre de réprimer une dartre, qu'après avoir travaillé auparavant à laver & à adoucir le sang; & à détruire dans le sang même l'humeur dartreuse qui y domine. Cette attention est indispensablement nécessaire dans les dartres vives, étendues, invétérées, & sur-tout dans les sujets cachectiques, mal constitués, dont la poitrine est mauvaise, ou qui sont sujets aux fluxions sur les yeux; & dans les femmes qui ont des fleurs blanches.

Il y a même plusieurs cas où la prudence

dence demande de ne point toucher du tout aux dartres, & de les regarder comme une chose utile pour la conservation du malade. On pourroit rapporter grand nombre d'observations, qui prouvent le danger où s'exposent ceux qui demandent indiscretement d'être guéris de leurs dartres, si le fait n'étoit pas généralement reconnu.

2°. Malgré toutes ces précautions, il ne faut jamais attaquer les dartres que par parties, en commençant par les endroits où elles sont le plus incommodes, ou le plus exposées à la vûe, & avançant peu-à-peu, & par degrés, afin de prévenir les suites d'une suppression trop prompte de l'humeur de la dartre, & d'avoir en tous cas le moyen d'abandonner vîte l'entreprise, & de rendre à cette humeur toutes les issues qu'on avoit commencé de lui boucher.

3°. Il faut en même tems, pour plus grande sureté, purger le malade tous les quinze jours, ou tous les mois, pendant le traitement; & tous les deux mois pendant six mois après le traite-

ment, quand les dartres sont grandes, invétérées, & dans un mauvais sujet; il faut même mettre ces malades à l'usage du lait, & sur-tout de celui d'ânesse, & le leur faire continuer long-tems, si l'estomac s'en accommode.

4°. Enfin, il ne faut pas négliger d'ouvrir un cautere au bras ou à la jambe, suivant la partie que la dartre occupe, & d'en entretenir la suppuration pendant un an ou deux pour le moins, pour procurer à l'humeur qui est dans le sang, une issue facile, par où elle puisse s'écouler, & prévenir par-là le danger qu'elle ne se jette sur quelque partie interne.



CHAPITRE TROISIEME.

De la Gale ou Rogne.

DESCRIPTION.

I. DANS la gale il se forme sur la peau des petites cloches ou ampoules assez petites, & quelquefois presque imperceptibles, pleines d'une sérosité saline.

II. Ces ampoules sont toujours accompagnées d'une demangeaison vive, qui oblige à se gratter ; ce qui, en déchirant la pointe des ampoules, cause une douleur cuisante, & en fait extravaser la sérosité.

III. Il succede alors aux ampoules crevées, ou de petites gerçures ulcérées, ou de petites croutes ulcéreuses; & dans l'un & dans l'autre cas, la demangeaison subsiste.

IV. Ces ampoules, ces gerçures, ou ces croutes sont accompagnées d'une rougeur superficielle & érésipélateuse, plus ou moins grande, & d'une

chaleur sur la peau plus ou moins forte.

V. Ces accidens se multiplient bien vîte, & deviennent plus considérables de jour en jour: ils sont fréquens, surtout dans l'entre-deux des doigts, aux jointures des doigts, du poignet, du coude, du genouil, c'est-à-dire, dans les parties les plus exposées au froid, & où d'ailleurs l'humeur croupit le plus, à cause des rides que la peau forme dans ces endroits.

VI. Cette maladie porte en Grec le nom de Ψώρα; en Latin celui de *Scabies*; en François ceux de *Gale* ou *Rogne*.

Différences.

En général, la gale est de deux espéces: la gale *humide*, & la gale *seche*.

I. La gale humide est celle où les cloches sont grosses & fréquentes, où il se forme des gerçures qui suppurent, ou même des ulceres cutanées & crouteux.

II. La gale seche est celle où les cloches sont imperceptibles, où la

peau se gerce sans qu'il en suinte aucune sérosité, où les croutes sont petites, & sans aucune humidité dessous. On l'appelle gale de *chien*, ou *Scabies ferina*.

III. Outre ces deux différences, on peut encore distinguer la gale, en gale *érésipélateuse*, quand elle approche de l'érésipele, & gale *dartreuse*, quand elle a du rapport avec la dartre.

IV. La gale seche ou *Scabies ferina*, quand elle est au plus haut degré, paroît avoir été nommée la lépre des Grecs, *Lepra Græcorum*; mais il faut bien distinguer cette lépre de la lépre des Arabes, *Lepra Arabum*, qui est la lépre proprement dite, ou *l'Elephantiasis* des Grecs.

CAUSES.

LE siége de la gale est à la surface de la peau, où l'on ressent la demangeaison qui la caractérise, & où se forment les petites cloches, par où elle commence. On a donc raison de la placer aux extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires, dans

l'endroit même où ces canaux se terminent à la surpeau.

Par-là, la cause de la gale & celle de l'érésipele, quelque affinité qu'elles paroissent avoir ensemble, different par deux endroits. *L'un*, que le siége de l'érésipele est dans les glandes miliaires mêmes, comme on l'a vû; au lieu que celui de la gale est dans les extrémités des canaux excrétoires de ces glandes. *L'autre*, que dans l'érésipele, l'humeur qui la produit, se jette dans les glandes miliaires tout-à-coup & abondamment, ce qui les engorge & y attire l'inflammation; au lieu que dans la gale, l'humeur n'agit sur ces glandes & sur leurs canaux excrétoires que peu-à-peu, & en assez petite quantité à la fois.

A cela près, la gale vient, de même que l'érésipele, d'une humeur âcre, qui irrite, enflamme, ulcere les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires; & cette humeur est l'humeur même de la sueur, qui a contracté ce degré d'acrimonie par l'une des trois causes suivantes.

I. Par le vice du ſang qui eſt âcre lui-même. Ainſi les alimens âcres & ſalés, les viandes ſalées, les poiſſons ſalés, la morue, les harengs, &c. produiſent ſouvent la gale de cauſe interne. Ce qui arrive auſſi, ſans aucun défaut marqué dans la diette, quand la bile ne ſe ſépare pas librement dans le foye, qu'elle eſt retenue dans le ſang, & qu'elle en altere la qualité.

II. Par la mal-propreté, qui fait que la ſueur s'accumule dans les canaux excrétoires, qui ſont bouchés par la craſſe, qu'elle y devient âcre, & les ulcere à la fin, ce qui produit la gale & une gale opiniâtre; parce que les canaux ulcérés deviennent une eſpéce de filtre, où ſe ſéparent les humeurs âcres du ſang.

III. Par la contagion, ſi l'on couche avec un galeux, ſi on le manie long-tems, ſi l'on couche dans les draps où il a couché, ou ſi l'on porte les mêmes chemiſes; parce que les parties de l'humeur vitieuſe qui ſortent du corps du galeux, ou des hardes qu'il a touchées, en s'imbibant dans la peau, ulcerent les extrémités des canaux des

glandes miliaires, & les rendent propres à se charger ensuite des humeurs âcres du sang.

Il est certain que les deux dernieres causes de la gale, qu'on vient de rapporter, la mal-propreté & la contagion, agissent, comme on voit, immédiatement sur les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires, & qu'en les irritant ou les enflammant, elles y produisent la gale. Quant à la premiere cause, qui est l'âcreté de la sueur, fournie par le sang, elle doit agir aussi sur l'extrémité des canaux excrétoires, parce qu'elle y devient plus âcre, par la perte qu'elle y fait d'une partie de sa sérosité, qui s'exhale & se dissipe. C'est ainsi que dans la salivation procurée par le mercure, l'humeur qui coule des glandes salivales, enflamme & ulcere les extrémités de leurs canaux excrétoires dans la bouche, sans agir sur les glandes mêmes où elle se sépare.

Il suit de-là, que c'est véritablement dans les extrémités des canaux des glandes miliaires, qu'il faut placer le siége de la gale, comme nous

saisons. Il seroit autrement bien difficile d'expliquer comment la gale peut être produite, sans aucun vice dans le sang, par la mal-propreté ou par la contagion, dont l'action ne s'étend pas plus loin que la surface de la peau.

SYMPTOMES.

1°. Les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires étant irritées & ulcérées dans la gale par quelqu'une des causes qu'on vient d'expliquer, leur cavité doit être bouchée ou extrêmement rétrécie ; ainsi la sueur qui coule des glandes miliaires, doit y être arrêtée, & y former des petits boutons ou petites pustules enflammées, plus ou moins grandes, selon la quantité de sueur qui s'y trouve arrêtée.

2°. Quand le sang est séreux, il fournit plus de sueur aux glandes miliaires, & si alors les canaux excrétoires de ces glandes sont enflammés, & par-là, bouchés à leur extrémité, la sueur doit s'y amasser abondamment, s'arrêter dans presque tous les canaux, & y former ainsi des cloches

assez grosses & assez fréquentes ; ce qui arrive dans la gale *humide*.

3°. Quand au contraire, le sang est sec & résineux, & qu'il fournit peu de sueur aux glandes miliaires, & sur-tout quand les extrémités des canaux de ces glandes plus ulcérées qu'enflammées, ne les bouchent pas tout à fait, la sueur ne doit s'y accumuler qu'en petite quantité, & même en assez peu d'endroits. Dans ces cas les cloches seront rares & petites, comme dans la gale *seche* ou gale de *chien*.

4°. Comme dans les femmes, dans les enfans, & dans les tempéramens sanguins & pituiteux, le sang est plus séreux, & l'humeur de la sueur moins âcre, les boutons galeux, qui arrivent dans ces cas, doivent être plus gros, plus remplis de sérosité, & d'une sérosité moins rongeante ; ainsi la gale qui survient dans ces tempéramens, dans les femmes & dans les enfans, est presque toujours une gale *humide*.

5°. Au contraire, comme le sang est sec & résineux dans les bilieux, & surtout dans les atrabilaires, & souvent

même dans les vieillards, & par-là l'humeur de la ſueur moins abondante & plus âcre, les boutons galeux doivent être dans ces cas, plus petits, contenir par conſéquent peu de ſéroſité, mais contenir une ſéroſité plus rongeante. D'où il ſuit que la gale qui arrive dans ces tempéramens, & dans preſque tous les vieillards, doit être une gale *ſeche* ou gale de *chien*.

6°. Comme l'humeur contenue dans les cloches, qui ſe forment aux extrémités des canaux excrétoires, eſt âcre & ſalée dans tous les galeux, elle doit piquer & irriter l'intérieur de ces cloches, & par-là y exciter un *prurit* ou demangeaiſon importune, qui caractériſe la gale. Cette demangeaiſon eſt plus ou moins vive, ſuivant que l'humeur eſt plus ou moins âcre, que les extrémités des canaux ſont plus ou moins enflammées ou ulcérées. D'où il eſt aiſé de voir pourquoi elle eſt toujours plus grande dans la gale ſeche que dans la gale humide.

7°. On trouve d'abord un grand ſoulagement, & par conſéquent un grand plaiſir à ſe gratter, parce qu'en

déchirant les petites cloches, on fait écouler l'humeur qui les irritoit; mais comme en même tems on cause à ces parties en les grattant, un grand nombre de petites écorchures ou gerçures, le plaisir est bientôt suivi d'une cuisson encore plus fâcheuse que la demangeaison.

8°. Ces écorchures ou gerçures se couvrent bientôt de croutes, qui sont plus ou moins grandes, selon que les cloches, où se sont faites les gerçures, étoient elles-mêmes plus ou moins grosses. C'est pour cette raison qu'elles sont assez grosses dans la gale humide, au lieu qu'elles sont très-petites ou presqu'imperceptibles dans la gale seche ou gale de chien.

9°. Les croutes, en bouchant les canaux excrétoires, y retiennent de nouveau l'humeur de la sueur, ce qui cause de la demangeaison, engage à se gratter, donne lieu à enlever les croutes, & entretient ainsi la gale.

10°. La chaleur du feu, de même que celle du lit, *d'un* côté, met en mouvement les parties salines de l'humeur contenue dans les cloches,

& en augmente l'action; & de *l'autre*, raréfie cette humeur, & par-là distend fortement ces cloches, ce qui en augmente la sensibilité : ainsi la chaleur du feu, de même que celle du lit, augmente la demangeaison, & la rend insupportable, comme les galeux ne l'éprouvent que trop.

11°. Enfin, la gale attaque le plus communément l'entre-deux & les articles des doigts, le coude, le genouil, les fesses, l'entre-fesson, &c, parce que les rides de la peau dans ces endroits, & souvent la mal-propreté, y retiennent plus constamment l'humeur de la sueur.

Diagnostic.

I. On reconnoît sans peine la gale, & les différentes espéces de gale par la description qu'on vient d'en faire.

II. On distingue aisément de même la gale d'avec les autres maladies qui peuvent y avoir quelque rapport : d'avec l'érésipele ; parce que la gale n'est pas accompagnée de l'inflammation de la peau, ni de la fiévre, comme l'érésipele, & qu'elle n'attaque la peau

que dans certains endroits : d'avec la la dartre ; parce que la gale n'eſt point à plaques comme la dartre ; mais à grains ſéparés, & que ces grains ne s'étendent pas en s'élargiſſant comme ceux des dartres : d'avec l'ébullition de ſang ; parce que la gale ne couvre pas le corps tout d'un coup, comme l'ébullition ; qu'elle eſt plus opiniâtre & accompagnée d'une demangeaiſon bien plus importune.

III. Enfin, c'eſt de la bouche du malade qu'on doit apprendre ſi la gale qu'il a, eſt récente ou invétérée ; ſi elle eſt de cauſe externe & accidentelle, ou ſi elle vient du vice du ſang, ſans aucun ſoupçon de contagion.

Prognostic.

I. La gale eſt plus incommode qu'elle n'eſt dangereuſe.

II. La gale ſeche eſt plus difficile à guérir que la gale humide ; & dans certains ſujets, on ne la guérit jamais parfaitement.

III. La gale par cauſe interne eſt plus opiniâtre que la gale par cauſe externe ; parce que pour la guérir il

faut corriger le vice du ſang qui l'entretient.

IV. Il eſt dangereux d'entreprendre de guérir la gale avant que d'avoir corrigé le vice du ſang, comme on l'a déja dit des dartres, & par la même raiſon. Il eſt à craindre dans l'une & dans l'autre maladie, que l'humeur vitieuſe, ſi elle eſt retenue, ne ſe jette ailleurs, comme on en a pluſieurs exemples. Souvent même la prudence demande de ne point tenter de guérir ces maladies, quand elles ſont invétérées, & que les ſujets ſont cacochymes, poitrinaires, ou, ſi ce ſont des femmes, quand elles ſont ſujettes aux fleurs blanches.

CURATION.

I. DANS la curation interne de la gale, l'indication qu'on doit toujours ſe propoſer, c'eſt de corriger ou du moins d'adoucir le vice du ſang.

Pour cet effet: 1°. On doit commencer par les remedes généraux, la ſaignée & la purgation. Il faudra même dans le cours du traitement, les réitérer pluſieurs fois l'une & l'autre,

ſelon les circonſtances, du moins la purgation.

2°. Après cela, ſi la gale eſt humide; comme c'eſt une marque que le ſang eſt ſuffiſamment ſéreux, on ſe contentera de corriger la ſalure & l'âcreté qui y prédominent, en employant des legers abſorbans, comme le diaphorétique minéral, la poudre de cloportes, les yeux d'écreviſſes, le cachou, ou terre du Japon, la poudre de racine de gentiane, &c, dont on fera des bols avec du ſyrop des cinq racines, qu'on donnera au malade le matin à jeûn pendant pluſieurs jours.

3°. Immédiatement ſur ces bols, on fera prendre le matin au malade des bouillons altérans de poulet ou de veau, avec cinq écreviſſes de riviere, ou une vipere & des herbes convenables, comme le cerfeuil, la fumeterre, le creſſon de fontaine, la chicorée ſauvage, l'aigremoine, &c, où l'on ajoutera un gros de ſel *de duobus*.

4°. Après avoir repurgé le malade, on paſſera à l'uſage des adouciſſans; comme le petit-lait, le lait d'âneſſe ou de vache, les bouillons de grenouilles

ou de tortue, qu'on continuera pendant quinze ou vingt jours au moins.

5°. Que si au contraire, la gale est seche, ce qui annonce la sécheresse & l'âcreté du sang, on insistera plus long-tems dans l'usage des bouillons rafraîchissans, & des ptisanes avec les racines de fraisier, d'oseille, de chiendent & d'un peu de réglisse; on ordonnera même les eaux minérales ferrugineuses, si la saison y est propre.

6°. On employera ensuite les adoucissans qu'on a déja proposés; comme le petit-lait clarifié, le lait distillé, le lait de vache ou d'ânesse, & les autres remedes qu'on peut substituer au lait, quand l'estomac ne le digere pas.

7°. Enfin, dans toute espéce de gale, les bains domestiques d'eau douce sont extrêmement utiles pour humecter le sang, & en modérer la chaleur & l'acrimonie; pour laver & relâcher la peau, & en adoucir les demangeaisons; enfin, pour en ouvrir les pores & préparer l'entrée aux topiques, qu'on doit employer. On se sert aussi avec succès des bols suivans, qui corrigent l'humeur de la gale dans le sang, ou qui

du moins en déchargent le sang, en la poussant sur la peau. On les compose avec vingt grains de diaphorétique minéral, douze grains d'éthiops minéral, préparé par le feu, & quinze ou vingt grains de fleurs de soufre, le tout incorporé avec le syrop de fumeterre pour une prise.

II. Après cette préparation, qu'on doit proportionner à la violence du mal, on pourra passer à l'usage des remedes externes ou topiques. Il y a dans les livres un nombre infini de recettes pour la gale, mais elles ne sont pas toutes ni assez simples, ni assez sûres; on a choisi sur le nombre celles qui suivent, comme les plus usitées & les plus efficaces.

1°. La pulpe des racines de patience sauvage, ou d'*énula-campana*, mêlée avec le sain-doux en forme d'onguent, dont on frotte les parties malades.

2°. La décoction legére de feuilles de tabac dans l'eau ou dans le vin blanc, dont on étuve chaudement les endroits les plus galeux.

3°. L'huile d'olives, où l'on a fait bouillir du soufre & dont on se sert en

forme de liniment; mais ce remede est très-puant. Il vaut mieux employer la fleur de soufre en poudre impalpable, mêlée à froid avec le sain-doux ou avec quelqu'autre pommade en forme d'onguent, dont on frotte les jointures: ce remede sent fort peu, & il est très-efficace.

4°. Le salpêtre & la brique pilés & mêlés à parties égales avec le sain-doux, ou quelque pommade pour frotter les endroits les plus malades.

5°. La lessive du régule d'antimoine, ou des autres préparations d'antimoine, faite par détonation avec le salpêtre, dont on étuve chaudement les parties affectées.

6°. Le sel ammoniac dont on mêle une partie sur huit de savon de Venise, où l'on ajoute une suffisante quantité d'huile d'amandes douces pour en faire un onguent ou liniment.

7°. L'onguent Néapolitain ou mercuriel en friction sur quelques-unes des jointures, en variant la dose suivant l'état du mal, & l'âge du malade.

8°. L'huile d'olives mêlée avec du vin

blanc, en égale quantité, où l'on aura fait bouillir quelques feuilles de laurier-rose, jusqu'à la consomption du vin. On frotte de cette huile les jointures les plus malades.

III. Il faut dans ce traitement observer: 1°. Qu'on doit aromatiser ces linimens ou onguens avec le storax, le benjoin, l'essence de fleurs d'oranges, ou telle autre essence qu'on voudra, pour en diminuer la puanteur:

2°. Qu'il faut se tenir chaudement pendant l'usage de ces remedes, de peur de répercuter l'humeur galeuse dans le sang, en bouchant les pores de la peau trop subitement:

3°. Qu'il ne faut oindre que les parties les plus malades; & pour plus grande précaution, ne les oindre que les unes après les autres.

4°. Enfin, que l'usage ordinaire est de les oindre trois fois de suite, le soir en se couchant; & ensuite de rester huit jours sans se décrasser, & autres huit jours sans s'exposer à l'air, s'il fait froid.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Ebullition du sang.

DESCRIPTION.

I. DANS l'éruption, l'efflorescence, ou l'ébullition du sang, l'habitude du corps se trouve tout d'un coup couverte de petits boutons rouges, distincts, plus ou moins nombreux, plus ou moins élevés, plus ou moins rouges.

II. Ces petits boutons sont tantôt accompagnés d'une petite ampoule au bout, comme les boutons de la petite vérole volante; & quelquefois il n'y a point d'ampoule, non plus que dans les boutons de la rougeole.

III. Ces boutons dans l'un & dans l'autre cas, sont accompagnés de demangeaison, moins vive que dans la gale, mais assez forte pour engager à se gratter.

IV. Par-là, les pointes des boutons se déchirent & s'accroutissent; après

quoi les croutes tombent bientôt, & le mal ſe diſſipe ſans aucune ſuite.

V. Quelquefois pourtant l'ébullition du ſang dégénere en dartre, ſi ce n'eſt pas par tout le corps, du moins dans certains endroits.

VI. Les Grecs ont donné à cette maladie les noms d'Εκθύματα, d'Εξανθήματα, d'Εκζέσματα, d'Εκβράσματα, qui répondent aux mots François d'*éruption*, d'*efflore*ſ*cence*, d'*ébullition*. Pour les Latins, ils n'ont donné à ces boutons, que le nom vague de *Papulæ*.

Causes.

Il est certain que le ſiége de ce mal eſt dans les glandes miliaires, que ces glandes ſont gonflées par l'humeur de la ſueur trop abondante, & qu'elles ſont irritées en même tems par cette humeur trop âcre.

L'expérience nous apprend que ce mal eſt produit par pluſieurs cauſes, mais dont l'action eſt la même, ou du moins très-ſemblable.

1°. Par une bouffée de fiévre éphémere, ou continue ſimple, qui arrive à la ſuite d'un purgatif trop fort, d'une

nourriture trop âcre, ou de quelque autre cauſe pareille. Alors, quand la fiévre finit, il ſurvient une ſueur abondante, qui eſt ſouvent ſuivie d'une ébullition générale dans les perſonnes qui ont le ſang âcre.

2°. Par un excès de débauche en vin ou en liqueurs; par un exercice trop fort, ou par l'ardeur du ſoleil à laquelle on s'eſt exposé dans les jours caniculaires, ce qui agit à peu-près de la même maniere.

3°. Par un emportement de colere qui a mis la bile en mouvement; par un regorgement de bile; par un *Cholera morbus*, &c; parce que la bile qui domine alors dans le ſang, ſe mêle avec l'humeur de la ſueur.

4°. Par des remedes diaphorétiques pris imprudemment dans une ſaiſon chaude, ou dans un tempérament échauffé; tels que les bouillons de vipere, la ptiſane ſudorifique, les bouillons d'écreviſſes, ou les cordiaux trop échauffans.

SYMPTOMES.

1°. DANS l'ébullition de ſang les

glandes miliaires ſe gonflent par l'abondance de l'humeur de la ſueur qui y aborde impétueuſement.

2°. En ſe gonflant, elles produiſent des boutons épars & diſcrets, avec rougeur, chaleur, & demangeaiſon, proportionnées à la ſalure & à l'âcreté de la ſueur.

3°. Si l'engorgement des glandes eſt grand, il y aura des ampoules au bout de chaque bouton ; s'il eſt petit, il ne s'y en formera point.

4°. Il ſe forme une croute au bout de chaque bouton entamé, qui tombe bientôt d'elle-même ; & le mal ſe diſſipe ordinairement en cinq, huit, ou dix jours.

DIAGNOSTIC.

L'ÉBULLITION differe de la dartre, en ce qu'elle eſt diſcrete, & ſe guérit promptement.

Elle differe de l'éréſipele, en ce que ce ne ſont que des boutons épars, & non des plaques continues ; &, ce qui eſt plus déciſif, en ce que la rougeur ſe ſoutient malgré la preſſion.

Elle differe de la gale, en ce qu'elle eſt

eſt univerſelle, qu'elle arrive tout d'un coup, & qu'elle guérit vîte, & preſque de ſoi-même.

Enfin, elle differe de la rougeole & de la petite vérole volante, en ce que ces maladies couvent pendant quelque tems, avant que de paroître, & que l'ébullition de ſang vient tout d'un coup. D'ailleurs dans ces maladies, l'éruption ſe fait ſucceſſivement dans les différentes parties, au lieu que dans l'ébullition, elle ſe fait par-tout à la fois.

Prognostic.

L'ÉBULLITION n'a de ſoi aucun danger : tout au plus, elle a celui qui vient de la cauſe qui la produit.

Curation.

L'ÉBULLITION cede à une ou deux ſaignées du bras, à une purgation legere en lavage, & à quelques bouillons rafraîchiſſans ou diurétiques.

Si elle étoit plus opiniâtre, on employeroit le petit-lait, le lait d'âneſſe, les eaux minérales, les bains tiédes

d'eau douce. On n'a besoin d'aucun remede externe.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la Porcelaine.

DESCRIPTION.

I. Il paroît sur la peau des tumeurs ou grosseurs plus élevées que celles de l'éréſipele, mais moins rouges, qui couvrent quelquefois toute l'habitude du corps, & qui quelquefois n'en couvrent que quelques parties.

II. Ces tumeurs ſont quelquefois diſtinguées en grandes plaques, & quelquefois elles ſont partagées en plaques plus petites, de la grandeur d'un écu, d'un denier, d'une lentille.

III. Quelquefois elles ſont fort rouges, & quelquefois elles ne le ſont que très-peu. Tantôt la demangeaiſon eſt grande, & tantôt elle eſt médiocre; mais en général plus on ſe gratte, & plus ces groſſeurs ſe multiplient & s'échauffent.

IV. Ces grosseurs varient infiniment: elles paroissent, elles cessent, elles reviennent; elles sont plus rouges, elles le sont moins; elles causent une grande demangeaison, elles en causent peu.

V. Il ne paroît aucune cloche sur ces grosseurs, ou du moins il arrive bien rarement qu'il en paroisse; cependant en se grattant, on sent quelquefois un peu d'humidité suinter de la peau.

VI. Ces grosseurs débordent au-dessus de la peau depuis une ligne jusqu'à trois; & par conséquent, à l'exception des grains de petite vérole, elles sont la maladie érésipélateuse la plus éminente.

VII. Ces grosseurs ressemblent assez bien, quand elles sont petites, à des piquûres de guêpes, ou, si l'on veut, aux grosseurs qui se forment sur la peau quand on a manié de l'ortie.

VIII. Ces grosseurs paroissent & disparoissent plusieurs fois dans le jour. En général, elles ne durent pas longtems, & cessent bientôt d'elles-mêmes, sans laisser aucune suite.

Cette espéce de maladie a été inconnue aux Grecs & aux Latins, ou du moins n'en a-t-elle été connue que

ſous les noms vagues d'*Exanthemata*; d'*Efflorescentiæ*, de *Papulæ*. Mais on la trouve décrite dans les Médecins Arabes, qui l'appellent *Sora* ou *Eſſere*. En Languedoc, où elle eſt commune, on la nomme *lou mau pourcieu* ou *pourcel*, *Morbus porcinus*; d'où je crois qu'on a fait en François le nom de *Porcelaine*, qu'on lui donne.

DIFFÉRENCES.

I. TANTÔT la Porcelaine eſt fort rouge, & véritablement éréſipélateuſe; & tantôt elle eſt plus pâle, & par conſéquent éréſipélato-œdémateuſe.

II. Quelquefois la porcelaine vient ſans fiévre, à la ſuite des ſueurs, où l'on eſt expoſé dans les grandes chaleurs; & quelquefois elle accompagne la fiévre, ou, pour mieux dire, elle y ſurvient.

CAUSES.

LES tumeurs qui arrivent à la peau dans la porcelaine, marquent évidemment que les glandes miliaires ſont obſtruées; qu'elles gênent le cours du ſang & de la lymphe, & qu'elles

donnent lieu par-là au gonflement de la peau, en faisant gonfler les vaisseaux qui y rampent.

Ainsi tout ce qui peut obstruer ces glandes, peut produire la porcelaine. Il faut seulement que la matiere qui les obstrue, ne soit ni fort saline, ni fort épaisse, afin que d'*un* côté, elle n'enflamme pas ces glandes, ce qui produiroit l'érésipele; & que de l'*autre* elle puisse facilement se dissiper, & produire un mal passager & *fugace*, tel que nous avons dit qu'étoit la porcelaine.

Or l'obstruction des glandes de la peau, telle qu'il la faut pour attirer la porcelaine, peut être produite par l'humeur de la sueur, lorsqu'elle se trouve en même tems, & fort abondante, & un peu plus épaisse qu'elle ne doit l'être; ce qui arrive dans plusieurs cas.

1°. Quand le sang naturellement épais, se trouve fort raréfié par la chaleur de la saison, ou par des exercices trop violens; ce qui fait qu'il se sépare plus de sueur, & une sueur assez épaisse.

2°. Quand on fait un trop grand usage de remedes cordiaux, sudorifiques, atténuans, qui portent l'humeur

de la ſueur abondamment vers la peau.

3°. Quand on boit trop de vin fumeux, ou de liqueurs ſpiritueuſes, ce qui produit le même effet que les remedes trop chauds.

4°. Quand on eſt ſaiſi d'une violente paſſion de colere, qui agite le ſang, & qui augmente tout d'un coup la quantité de la ſueur.

5°. Quand on s'expoſe inconſidérément au froid dans le tems que le corps eſt fort échauffé; ce qui arrête dans les glandes cutanées l'humeur de la ſueur.

Ces différentes cauſes produiſent ordinairement la porcelaine ſans fiévre.

6°. Quand la fiévre ſaiſit une perſonne dont le ſang eſt épais; parce qu'elle augmente la quantité de l'humeur de la ſueur ſans la ſubtiliſer autant qu'il le faut.

7°. Quand une perſonne bilieuſe, ou fort échauffée, dont la ſueur eſt âcre, ſe trouve ſaiſie d'un friſſon de fiévre d'accès, qui épaiſſit ſubitement l'humeur de la ſueur.

Ces deux dernieres cauſes produiſent la porcelaine qui ſurvient à la fiévre.

SYMPTOMES.

1°. La porcelaine est ſouvent éréſipélateuſe, ce qui dépend & de la qualité du ſang qui est plus raréfié, & du degré d'obſtruction des glandes miliaires, qui gênent davantage le cours du ſang.

2°. La porcelaine est quelquefois éréſipélato-œdémateuſe, ce qui vient & de la qualité du ſang qui est ſéreux, & du peu d'embarras des glandes qui gênent, à la vérité, le cours de la lymphe, mais qui ne gênent guere le cours du ſang.

3°. La porcelaine est à plaques, plus ou moins grandes, & même à bouquets diſtincts, ſuivant que les embarras ſe font dans pluſieurs glandes contiguës, ou dans des glandes diſcretes.

4°. La porcelaine est accompagnée de demangaiſon plus ou moins grande, ſuivant que le ſang est plus ou moins ſalé, & plus ou moins propre à irriter, ou que la phlogoſe des glandes est plus ou moins grande, & que les glandes ſont plus ſuſceptibles d'irritation.

5°. La porcelaine n'est accompa-

gnée ordinairement d'aucune cloche; parce que le cours du ſang ni de la lymphe n'eſt point aſſez interrompu pour qu'aucune ſéroſité puiſſe en ſuinter.

6°. La porcelaine ceſſe & revient à pluſieurs repriſes, ſuivant que l'humeur de la ſueur eſt plus ou moins épaiſſe, ou qu'elle aborde plus ou moins abondamment aux glandes miliaires; ce qui peut varier par les cauſes les plus legeres.

DIAGNOSTIC.

1°. LA porcelaine eſt aiſée à reconnoître par la deſcription qu'on en a faite.

2°. On ne ſçauroit la confondre avec l'éréſipele, ſoit parce qu'elle eſt plus élevée, ſoit parce qu'elle eſt moins rouge, ſoit parce qu'elle eſt moins douloureuſe, ſoit enfin, parce qu'elle eſt plus *fugace*, & plus variable.

3°. On peut encore moins la confondre avec la rougeole; car dans la porcelaine, la peau s'enflamme par plaques aſſez grandes, & dans la rougeole c'eſt par points ou boutons. D'ailleurs la rougeole eſt toujours précédée par une fiévre aſſez vive, par pluſieurs acci-

dens, souvent fâcheux, & sur-tout par une toux rauque d'une espéce particuliere, ce qui n'arrive point dans la porcelaine. Cependant on confond souvent ces maladies à Paris, où la porcelaine n'est pas trop bien connue.

Prognostic.

La porcelaine est ordinairement sans danger, sur-tout celle qui est sans fiévre. Elle n'est accompagnée d'aucun accident fâcheux, & se termine dans deux ou trois jours, & quelquefois dans peu d'heures.

La porcelaine qui survient dans les accès de fiévre, ne dure que pendant le froid, & se dissipe dans le chaud, dès que la sueur est plus atténuée; mais quelquefois elle revient l'accès suivant.

La porcelaine qui survient à la fiévre continue, est toujours salutaire, quand elle est critique; & quand elle n'est que symptomatique, elle peut avoir le danger de la fiévre qui la cause; mais ce cas est bien rare.

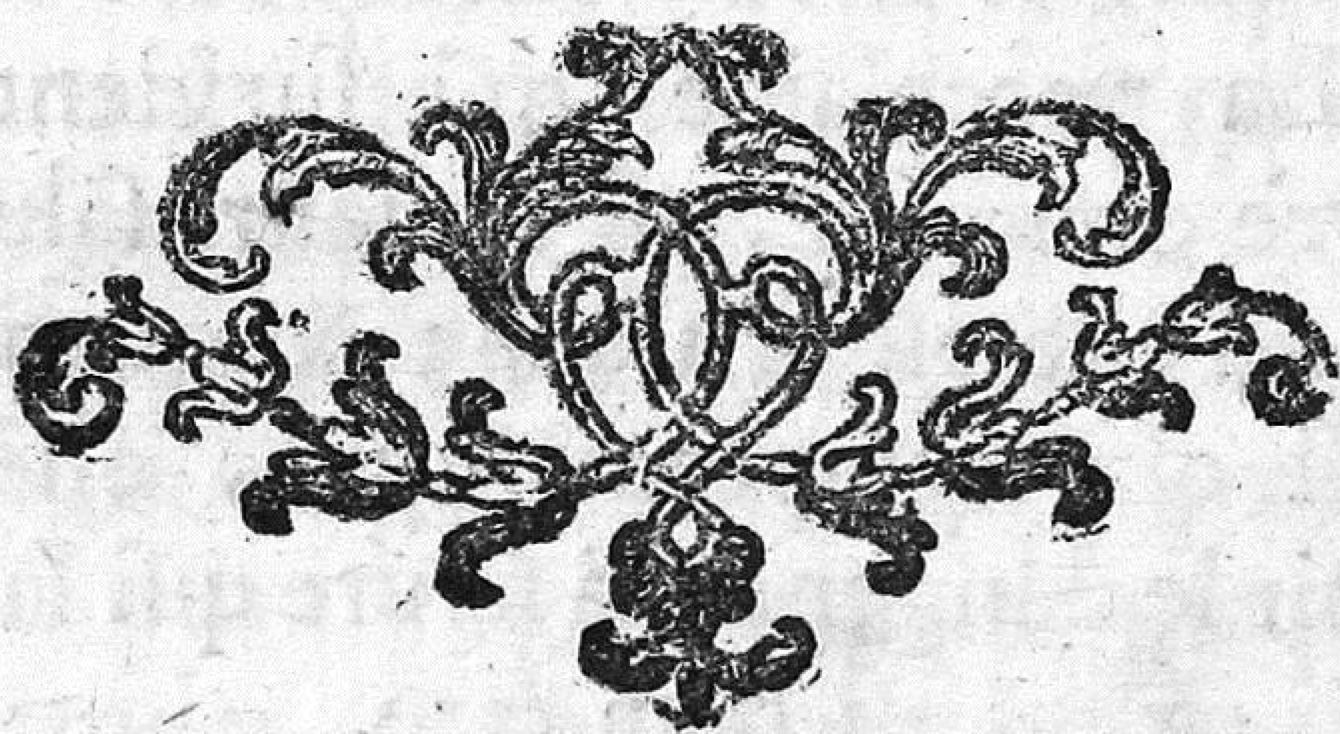
Curation.

I. La porcelaine, qui arrive sans fié-

vre, ſe diſſipe ordinairement d'elle-même; en tout cas, on ſaigne le malade, on lui fait boire de la ptiſane de chiendent & de régliſſe, on lui ordonne quelques bouillons ou apoſêmes rafraîchiſſans, & on le purge. Si la porcelaine revenoit ſouvent, on auroit recours au petit-lait, aux eaux minérales, ou aux bains domeſtiques.

II. La porcelaine qui accompagne la fiévre, demande un plus grand nombre de ſaignées; mais à cela près, les remedes ſont abſolument les mêmes.

Dans l'une & dans l'autre eſpéce de porcelaine, il faut éviter l'uſage des ſudorifiques qui augmenteroient le mal, loin de le diminuer.



CHAPITRE SIXIEME.

Des Echaubouillures.

DESCRIPTION.

I. LES enfans & les adultes même, dont la peau eſt fine, blanche, délicate, ſont ſujets dans l'été à de petites élevures rouges, éréſipélateuſes, qui couvrent la peau tant plein que vuide, ſur-tout au cou, au menton, aux aînes, &c.

II. Ces élevures arrivent à la ſuite des ſueurs pluſieurs fois répétées; elles ſont fort rouges quand on ſue, & qu'on eſt échauffé; elles pâliſſent quand on eſt frais & en repos.

III. Ces élevures ſe diſſipent, quand le tems ſe met au frais, mais ordinairement les parties qui en étoient couvertes, ſe pelent; quelquefois même les élevures dégénerent en dartres farineuſes.

IV. Ces élevures, qui ſoulevent la

peau, sont accompagnées d'un *prurit* incommode, sur-tout quand elles commencent à se peler.

V. Cette maladie s'appelle en Grec Ἰδρῶα, en Latin *Sudamina*, parce que le mal vient de l'abondance, & de l'âcreté de la sueur. En François on lui donne le nom d'*Echaubouillures* du vieux verbe *échaubouiller*, qui signifie *échauder*, parce que la peau est comme échaudée. En Languedoc, on l'appelle *Cambriol* du verbe *cambiar*, qui signifie *changer*; parce que la couleur de la peau en est changée.

CAUSES.

DANS les échaubouillures, la peau ne s'enfle pas, & par conséquent les glandes cutanées ou miliaires ne sont pas gorgées, & le siége des échaubouillures n'est pas dans ces glandes.

Il faut donc qu'il soit dans les extrémités de leurs canaux excrétoires, qui sont irritées & enflammées, ce qui produit les élevures dont la peau est chagrinée. Or, ces extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires ne peuvent

être irritées & enflammées, que par les deux causes suivantes, lorsqu'elles concourent ensemble.

I. Par l'abondance & la salure de la sueur qui coule par ces canaux. C'est pourquoi les échaubouillures ne paroissent qu'en conséquence des sueurs répétées. De-là vient aussi que les échaubouillures arrivent principalement aux enfans échauffés, dont les nourrices ont le sang âcre; ou aux adultes d'un tempérament bilieux, ou qui gardent un régime échauffant.

Quoique la sueur passe également dans la cavité des glandes miliaires, & dans celle de leurs canaux excrétoires, elle n'irrite & n'enflamme que l'extrémité de ces canaux, parce que c'est-là que la sueur acquiert plus de salure, par la dissipation d'une partie de la sérosité dont elle est chargée. C'est par cette raison, comme on l'a déjà dit, que dans le grand remede, la salive ne produit des ulceres qu'au bout des canaux salivaires; & que dans le rhume de cerveau, il ne se forme de gales qu'au bout du nez.

II. Par la finesse & la délicatesse de ces canaux, & de la surpeau qui les entoure. Il est vrai que cela ne doit pas être mis au nombre des causes, mais c'est du moins une condition *sine quâ non*. Quand la peau est dure & épaisse, la salure de la sueur n'est pas capable d'y faire aucune impression ; au lieu qu'elle y en fait, quand cette peau est fine & délicate.

De-là vient que les enfans sont principalement sujets aux échaubouillures, sur-tout les enfans blancs & gras ; & qu'au contraire, cette maladie est rare dans les adultes, à moins qu'ils n'aient en même tems la peau fort fine.

III. Le siége qu'on donne ici aux échaubouillures, est le même que celui qu'on a donné ci-dessus à la gale ; & ce fait paroît démontré. Il y a de même une grande affinité entre les causes de ces deux maladies, s'il est vrai, comme on l'a établi, qu'elles dépendent l'une & l'autre de l'âcreté & de la salure de la sueur ; & ce fait, s'il n'est pas démontré comme le premier, est du moins très-vraisemblable.

Cependant ces maladies doivent être très-différentes, comme elles le ſont en effet: 1°. Parce que dans les échaubouillures la ſueur n'a pas de vice en ſoi, & qu'elle n'eſt âcre & ſalée, que par la chaleur de la ſaiſon. D'où vient que les échaubouillures ſont un mal *fugace* & paſſager, qui ceſſe dès que la chaleur diminue; au lieu que dans la gale, le ſang & la ſueur ſont eſſentiellement & fortement altérés; ce qui fait que la gale eſt un mal opiniâtre & difficile à guérir: 2°. Parce qu'à l'égard des échaubouillures, la quantité de la ſueur contribue autant que ſon âcreté, à les produire. Auſſi voit-on que les enfans n'auroient point d'échaubouillure dans l'été, même le plus chaud, s'ils ne ſuoient pas; au lieu qu'à l'égard de la gale, la ſueur n'agit point par ſa quantité, puiſqu'elle ne ſe ſépare pas dans les galeux plus abondamment qu'à l'ordinaire; mais par ſa ſeule âcreté rongeante, qui ulcere les extrémités de ſes canaux, & en entretient conſtamment l'exulcération.

SYMPTOMES.

1°. DANS les échaubouillures, les élevures sont très-nombreuses, mais discretes ; parce qu'elles répondent aux extrémités des canaux excrétoires, qui sont fort serrés, mais discrets.

2°. Elles sont peu éminentes ; parce que ce n'est qu'un petit gonflement inflammatoire du bout du canal excrétoire, ce qui ne peut faire qu'une très-petite tumeur.

3°. Elles sont abondantes, sur-tout au cou, au menton, aux aînes, &c. parce que la sueur croupit dans ses canaux, principalement dans ces endroits-là, à cause que la peau y est repliée, & comme collée l'une contre l'autre.

4°. La rougeur de ces élevures augmente quand on sue ; parce qu'alors l'irritation, & par conséquent l'inflammation augmente : elle diminue au contraire, quand on est au frais & qu'on ne sue pas, par les raisons contraires.

5°. Le prurit ou la demangeaison accompagne ces élevures, à cause de l'irritation importune que souffrent les points enflammés.

6°. Ce prurit augmente, quand les échaubouillures se pelent, à cause que les petits lambeaux d'épiderme desséchés, qui flottent sur la peau, y excitent des chatouillemens continuels.

7°. Quand l'acrimonie du sang est grande, les échaubouillures dégénerent en dartres farineuses, à cause de l'identité du siége de ces maladies, & du rapport qu'il y a entre les causes.

DIAGNOSTIC.

LES échaubouillures récentes ressemblent à l'ébullition de sang. On peut pourtant les distinguer, en ce que l'ébullition ne dépend point de la sueur; & que dans l'ébullition, la rougeur demeure la même, tant que l'ébullition dure. En tout cas, s'il arrivoit de les confondre, le malheur ne seroit pas grand, parce que les remedes sont les mêmes.

Les échaubouillures qui se pelent, ressemblent aux dartres farineuses. On les distingue pourtant, soit par ce qui a précédé, soit par la maniere dont elles se terminent; car les échaubouillures cessent d'elles-mêmes, ou du moins

cedent aisément aux remedes, au lieu que les dartres sont plus opiniâtres.

On prétend que les échaubouillures ont passé quelquefois pour la petite vérole, ou du moins pour la rougeole: mais si ce sont des Médecins qui l'ont dit, il y a apparence qu'ils avoient quelque raison pour le faire croire; car il est difficile de se persuader qu'ils l'ayent pû croire tout de bon. Dans la rougeole qui est la seule qui ait quelque rapport avec les échaubouillures, les boutons sont six fois plus éminens que dans les échaubouillures; sans compter les signes évidens qu'on peut tirer de ce qui a précédé l'éruption de la rougeole.

Prognostic.

Les échaubouillures sont sans danger; elles sont seulement fort importunes aux enfans, qu'elles empêchent de dormir, ce qui les fait maigrir.

Les échaubouillures, qui dégénerent en dartres farineuses, sont un peu plus opiniâtres; mais en général, elles se dissipent aisément dans les jeunes gens.

CURATION.

LE REPOS, le frais, les lavemens rafraîchissans, la diete humectante, le boire frais, suffisent dans les adultes, pour remédier aux échaubouillures. Si elles sont plus opiniâtres, une saignée, quelques verres de limonade ou d'orgeat, des juleps ou des émulsions le soir, l'usage d'une ptisane rafraîchissante, peuvent être employés.

Dans les enfans qui tettent, il faut faire ces mêmes remedes à leurs nourrices; leur défendre le vin, & tous les excès qui pourroient échauffer, & leur recommander pour elles & pour leurs nourrissons, toutes les précautions convenables pour se garantir d'une trop grande chaleur. Si l'enfant ne tettoit plus, & que les échaubouillures fussent opiniâtres, on pourroit le baigner dans un bain tiéde, & même le saigner; mais il est rare qu'on ait besoin d'en venir-là. On se contente pour l'ordinaire d'étuver les endroits les plus malades avec la décoction tiéde de graine de lin, ou de racine de guimauve dans le lait, ou

avec l'eau-rose, où l'on a dissout un peu de camphre.

Il arrive quelquefois que dans l'été, lorsqu'on commence à suer abondamment, toute la peau paroît couverte de petites cloches pleines de sueur, de la grosseur d'un grain de millet. Cela vient de ce que les extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires, qui sont desséchées, ne se prêtent pas assez vîte à la sortie trop abondante de la sueur; ce qui fait que la sueur qui s'y accumule, y forme des cloches.

Cet accident n'a aucune suite, ni aucun danger. Il suffit de frotter la peau pour forcer l'obstacle; après quoi la sueur coule facilement. En tout cas, la sueur s'ouvre bientôt d'elle-même une issue.



CHAPITRE SEPTIEME.

Des Rousseurs du visage.

DESCRIPTION.

On distingue quatre sortes de rousseurs du visage.

I. Les rousseurs naturelles & de naissance, ou d'ancienne datte, que forment sur le visage plusieurs taches distinctes, rousses ou brunes, ce qu'on appelle un *visage truité*. Ces rousseurs sont appellées en Latin *Lentigines*.

II. Les rousseurs que l'on contracte par les rayons du soleil, lorsqu'on s'y expose long-tems, sur-tout dans un tems chaud. Celles-là s'appellent en François le *Hâle*; & en Latin, ou plutôt en Grec, Ἐφήλιδες.

III. Les rousseurs qui surviennent au commencement des grossesses, qui brouillent le tein, & qui y forment des taches rousses ou brunes, plus ou moins larges: celles-là s'appellent en Grec & en Latin *Ephelides à gravidi-*

tate, & n'ont point de nom particulier en François.

IV. Enfin, les rousseurs qui viennent avec l'âge, dans lesquelles le visage paroît couvert d'un cuir épais & jaunâtre, sur-tout aux côtés du nez, & quelquefois au menton. Celles-là n'ont point de nom particulier.

Causes.

La *premiere* espéce de rousseurs vient du vice de l'humeur muqueuse, & quelquefois même du vice de la membrane réticulaire qui la contient.

Elle vient du vice de l'humeur muqueuse, quand cette humeur est chargée de quelque humeur étrangere, comme de quelque partie de bile, mais cette cause ne suffit pas pour produire des taches si constantes ; ainsi il y a lieu de croire que les cellules de la membrane réticulaire sont alors altérées, soit par un défaut de conformation, soit par l'âcreté de l'humeur muqueuse vitiée, qui les a rongées superficiellement.

L'expérience apprend que ces taches rousses n'arrivent presque jamais

qu'aux personnes qui ont le poil rouge, en qui l'on sçait que toutes les humeurs sont fort âcres, ce qui sert à justifier nos conjectures sur la legere exulcération, que nous supposons dans la membrane réticulaire.

La *seconde* espéce de rousseurs, qui est le hâle, dépend de deux causes.

1°. Du dessechement de l'humeur muqueuse dans la partie hâlée; ce qui diminue la blancheur de la peau, & fait paroître la surpeau plus brune, ou du moins plus jaune.

2°. Du dessechement de la surpeau elle-même, que la chaleur du soleil a brûlée à demi; ce qui diminue sa transparence, & la fait paroître brune ou jaune.

La *troisieme* espéce de rousseurs qui arrive au commencement des grossesses, ne vient que de ce que les regles étant supprimées, le sang regorge dans les vaisseaux, ce qui fait que quelques globules se mêlent avec l'humeur muqueuse. Pour peu qu'il s'en mêle, cela communique à cette humeur une couleur jaune, qui donne lieu aux rousseurs. Cette altération dans la couleur

de la peau des femmes grosses, doit paroître principalement au visage, où la surpeau est la plus fine.

Pareilles rousseurs arrivent à la suppression des regles par maladie, de même qu'à la suppression des regles par grossesse. Elles sont même assez rares dans les grossesses, depuis qu'on est dans l'usage de saigner les femmes grosses.

La *quatrieme* espéce de rousseurs ne vient que de l'épaississement & du dessechement de la surpeau, lesquels sont causés :

1°. Par l'action de l'air, & de la chaleur extérieure, qui à la longue desseche la surpeau.

2°. Par les maladies du visage, comme les fluxions, les érésipeles, les dartres, &c. qui accelerent ce dessechement.

3°. Par l'usage des fards desséchans, & sur-tout du rouge dont on abuse étrangement aujourd'hui.

Les rousseurs arrivent principalement aux femmes, qui ont le tein naturellement grossier, & en qui la surpeau est plus épaisse. Elles arrivent ordinairement

dinairement à côté du nez, au front, au menton, où la surpeau est naturellement plus épaisse, qu'au reste du visage.

DIAGNOSTIC.

LES différentes espéces de rousseurs du visage sautent aux yeux, pour peu qu'on y fasse attention.

Il est aisé de distinguer ces différentes espéces par la description qu'on vient d'en donner.

Enfin, en distinguant les espéces de rousseurs, on en distingue aussi les causes.

PROGNOSTIC.

I. LES rousseurs lentigineuses sont incurables, & je ne connois personne qui en ait été guéri radicalement.

II. Le hâle guérit de soi-même, en ne s'exposant plus au soleil. On peut en accélérer la guérison par divers moyens.

III. Les rousseurs de grossesse sont aujourd'hui rares, ou moins sensibles par l'usage de la saignée; en tout cas, elles guérissent d'elles-mêmes, à mesure que la grossesse avance.

IV. Les rousseurs de la surpeau épaissie, peuvent être guéries, ou du moins diminuées en employant des remedes, qui ramollissent la surpeau, & qui en détachent la surface extérieure, qui est la plus desséchée, & la plus opaque.

CURATION.

I. QUOIQU'IL y ait peu de succès à attendre des remedes pour les rousseurs lentigineuses, comme on vient de le dire, on peut cependant essayer les remedes suivans :

1°. L'eau distillée de la grande scrofulaire, ou des fleurs de féves, ou des fleurs de sureau.

2°. L'eau distillée du lait de chevre, où l'on a fait infuser à plusieurs reprises, des fleurs de féves & de sureau, & où l'on a émiété du pain blanc tout chaud.

3°. Ce lait-là même ainsi préparé, simplement exprimé, & sans autre préparation.

4°. L'huile de tartre par défaillance, suffisamment adoucie avec l'eau-rose. On peut étuver le visage avec ces li-

queurs tiédes, ou y appliquer la nuit des linges trempés dans ces liqueurs.

II. Le hâle guérit de soi-même. On peut en hâter la guérison en humectant & en ramollissant la surpeau brûlée. Pour cela on employe,

1°. L'huile de behen, ou l'huile d'œuf; mais elles ont l'inconvénient de noircir la peau, quand on en use long-tems.

2°. Le lait d'amandes douces, ou de semences froides.

3°. La pommade avec du blanc de baleine, l'huile de behen ou l'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec un peu de baume de la Meque ou de Copahu, lavée & battue dans de l'eau.

4°. Le beurre de cacao tout pur, pourvû qu'il soit bien blanc.

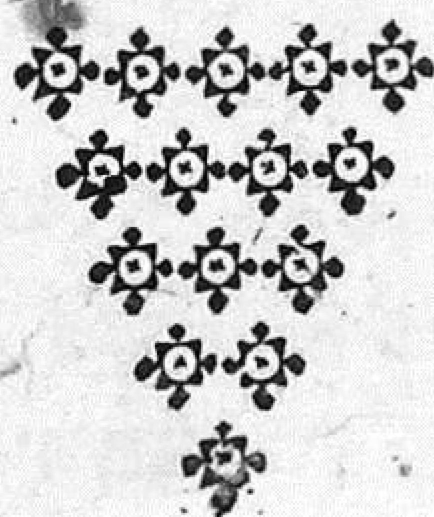
5. Le jaune d'œuf délayé & battu avec un peu d'eau-rose.

6°. La toile jaune, faite avec le jaune d'œuf & le blanc de baleine, fondus à une chaleur très-douce.

III. Les rousseurs de la grossesse n'ont besoin d'aucun remede; en tout

cas, on peut employer ceux qu'on vient de proposer pour le hâle.

IV. Les rousseurs qui viennent de l'épaisseur de la surpeau, demandent des remedes, qui en la ramollissant, donnent la facilité de la ratisser, & de l'émincer. On se sert donc d'abord de tous les remedes marqués ci-dessus *Art. I. & II.* afin de ramollir la surpeau, & par-là, en la frottant doucement, pouvoir en enlever une couche. Après quoi, on employe les détersifs, comme l'eau de fiel de boeuf, qu'on a distillée sur le sel gemme; l'eau de sublimé corrosif, c'est-à-dire, l'eau de poulet ou de lis, où l'on a dissous du sublimé corrosif à une très-petite dose; la fécule des racines de serpentaire ou couleuvrée blanche, de la grande scrofulaire ou du seau de Salomon, qu'on délaye dans l'eau de lis, & qu'on applique sur la peau.



CHAPITRE HUITIEME.

De la Couperose.

DESCRIPTION.

I. IL ARRIVE souvent à un certain âge que la peau du visage, du moins en certains endroits, devient épaisse, inégale, rude, & d'une couleur rouge.

II. Cet accident est sur-tout ordinaire aux joues, au nez, & au menton. On appelle communément ce mal la *Couperose*.

III. Ce mal n'a été décrit ni par les Grecs, ni par les Latins. Il y a apparence qu'ils l'ont compris sous les noms vagues de Ἴονθοι, d'Ἐξανθήματα, de *Vari*, de *Pustulæ*, ou de *Mentagra*.

IV. Les Arabes l'ont appellé *Albutisaga*; les Médecins qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des Lettres, *Gutta rosea*, ou *Gutta rosa*, à cause de la couleur rouge des parties

affectées, & c'est de-là que nous avons fait le nom de *Goutte-rose*, & par corruption *Couperose*.

V. Ce mot de *Gutta* signifioit chez ces Médecins *Fluxion* : ils l'ont donné à la *Podagre*, qui porte le nom de *Goutte* par excellence ; à la paralysie des nerfs optiques, qu'on appelle *Goutte sereine* ; à l'Epilepsie, qui s'appelloit *Gutta* ou *Gutteta*, d'où vient le nom de *pulvis ad Guttetam*, qu'on a donné à une poudre anti-épileptique ; enfin, aux rougeurs du visage, dont nous parlons, qu'ils appelloient *Gutta rosea*, ou *Gutta rosa*.

Différences.

Il y a six sortes de Couperose.

I. La Couperose *simple*, où la peau du visage est plus épaisse, moins lisse, plus inégale, & plus rouge.

II. La *Couperose variqueuse*, où les endroits du visage qui sont couperosés, sont parsemés de petites veines gonflées & variqueuses, qui serpentent sur la surface de la peau.

III. La couperose *écailleuse*, où les endroits couperosés se soulevent en

écailles plus ou moins grandes.

IV. La couperose *boutonnée*, où les endroits couperosés sont parsemés de plusieurs petits boutons rouges, coniques, &c.

V. La couperose *pustuleuse* ou *ulcérée*, où les boutons s'abscedent par le bout, & forment de petites pustules ou de petits ulceres.

VI. Enfin, la couperose *chancreuse*, accompagnée de duretés, où l'on sent des élancemens, & qui menacent de dégénérer en cancer de la peau, qu'on appelle *Noli me tangere*.

Il faut observer que ces différentes espéces de couperose peuvent concourir ensemble de plus d'une façon, & devenir par-là plus ou moins compliquées.

CAUSES.

1°. LA couperose affecte en particulier certaines parties du visage, comme les joues, le nez, le menton.

2°. Elle n'aboutit jamais à une érésipele proprement dite.

3°. Les pustules qui l'accompagnent, sont d'une figure toujours ronde.

4°. On diſtingue à l'œil, ou du moins avec la loupe, dans la couperoſe qui commence, l'engorgement des glandes ſébacées.

Il faut donc conclure de-là que le ſiége primitif de la couperoſe n'eſt point dans les glandes miliaires de la peau, parce que dans ce cas, le mal attaqueroit non-ſeulement tout le viſage, mais qu'il attaqueroit même le reſte du corps, & qu'il aboutiroit preſque toujours à l'éréſipele; mais qu'il eſt dans les glandes ſébacées, qui abondent dans les endroits couperoſés, dont les canaux excrétoires ſont bornés & d'une figure circulaire, & que l'on voit être véritablement affectés dans ce mal.

Or, les glandes ſébacées peuvent être affectées de trois manieres.

I. Quand l'humeur qu'elles contiennent, eſt trop épaiſſe: alors les glandes ſébacées ſe gonflent, ce qui rend la peau plus épaiſſe & plus inégale, & en ſe gonflant, elles compriment les vaiſſeaux, & y font regorger le ſang, ce qui rend la peau plus rouge. C'eſt la *couperoſe ſimple*.

Que ſi le gonflement des glandes

sébacées augmente à un certain point, les veines plus comprimées se dilateront davantage, & deviendront variqueuses ; & c'est-là la couperose *variqueuse*, qui devient *boutonnée*, lorsque les extrémités des canaux excrétoires des glandes sébacées débordent sur la peau, à force d'être gonflées.

II. Quand cette humeur sébacée est trop âcre & presque corrosive : alors la surpeau rongée & séparée de la peau, se desseche, & tombe en écailles, ce qui forme la couperose *écailleuse*.

Alors aussi les extrémités des canaux excrétoires des glandes sébacées venant à être rongées, s'abscedent & forment la couperose *pustuleuse* ou *ulcérée*.

III. Enfin, quand la même humeur est tout à la fois épaisse & corrosive : alors elle produit la couperose *chancreuse*, ou le *Noli me tangere*.

Ces trois différens vices de l'humeur sébacée dépendent de différentes causes.

I. L'épaississement vient, 1°. Du mauvais régime, & de l'usage qu'on fait d'une nourriture grossiere.

2°. Des chagrins trop vifs, & de la mélancolie qui épaississent le sang.

3°. Du virus vérolique, dont le sang est infecté.

4°. De la suppression des regles dans les femmes, ou du flux hémorrhoïdal dans les hommes.

5°. De l'application de pommades ou d'eaux trop rafraîchissantes, qui épaississent l'humeur sébacée dans ses canaux.

6°. Du trop grand usage du rouge, qui desseche & rétrécit les extrémités des canaux des glandes sébacées, & retient l'humeur qui s'y sépare.

II. L'âcreté de l'humeur sébacée provient,

1°. Du trop grand usage du vin, ou des liqueurs spiritueuses.

2°. Du trop grand usage des alimens salés, épicés, de haut gout.

3°. De l'exercice trop violent, surtout de l'excès du commerce avec les femmes.

4°. Du virus vérolique, qui infecte le sang.

5°. De l'usage des pommades, ou des eaux âcres ou trop détersives, qu'on applique sur le visage.

6°. De la trop fréquente application des baumes âcres.

7°. Mais ſur-tout de ce que la bile retenue dans le ſang, ſe mêle avec l'humeur ſébacée, d'où vient que les embarras du foye cauſent preſque toujours la couperoſe.

III. L'âcreté & l'épaiſſiſſement de l'humeur ſébacée, quand ils ſe trouvent réunis, ſont produits par le concours de quelques-unes ou de pluſieurs des cauſes dont on vient de parler.

Symptomes.

1°. La couperoſe attaque principalement les joues, le nez, le menton, &c. parce que c'eſt dans ces endroits-là que les glandes ſébacées ſont les plus abondantes.

2°. Elle arrive ſur-tout aux perſonnes qui ſont blanches, & qui ont le teint fin, parce que ces glandes ſont alors plus lâches, & plus faciles à s'engorger.

3°. La chaleur du climat contribue beaucoup à la couperoſe, & de-là vient qu'à choſes égales, elle eſt plus ordinaire dans les pays chauds, où le

ſang eſt naturellement plus âcre.

4°. Il arrive pourtant qu'elle eſt aſſez ordinaire dans les pays froids; mais c'eſt aux excès en vin, en liqueurs, en veilles, en paſſions trop violentes, qu'il faut l'attribuer.

Diagnostic.

La deſcription de la couperoſe ſuffit pour la diſtinguer d'avec les autres maladies de la peau. Il eſt aiſé auſſi de diſtinguer à l'œil, les ſix différentes eſpéces de couperoſe, dont on a donné la deſcription.

Prognostic.

I. En général, la couperoſe eſt ordinairement ſans danger; mais auſſi elle eſt très-difficile à guérir radicalement.

II. Elle eſt ſur-tout difficile à guérir, quand elle eſt invétérée, ou qu'elle eſt ulcéreuſe, boutonnée, accompagnée de boutons rouſſâtres, livides, purulens.

III. La couperoſe qui tend à devenir chancreuſe, eſt extrêmement dangereuſe, & doit être traitée avec mé-

nagement, parce qu'autrement les remedes trop actifs ne feroient que l'irriter, & par-là empirer le mal, en accélérant la formation du cancer.

CURATION.

I. DANS la curation intérieure de la couperose, il faut,

1°. Prescrire un régime exact, qui soit humectant, rafraîchissant, modéré pour la quantité d'alimens; & défendre le trop grand exercice, les veilles, l'usage des femmes, les liqueurs spiritueuses.

2°. Employer les délayans & les humectans, comme les bouillons de poulet ou de veau, avec les plantes rafraîchissantes, le petit-lait, le lait d'ânesse, les bains domestiques, les eaux minérales.

3°. Passer ensuite, si la saison le permet, à l'usage des apéritifs modérés comme le tartre martial soluble, la teinture de mars, le safran de mars préparé à l'eau, la boule de mars en infusion, le sel de mars de Riviere.

4°. Employer même des attenuans plus efficaces, si l'état du malade peut

le souffrir, comme les bouillons de cloportes, d'écrevisses, de viperes : les mercuriaux purement atténuans ; comme l'éthiops, le cinnabre ; ou les antimoniaux diaphorétiques, comme l'antimoine diaphorétique, à des doses modérées, dont on forme des bols ou des opiates.

5°. Enfin, purger les malades plus ou moins souvent, plus ou moins fortement, suivant leur tempérament & leur force, ou l'état du mal.

6°. S'il y a un soupçon légitime de vérole, se hâter de faire passer les malades par le grand remede, comme par un spécifique assuré.

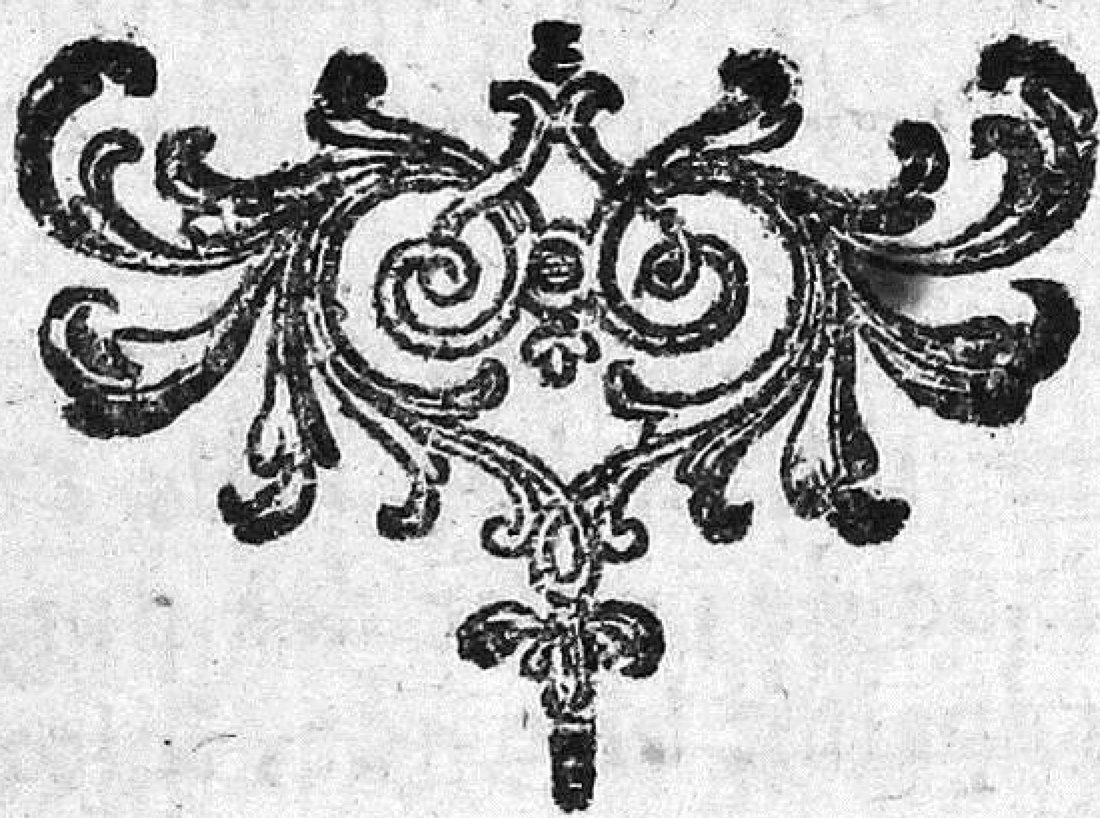
II. A l'égard de la curation externe.

1°. On peut employer tous les remedes déja proposés pour les rousseurs.

2°. On se sert avec succès dans la couperose commençante, d'eaux de plantain & de fleurs de sureau, dans lesquelles, sur six onces de chacune, on dissout deux gros de sel de saturne ; après quoi on a un nouet lache, plein de fleur de soufre, qu'on trempe dans ces eaux, & avec quoi on étuve le visage plusieurs fois le jour.

3°. On met de même en usage les différens laits virginaux, sur-tout celui qui se fait avec la dissolution du camphre qu'on bat dans de l'eau de lis.

4°. Mais enfin, le remede le plus sûr, est un mêlange de blanc de baleine, de térébenthine de Venise, d'huile de behen ou d'amandes douces, qu'on fait fondre avec un peu de cire-vierge à un feu très-doux. On trempe dans ce mêlange de petits linges blancs de lessive, on les étend en les retirant, & on s'en sert pour les appliquer sur les endroits couperosés, pendant la nuit, ce qu'on continue long-tems.



CHAPITRE NEUVIEME.

Des Croutes de lait.

DESCRIPTION.

CETTE maladie eſt propre aux enfans. On y diſtingue deux états, quand elle commence, & quand elle eſt confirmée.

I. Quand elle commence, 1°. Il paroît ſur la peau affectée un nombre preſqu'infini de petites hydatides ou veſſies pleines d'une eſpéce d'huile, ou de liqueur huileuſe.

2°. Cette liqueur s'épaiſſit, & jaunit peu-à-peu, & quelquefois ſeche en croutes.

3°. D'autres fois les veſſies crevent, la liqueur s'épanche; mais l'humeur qui continue de couler des pores de la peau, s'épaiſſit bien-tôt, & forme des croutes.

II. Quand elle eſt confirmée, 1°. Toute la partie affectée eſt couverte de croutes plus ou moins épaiſſes,

blanches, jaunes, livides, noirâtres, d'où il s'écoule, quand les croutes sont humides, une humeur grasse & huileuse; mais d'où il ne coule rien, quand les croutes sont seches.

2°. Il arrive quelquefois que ces croutes tombent d'elles-mêmes, ou que l'enfant les arrache en se grattant. Alors la peau qui est dessous, paroît entiere, mais percée de plusieurs trous circulaires, d'où il sort une humeur visqueuse & gluante, qui forme bientôt de nouvelles croutes.

3°. Ce mal paroît sur-tout à la tête, entre les cheveux; mais il se communique souvent aux oreilles, aux joues, au menton, au nez, & quelquefois même, mais rarement, au reste du corps. Quand ce mal est guéri, la peau reste parfaitement saine, sans aucune trace ni vestige du mal qui a précédé.

4°. Les croutes de lait portoient deux différens noms chez les Grecs; ils les appelloient Αχῶρες, quand elles étoient seches, & que la peau sous les croutes n'étoit percée que de fort petits trous: quand les trous étoient plus grands, & qu'ils fournissoient une hu-

meur épaisse comme du miel, ce qui arrive quand les croutes sont humides, ils les appelloient Κηρία, c'est-à-dire, *Favi, Rayons de miel.* C'est sous ce dernier nom Latin que les Romains les ont connues. Les Médecins qui ont vécu en Europe après la décadence de l'Empire, les ont nommées *Lactumina*, ou *Crustæ lacteæ*, parce qu'elles arrivent aux enfans qui tettent; & c'est d'eux que nous tenons le nom de *Croutes de lait* que nous leur donnons. Dans quelques provinces, on les nomme *la Teigne*; mais alors on donne à la véritable teigne, dont nous parlerons ci-dessous, le nom de *Rasche.*

CAUSES.

IL EST évident par ce qu'on a déja dit de la couperose, que les croutes de lait ont leur siége primitif dans les glandes sébacées.

1°. En ce qu'elles n'attirent point l'érésipele proprement dite, quelque invétérées qu'elles soient.

2°. En ce qu'elles n'entament pas la peau, qui demeure entiere sous les

croutes, & où il ne reste aucun vestige du mal quand il est guéri.

3°. En ce qu'elles attaquent les endroits où les glandes sébacées sont les plus abondantes, comme on l'a déja dit.

4°. En ce qu'on voit à l'œil, quand les croutes tombent, les émissaires des glandes sébacées ouverts, d'où il découle une humeur épaisse, qui entretient le mal.

On peut donc conclure de-là, que les croutes de lait ont leur siége dans les glandes sébacées, & qu'elles viennent de la trop grande abondance de l'humeur qui s'y sépare, sans que cette humeur ait d'ailleurs aucune acrimonie, puisque la peau n'en est pas entamée, ou du moins quoiqu'elle n'ait qu'une très-legere acrimonie.

Comme cette maladie n'arrive qu'aux enfans qui tettent, & qu'elle se dissipe toujours en les sevrant, ou en leur donnant une autre nourrice; c'est dans la qualité du lait des nourrices qu'il faut chercher la cause qui produit cette abondance d'humeur sébacée.

Il eſt vrai d'un autre côté, que comme la même nourrice ne donne pas les croutes de lait à tous les enfans qu'elle alaite; il faut convenir auſſi que la conſtitution naturelle du ſang de l'enſant contribue au mal.

I. Ainſi l'abondance de l'humeur ſébacée, que nous reconnoiſſons pour la premiere & la principale cauſe du mal, doit dépendre de la conſtitution graſſe & épaiſſe du ſang de l'enfant, quand elle vient à être augmentée par l'uſage d'un lait trop gras, trop beurré, trop vieux. C'eſt pourquoi les nourrices dont le lait peche par ces défauts, donneront des croutes de lait aux enfans ainſi conſtitués, & n'en donneront point à des enfans dont la conſtitution ſera différente.

De-là vient, 1°. Que les croutes de lait n'arrivent preſque jamais qu'aux enfans gras, en qui le ſang eſt gras, & épais.

2°. Qu'elles ne ſurviennent à ces enfans, que quand ils tettent des nourrices graſſes, trop nourries, grandes mangeuſes, dont le lait eſt déja vieux, & trop abondant, ou trop beurré.

3°. Sur-tout si ces enfans sont constipés, & si par cette raison, ils profitent trop du lait qu'ils tettent.

II. Il arrive quelquefois qu'à l'abondance de l'humeur sébacée, se trouve joint quelque degré d'acrimonie; ce qui est de même, une suite de la constitution naturelle du sang de l'enfant, sur-tout quand le vice de cette constitution est augmenté par l'âcreté du lait de la nourrice, laquelle est colérique, boit du vin, se nourrit d'alimens salés ou épicés, ne peut pas satisfaire sa passion, ou a ses ordinaires.

De-là vient, 1°. Que les enfans écrouelleux ou vérolés, sont souvent couverts de croutes de lait.

2°. Que les croutes de lait arrivent souvent aux enfans, qui ont des nourrices de l'espéce qu'on vient de décrire.

SYMPTOMES,

1°. CE mal attaque la tête par préférence, parce que les glandes sébacées, qui sont entre les cheveux, sont très-abondantes, & plus grosses qu'ailleurs, comme il paroît par l'abondance de la crasse de la tête, qui n'est for-

mée que de l'humeur sébacée dessé-chée.

2°. Le mal passe de-là aux parties du visage, où les glandes sébacées sont les plus abondantes, comme aux joues, au nez, aux oreilles, au menton.

3°. Rarement ce mal s'étend-il dans l'habitude du corps, parce que la chaleur y entretient l'humeur sébacée dans une plus grande fluidité.

4°. Le mal commence par plusieurs vessies miliaires, dont la peau est couverte; ce sont les extrémités des canaux sécrétoires des glandes sébacées, qui sont dilatées par l'humeur trop gluante & trop abondante.

5°. Quand cette humeur s'épaissit sans couler, elle forme d'abord les croutes : que si ces vessies viennent à crever, il ne laissera pas de s'y former des croutes à peu près de même par l'épaississement de l'humeur qui en coule, & qui seche la surpeau.

6°. Ces croutes sont blanchâtres ou jaunâtres, suivant que l'humeur sébacée est pure, & qu'elle est blanche ou jaune.

7°. Elles sont quelquefois livides ou noires, quand l'enfant en se grattant déchire quelque vaisseau, d'où il découle quelque gouttes de sang, qui se mêlent avec l'humeur dont les croutes sont formées.

8°. Quand l'humeur sébacée ne peche que par son abondance, les croutes sont épaisses, & la demangeaison médiocre, la peau se trouve entiere sous les croutes sans aucune exulcération; enfin, les croutes sont seches.

9°. Mais quand l'humeur sébacée est un peu âcre, les croutes sont plus minces, & jettent plus d'humidité; la demangaison est plus vive, & à la chute des croutes, la peau paroît ulcérée superficiellement, & assez rouge.

10°. Ce mal guérit en changeant la nourrice, & en en donnant une dont le lait soit plus frais & plus séreux, ou en sevrant l'enfant, & lui donnant une nourriture plus legere.

11°. Quand ce mal est guéri, il n'en reste pas le moindre vestige & la peau qui avoit été long-tems pleine de croutes, se trouve aussi fine & aussi entiere que s'il n'y avoit rien eu, parce que

dans le vrai, elle n'a jamais été entamée.

12°. Ce mal ne se communique point, ou du moins se communique rarement & difficilement, parce qu'il suppose un vice antécédent dans le sang, sans lequel il ne sçauroit être produit; & que d'ailleurs l'humeur qui le produit, est trop épaisse pour être fort contagieuse.

13°. L'expérience a appris que dans les enfans sujets aux croutes de lait, les dents percent plus tard; apparemment parce que l'écoulement qui se fait par la peau, dérobe une partie de la nourriture du germe des dents.

14°. L'expérience a appris aussi, que les dents percent à ces enfans avec des accidens ordinairement plus fâcheux qu'aux autres; soit que cela vienne de ce que l'os & le périoste de la mâchoire sont devenus plus durs, parce que les dents leur percent plus tard; soit qu'on doive l'attribuer à la constipation de ces enfans, qui rend toujours la *dentition* plus difficile.

15°. Enfin, l'expérience a appris que ces enfans sont sujets à être *noués*, c'est-à-dire,

c'eſt à-dire, à devenir rachitiques, parce qu'il arrive ſouvent que la lymphe qui nourrit les os, contracte le même vice que l'humeur ſébacée.

DIAGNOSTIC.

LES croutes de lait ne peuvent être confondues qu'avec la teigne, & on verra ci-deſſous quels ſont les ſignes qui ſervent à les diſtinguer.

A l'égard des différentes eſpéces de croutes de lait, l'inſpection ſuffit pour diſcerner ſi elles ſont humides ou ſeches, & ſi elles ſont produites par une humeur ſébacée, qui ſoit à la fois & abondante & âcre.

PROGNOSTIC.

LES croutes de lait ſont ſans danger de leur nature; mais elles pourroient devenir dangereuſes, ſi elles occupoient tout le corps ou preſque tout le corps, parce qu'elles empêcheroient la ſortie de la tranſpiration; mais ce cas eſt très-rare.

En revanche les croutes de lait ſont toujours très-dangereuſes, quand on les fait rentrer. Alors l'humeur réper-

cutée &retenue, produit ordinairement l'ophthalmie, la ſurdité, la fiévre, la diarrhée, & même la pthiſie.

Curation.

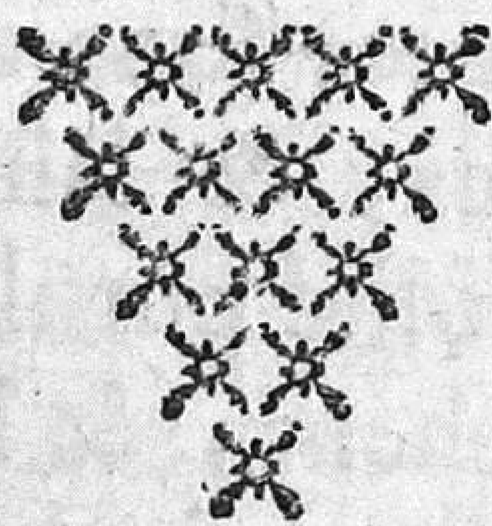
1°. Le remede le plus ſûr pour les croutes de lait, c'eſt de changer l'enfant de nourrice, & d'en choiſir une dont le lait ſoit abondant, mais clair, ſéreux, & jeune.

2°. Si les croutes ne ſont pas fort abondantes, & qu'on ait des raiſons de garder la nourrice; dans ce cas on preſcrira à la nourrice, un régime humectant, rafraîchiſſant & ſobre, & on lui interdira l'uſage du vin. Quelquefois même on lui fait prendre des bouillons rafraîchiſſans, de la ptiſane de racine de fraiſier ou de chiendent, & des émulſions legeres.

3°. Cependant on tiendra l'enfant purgé de tems en tems avec quelques cuillerées d'infuſion de rhubarbe, & le ſirop de chicorée compoſé, ou celui de fleurs de pêcher: on lui ouvrira, ſi on le juge à propos, un cautere à la nuque, & on lui donnera, en cas d'inſomnie, un ou deux gros de ſirop de pavot blanc.

4°. S'il arrive que les croutes se détachent, ou que l'enfant les arrache, on oindra la peau découverte avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile d'œufs, battues avec de l'eau de lis, & on évitera la tuthie, la céruse, & toutes sortes de poudres absorbantes, parce qu'elles dessséchent le mal, & répercutent l'humeur.

5°. Si le mal rentroit par quelque imprudence, ou de soi-même, on tâchera de le rappeller en appliquant sur le visage & sur la tête des feuilles de poirée attendries; & s'il ne revient pas, on aura soin de tenir l'enfant purgé, & de le changer de nourrice.



CHAPITRE DIXIEME.

Du Feu volage.

DESCRIPTION.

I. IL ARRIVE quelquefois aux enfans, à qui les dents percent, des ampoules aux levres & au menton, qui dégénerent bientôt en croutes. Le même mal arrive aussi quand les enfans, vers la septieme année, poussent de nouvelles dents à la place des dents de lait qui tombent. Il arrive même souvent aux enfans sans aucun rapport à la dentition.

II. Ces croutes sont quelquefois seches & épaisses, & laissent fluer par dessous une sérosité purulente; souvent elles se détachent, & la peau paroît dessous érésipélateuse, baveuse, & même legérement gercée.

III. Les mêmes accidens arrivent souvent aussi aux enfans qui approchent de l'âge de puberté, & quelquefois même aux adultes.

IV. Cette maladie paroît tenir de la nature des croutes de lait, & de celle des dartres crouteuſes ; mais elle approche infiniment plus de la nature des dartres, comme on va le voir dans la ſuite.

V. On l'appelle en Grec Λειχὴν, en Latin *Vitiligo* ou *Mentagra*, en Arabe *Sahafati*. Les Médecins qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des Lettres, l'ont appellée communément *Ignis ſilveſtris* ou *Ignis volaticus*, pour la diſtinguer de l'éréſipele qui s'appelloit *Ignis ſacer*. C'eſt de ce nom d'*Ignis volaticus*, que nous avons fait celui de feu volage, que nous donnons à ce mal.

SIEGE & CAUSES.

L'AVANTAGE qu'a la peau dans ce mal, de ſe conſerver entiere ſous les croutes, & la reſſemblance de ce mal avec les dartres crouteuſes, font préſumer avec raiſon qu'il a ſon ſiége dans les cellules de la membrane réticulaire, & qu'il vient du vice de l'humeur muqueuſe, de même que les dartres. Il ſuit de-là que les cauſes qui produiſent

les dartres, peuvent produire aussi le feu volage. Il y a seulement quelques causes particulieres, qui contribuent à déterminer le mal au menton, comme,

I. L'éruption des dents, soit à cause que le sang se porte alors plus abondamment au dehors du menton, soit à cause qu'il coule alors de la bouche une bave âcre & gluante, qui fait impression sur la peau du menton.

II. Les ordures que les enfans manient continuellement, après quoi ils portent leurs mains sales à la bouche & au menton.

III. Les glandes qui viennent au cou des enfans, & qui arrêtent le retour de la lymphe du menton & des levres, & donnent lieu aux engorgemens qui se font dans ces endroits.

IV. Les bouffées de fiévre, qui se terminent par des éruptions sur les glandes des lévres, & y produisent des gales, d'où le mal se communique au menton, soit par la raison de la contiguité, soit par rapport au pus qui en découle.

SYMPTOMES.

1°. IL SE forme des ampoules dans le feu volage, parce que l'humeur muqueuse trop âcre, irrite & enflamme certaines cellules de la membrane réticulaire, qui en se gonflant, s'élevent en ampoules.

2°. Ces ampoules se desséchent bientôt, & en se desséchant, l'humeur qu'elles contenoient, s'épaissit & forme des croutes.

3°. Ces croutes sont seches, lorsque l'humeur qui les forme, est épaisse, & qu'elle se desséche elle-même : elles fluent lorsque l'humeur est plus séreuse.

4°. Quand les croutes tombent, la peau, quoiqu'entiere, paroît érésipélateuse, à cause de l'âcreté de l'humeur qui irrite la peau sous les croutes.

5°. Les croutes guéries, il ne reste aucune cicatrice, parce que l'expérience a appris qu'il n'en reste jamais, que quand la peau a été entamée elle-même.

DIAGNOSTIC.

IL NE faut point songer à distinguer

le feu volage d'avec la dartre crouteuse, puisque dans le fond, c'est le même mal.

On peut aisément distinguer le feu volage sec, du feu volage humide, par l'état des croutes & de l'humeur qui en découle.

Pour les causes particulieres du mal, on les conjecture par la connoissance de ce qui a précédé.

PROGNOSTIC.

I. LE FEU volage est sans danger, à moins qu'il ne s'étende sur tout le visage, ce qui est très-rare.

Il est prudent de ne le point guérir, sur-tout dans les enfans cacochymes & mal constitués; ou si l'on veut le guérir, il faut commencer par corriger le vice du sang, & n'entreprendre de dessécher le mal que peu-à-peu.

III. Si le mal répercuté ou réprimé attire quelque maladie, il faut le rappeller, en mettant sur la partie un leger vésicatoire très-peu chargé de poudre de cantharides, & le renouvellant de tems en tems.

CURATION.

I. DANS cette maladie, il n'y a qu'à faire garder au malade un bon régime, & peu-à-peu l'âge y remédie seul.

II. Que si on veut entreprendre de la guérir plutôt, il faut 1°. Adoucir le sang par des bouillons, du petit-lait, du lait entier, des bains, des eaux minérales.

2°. Quelquefois même il convient de le purifier par des bouillons de cloportes, d'écrevisses, de viperes, de couleuvre, ou par l'usage des martiaux ou des mercuriaux, qui ne purgent point.

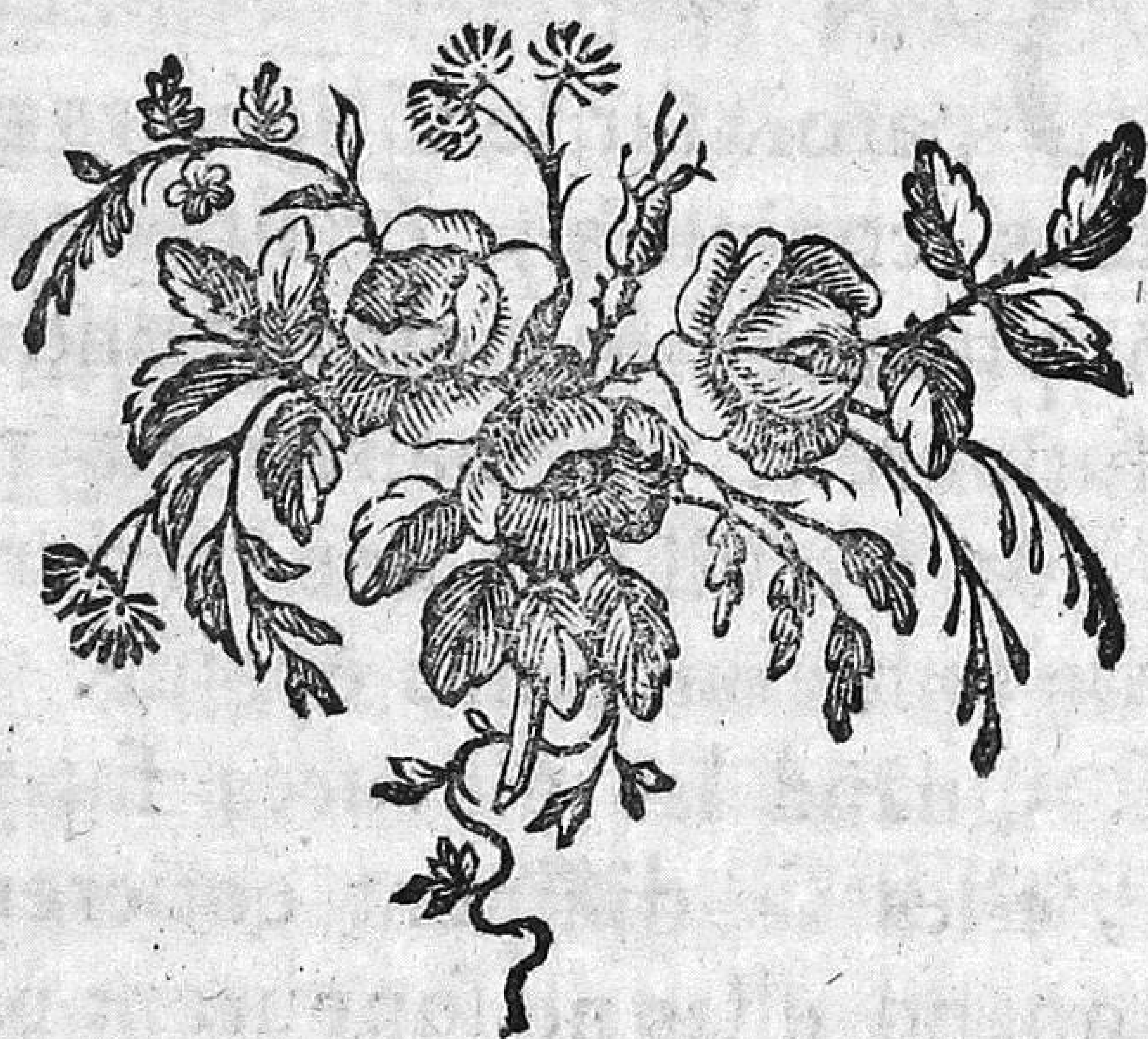
III. On peut ensuite employer extérieurement les remedes que nous avons proposés ci-dessus pour les dartres.

IV. Les plus usités pour le feu volage, sont 1°. Les étincelles de pierre à fusil, qu'on fait tomber sur le mal, ce qui, par l'impression que font ces étincelles sur la peau, la resserre, & en fortifie le ressort. 2°. L'huile de papier ou de linge, tirée du pa-

pier ou du linge allumé & étouffé entre deux plats, ou de l'huile de bled tirée du bled roti, & renfermé de même entre deux plats. 3°. L'huile commune, où l'on a fait bouillir de la pulpe de la racine de patience sauvage. 4°. La pulpe de cette même racine, mêlée avec du sain-doux en forme d'onguent assez liquide. 5°. L'huile de tartre par défaillance, battue avec de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile d'œufs. 6°. Une pommade quelconque, chargée d'un quart ou d'un tiers de précipité blanc ou rouge de mercure. On se sert de ces huiles, de ces onguens, de ces pommades, pour oindre legérement le mal avec une plume, ce qu'on répete en tout trois ou quatre fois.

V. Pour mettre ces remedes en état d'agir efficacement, il faut commencer par faire tomber les croutes avec un cataplasme de feuilles de poirée & d'huile de lis, ou avec de la crême battue qu'on étend sur le mal, ou simplement avec le cérat de Galien, un peu liquide.

VI. En guériſſant le mal, il eſt utile d'ouvrir un cautere au malade, ou du moins il faut avoir ſoin de le purger ſouvent, pour ſuppléer au cautere.



CHAPITRE ONZIEME.

Des Boutons au visage.

DESCRIPTION.

I. DANS certaines personnes, il paroît sur le visage des petites élevures coniques, érésipélateuses, tantôt plus, tantôt moins abondantes, qui suppurent ordinairement par le bout, & d'où il sort une matiere purulente, plus ou moins épaisse.

II. Quand les élevures suppurent bien, elles se dissipent entierement; mais quand elles ne suppurent pas, ou qu'elles suppurent imparfaitement, il reste un tubercule, qui est long-tems à se résoudre.

III. Ces élevures s'appellent en Grec ἴονθοι, en Latin *Vari*, en Arabe *Botor*, & en François *Boutons*.

IV. Ces boutons concourent quelquefois avec la couperose; mais ils arrivent le plus souvent sans couperose.

SIÉGE & CAUSES.

IL EST certain que les glandes ſébacées ſont le ſiége des boutons, comme il eſt aiſé d'en juger par la reſſemblance que les boutons ont avec les clous. Ainſi, les boutons viennent de deux cauſes 1°. De la viſcidité de l'humeur ſébacée, qui s'arrête dans ſes vaiſſeaux, & les gonfle. 2°. De l'âcreté de cette humeur, qui ronge les vaiſſeaux excrétoires de ces glandes, & les enflamme.

Cette viſcidité & cette âcreté de l'humeur ſébacée, que nous reconnoiſſons pour cauſes des boutons du viſage, dépendent de l'épaiſſiſſement & de l'âcreté du ſang, qui fournit cette humeur : or, ces vices dans le ſang reconnoiſſent différentes cauſes, qu'on a déja expoſées pluſieurs fois.

A ces deux cauſes, on peut ajouter encore l'éruption des poils de la barbe dans les jeunes gens à qui elle commence à paroître ; car les poils ſe replient ſous la ſurpeau, piquent & enflamment la peau, & la font bouton-

ner; de-là vient que les jeunes gens ont beaucoup de boutons au visage.

SYMPTOMES.

1°. LES élevures coniques, pointues, rouges, qui paroissent sur le visage, sont les extrémités des canaux sébacées gonflées & enflammées.

2°. Ces élevures suppurent par la pointe, quand l'humeur sébacée est assez liquide pour se convertir en pus; mais quelquefois elles durcissent sans suppurer.

3°. Il sort de ces élevures suppurées un petit bourbillon, de même que des clous; & ce bourbillon est l'humeur sébacée même, qui étoit arrêtée dans le canal. Dès que le bourbillon est sorti, le bouton guérit radicalement.

4°. Quand le bourbillon ne sort pas, il reste un tubercule opiniâtre, produit par l'humeur sébacée epaissie, lequel deux ou trois mois après, sort quelquefois hors de la peau de lui-même.

5°. Les boutons produits par la sortie des poils de la barbe, sont ordinairement des boutons *faux*, c'est-à-dire, des boutons sans bourbillon.

DIAGNOSTIC.

RIEN de plus facile que de distinguer les boutons, & d'en deviner les causes. Il ne faut que les voir pour se décider.

PROGNOSTIC.

LES boutons méritent à peine des remedes, & Celse a eu raison de dire, *Liv. VI. Chap. 5. Penè ineptiæ sunt curare varos.* Cependant, quand les boutons sont en grand nombre, & qu'ils sont ulcéreux, on ne doit pas les négliger, parce qu'ils pourroient dégénerer en couperose ulcéreuse.

CURATION.

POUR remédier aux boutons, quand le visage en est couvert, il faut 1°. garder un régime exact, se mettre à l'eau, s'abstenir du commerce des femmes, se nourrir d'alimens doux & humectans, se tenir le ventre libre.

2°. Employer les délayans & les rafraîchissans, qu'on a déja proposés, comme les bouillons rafraîchissans,

le petit-lait, le lait entier, les bains, les eaux minérales, &c.

3°. Mettre en usage même, s'il le faut, les atténuans, tels que les martiaux & les mercuriaux, qui ne sont pas purgatifs, comme l'éthiops minéral, les bouillons de cloportes, d'écrevisses, de viperes, &c.

4°. Appliquer extérieurement quelqu'un des remedes proposés pour les dartres, ou pour la couperose, dont les plus en usage, sont

Le jus de citron, mêlé avec la fleur de soufre en forme de liqueur.

La dissolution de sel de saturne dans l'eau de plantain.

Le lait virginal avec le camphre & le benjoin.

Le vinaigre de sureau, adouci par le sel de saturne, ou par la litharge.

La teinture de soufre par l'eau de chaux.

On étuve les boutons avec quelqu'un de ces remedes, legérement tiéde, ce qu'on répete deux ou trois fois le jour.

5°. On peut aussi se servir d'une

pommade faite avec l'huile de behen, le baume de la Meque ou la térébenthine, le blanc de baleine, & un peu de cire rapée, qu'on fait fondre ensemble sur un feu fort doux, & où l'on trempe des petits linges de lessive, qu'on applique sur le visage pendant la nuit, comme on l'a déja dit plusieurs fois ci-dessus.



CHAPITRE DOUZIEME.

De la Teigne.

IL PAROIT que la teigne a porté chez les Grecs le nom de Ψυδράκια & celui d'Ἐλκύδρια, chez les Latins ceux de *Porrigo* ou *Furfurago*, & chez les Arabes, celui d'*Assafati siccum*, pour la distinguer des croutes de lait qu'ils appelloient *Assafati humidum*. Mais il est certain que les Médecins, qui ont vécu en Europe avant le renouvellement des lettres, l'ont appellée constamment *Tinea*, parce que dans ce mal, la partie chevelue de la tête leur paroissoit rongée à peu-près de même que le sont les étoffes de laine mangées par l'insecte appellé en Latin *Tinea*. C'est de ce nom *Tinea*, que nous avons fait le nom François *Teigne* ou *Tigne*, que nous donnons à cette maladie ; mais quoique ce nom soit le plus communément reçu, on ne laisse pas d'appeller ce mal dans plusieurs provinces, *Rache* ou *Rasque*.

DESCRIPTION.

I. DANS la teigne, il ſe forme de petites ampoules ſur la peau, comme dans la dartre miliaire.

II. Ces ampoules ne paroiſſent que dans la chevelure, & ordinairement à la racine même des cheveux.

III. On a pourtant des obſervations certaines, qu'elles ont paru quelquefois aux ſourcils, & même à la barbe dans les adultes; mais ces cas ſont très-rares.

IV. Ces veſſies creuſent, & ſont pleines d'une humeur rongeante; ainſi elles dégénerent bien-tôt en ulceres cutanées, plus ou moins profonds, plus ou moins étendus, plus ou moins compliqués.

V. Quelquefois ces ulceres occupent toute la chevelure, quelquefois ils n'en occupent qu'une partie par bandes ou par plaques.

DIFFÉRENCES.

ON diſtingue en général deux ſortes de teigne; la teigne *humide*, & la teigne *ſeche*.

I. La teigne humide eſt de trois eſpéces.

1°. La teigne *à rayon de miel*, en Latin *Tinea favina* ou *favoſa*. Dans cette teigne, on voit dans les ulceres pluſieurs petits trous circulaires, aſſez ſerrés, qui reſſemblent aux cellules d'un rayon de miel, appellé en Latin *Favus*, d'où il découle une humeur viſqueuſe, & jaunâtre comme du miel.

2°. La teigne en *forme de figue*, en Latin *Tinea ficoſa*. Dans celle-là, on trouve dans les ulceres des excroiſſances toutes remplies de petits grains ronds & jaunâtres, ſemblables aux graines qui ſont dans les figues.

3°. La teigne *humide ſimple*, en Latin *Tinea humida ſimplex*, dans laquelle il découle des ulceres une ſéroſité purulente; mais ſans aucune apparence de cellules à rayon de miel, ni de graines de figue.

II. La teigne ſeche eſt de trois eſpeces auſſi.

1°. La teigne *crouteuſe*, en Latin *Tinea cruſtoſa* ou *cruſtacea*, dans laquelle les ulceres ſont couverts de

croutes jaunes, cendrées, noires, ou livides, & très-hideuſes à voir.

La teigne *écailleuſe* ou *lupineuſe*, en Latin *Tinea lupina*, ainſi dite à cauſe que des bords des ulceres ſecs, il s'éleve des callοſités qui reſſemblent à des lupins ou gros pois. On l'appelle auſſi *écailleuſe*, parce que les calloſités ſe ſoulevent en écailles.

3°. La teigne *porrigineuſe* ou *furfuracée*, en Latin *Tinea porriginoſa* ou *furfuracea*, dans laquelle les ulceres ne ſont que des gerçures profondes, ſeches & calleuſes, dont les bords ſont couverts continuellement d'une farine ou ſon blanchâtre, qui ſe détache quand on ſe gratte.

Siége.

JUSQU'A préſent on a mal connu le ſiége de cette maladie, qu'on a placé dans la peau de la tête d'une maniere vague; mais il paroît démontré qu'elle a ſon ſiége dans les bulbes ou capſules qui enveloppent les racines des cheveux, & que ces bulbes ou capſules ſe trouvent ulcérées, plus ou moins dans toute ſorte de teigne.

Pour ſe former une idée juſte du ſiége de la teigne, il faut ſe rappeller ce qu'on a dit ci-deſſus *Liv. II. Chap.* 1. que les poils & les cheveux ſont plantés chacun dans des *capſules* tendineuſes, diſtinctes, d'une figure ovale, placées dans l'épaiſſeur de la peau, avec laquelle elles ſont attachées par quelques filamens tendineux, & mieux encore, par des petits vaiſſeaux artériels, veineux, lympatiques, & par des filamens nerveux qui vont de la peau aux capſules, ou des capſules à la peau.

Ces capſules ſont creuſes, & c'eſt du fond de leur cavité que les poils & les cheveux naiſſent par 5 ou 6 racines diſtinctes, qui laiſſent d'abord entre-elles quelque vuide ; mais qui en ſe rapprochant, forment les poils & les cheveux entierement pleins. Dans le reſte du corps, ces capſules ſont parſemées de loin en loin ; mais à la tête où les cheveux ſont ſerrés, ces capſules ſont auſſi placées près à près, & preſque contiguës.

C'eſt dans les cavités de ces capſules des cheveux, que nous croyons

devoir établir le siége de la teigne, & cette opinion est confirmée par des raisons qui paroissent décisives.

1°. Par l'opiniâtreté de ce mal, qui ne cede à aucun des topiques qu'on employe avec succès pour les croutes de lait, ou pour les dartres, ce qui prouve que ce mal n'est ni dans les canaux sébacées, ni dans la membrane réticulaire.

2°. Par la nécessité où l'on est, lorsque la teigne est confirmée, d'arracher les cheveux pour la guérir, ce qui est une preuve évidente que c'est à la racine des cheveux, & dans leurs capsules, que ce mal doit avoir son siége.

3°. Par la qualité des cicatrices qui restent après la guérison, où les cheveux ne repoussent plus, ce qui fait voir que les capsules d'où ils naissent, ont été entierement détruites.

4°. Enfin, parce que la teigne n'attaque jamais que la partie chevelue de la tête, & les autres parties où il y a du poil, ce qui ne permet pas de douter que les capsules des cheveux ou des poils n'en soient le siége.

CAUSES.

LA CAUSE primitive de la teigne est l'âcreté corrosive plus ou moins grande de la lymphe, qui nourrit les cheveux & qui humecte l'intérieur des capsules ou bulbes cartilagineuses, où ils sont plantés. Or, cette lymphe particuliere peut devenir âcre & même corrosive par quatre causes.

1°. Par des levains étrangers, qui infectent le sang, & qui s'allient avec cette humeur, tels que les virus vérolique, scorbutique & écrouelleux.

2°. Par l'âcreté qui prédomine dans le sang à cause du vice du régime de la mere, ou de la nourrice, ou de l'enfant. Si cette âcreté affecte d'une maniere particuliere l'humeur de ces capsules, c'est à des causes accidentelles qu'il faut l'attribuer, comme au froid extérieur où la tête a été exposée; aux maladies extérieures de la tête qui ont précédé; au peu de soin qu'on a de tenir propre la tête des enfans.

3°. Par la contagion qui se communique du dehors, & qui s'attache à cette humeur d'une maniere particu-

liere à cauſe de l'analogie. C'eſt ainſi que le virus vérolique s'unit à la ſemence, & l'hydrophobique à la ſalive. C'eſt de-là que vient auſſi la facilité avec laquelle la teigne ſe communique, quand on ſe ſert des mêmes peignes, qu'on uſe des mêmes bonnets ou coëffes, qu'on couche enſemble, ou ſeulement qu'on vit dans une trop grande fréquentation.

4°. Enfin, par la malpropreté de la tête, à raiſon de laquelle la craſſe qui s'échauffe, corrompt la lymphe qui nourrit les cheveux, en s'inſinuant le long des cheveux mêmes. De-là vient que les croutes de lait, & que les gales de la tête, ſi on les néglige, dégénerent en teigne. De-là vient que la teigne arrive ſi ſouvent aux enfans mal-propres qu'on néglige de peigner.

EXPLICATION DES DIFFÉRENCES.

LA qualité du ſang décide de la qualité de la teigne : s'il eſt chargé d'une quantité raiſonnable de lymphe, la teigne ſera humide & fluera ; elle

sera seche, au contraire, si le sang est sec & résineux.

2°. Quand la peau de la partie affectée n'est point ulcérée, & que ce n'est que le long de la racine des cheveux qu'il suinte une lymphe à demi-purulente, qui forme d'abord des ampoules à la racine des cheveux, & qui en s'écoulant ensuite, augmente la crasse naturelle de la tête, la teigne est simple ou commençante.

3°. Dès que la surface de la peau est emportée dans quelque endroit de la tête, on voit paroître à découvert les canaux sébacées dilatés, d'où il découle une humeur visqueuse, jaunâtre, qui a quelque rapport avec du miel, & alors la teigne porte le nom de *Tinea favosa*, ou teigne à rayon de miel.

4°. Si l'érosion de la peau augmente, les capsules des cheveux, qui se trouvent par-là décharnées, se montrent à nud, & ressemblent assez bien aux grains, dont le dedans des figues est plein; ce qui fait qu'on donne alors à la teigne, le nom de *Tinea ficosa*, ou teigne semblable au dedans d'une figue.

5°. Quand la teigne est seche, & qu'il n'en découle que peu d'humeur, ce peu d'humeur s'y épaissit bientôt, & y forme des croutes plus ou moins épaisses; ce qui donne à cette teigne, le nom de teigne crouteuse, ou *Tinea crustosa*.

6°. Ces croutes sont jaunes, quand elles ne sont formées que par l'humeur seule qui coule de la teigne; mais elles sont brunes, livides, noires, quand il se mêle avec cette humeur quelques gouttes de sang, ce qui arrive quand le malade se gratte & s'écorche.

7°. Dans la teigne seche, il se forme sous les croutes des callosités dans les levres des ulceres, par le séjour de l'humeur qui y croupit. Quand ces callosités sont distinctes, nombreuses, de la grosseur de gros pois ou lupins, la teigne porte le nom de *Tinea lupina*.

8°. Les croutes de la teigne seche, à force de se dessécher, se découpent en plusieurs petites piéces, plus ou moins grandes, plus ou moins épaisses, qui tombent de la tête comme du gros

ſon, & alors on appelle la teigne, *Tinea furfuracea*, ou teigne à ſon.

9°. Lorſque ces croutes plus fines & plus friables, ſe diviſent en des parties plus menues, qui ont quelque rapport avec la groſſe farine; on donne à la teigne le nom de *Tinea farinacea* ou *porriginoſa*, teigne farineuſe ou porrigineuſe.

SYMPTOMES.

1°. DANS les teigneux la tête ſent mauvais, à cauſe du pus ou de la lymphe purulente qui en découle. Cette puanteur eſt plus ou moins grande ſelon le degré du mal, la qualité & la quantité de pus, & le plus ou le moins de ſoin qu'on a de tenir propre le malade.

2°. Il ſurvient de tems en tems aux teigneux des friſſons & des mouvemens de fiévre, qui ſont la ſuite du repompement des matieres purulentes de la tête, d'où vient qu'ils ſont d'autant plus forts & plus fréquens, qu'on eſt plus négligent à nettoyer les ulceres.

3°. Dans la teigne même commençan-

te, les racines des cheveux ſont affectées ; & dans la teigne confirmée, les capſules même ſe détruiſent. Il faut donc s'attendre dans cette maladie, à la chûte des cheveux : quand elle eſt générale, elle produit l'*Alopécie* ; & elle ne produit que l'*Ophiaſe*, quand les cheveux ne manquent que par des eſpéces de traînées, qui ſerpentent ſur la tête.

4°. Comme les veines lymphatiques qui reviennent de l'extérieur de la tête, ſe chargent de pluſieurs parties du pus de la teigne, & qu'elles les portent dans les glandes du cou, où elles vont aboutir, ainſi qu'on l'a dit *Liv. I. Chap.* 10. il arrive que ces glandes ſont ſouvent engorgées par ce pus, ce qui les fait groſſir.

5°. On ne peut pas peigner les enfans teigneux ; c'eſt pourquoi les poux, quand ils en ont à la tête, ont tout le loiſir de s'y multiplier, d'autant plus que l'ordure & le pus, dont elle eſt couverte, paroiſſent être une nourriture très-convenable pour ces animaux.

6°. Le pus en irritant, les croutes

en chatouillant, & les poux en se remuant & en piquant, causent aux enfans teigneux, une demangeaison importune, qui les oblige à se gratter jusqu'à s'écorcher & à se mettre en sang, ce qui leur cause une vive douleur.

7°. La demangeaison continuelle de la tête cause l'insomnie; & l'insomnie produit l'amaigrissement: d'où vient que la teigne jette à la longue les enfans dans le marasme.

8°. Ce mal est encore augmenté par la fiévre lente qui survient, & qui est l'effet du pus, qui passe continuellement des ulceres de la tête dans le sang, où il est rapporté par les veines lymphatiques, qui l'ont repompé, comme il arrive dans tous les ulceres qu'on ne peut pas déterger.

Diagnostic.

I. On ne peut confondre la teigne qu'avec les croutes de lait, ou avec les gales de la tête, qui sont des restes des croutes de lait; mais il est aisé d'en faire la distinction par les signes suivans.

1°. Dans les croutes de lait, quand

les croutes ſont détachées, la peau paroît au-deſſous, rouge, humide, baveuſe, mais entiere, ſans crevaſſes, ſans ulcere, ſans entamure ; au lieu que dans la teigne, la peau eſt découpée par des crevaſſes ulcéreuſes.

2°. Les croutes de lait s'étendent ſur le viſage, & ſouvent même commencent par le viſage; au lieu que la teigne n'attaque que la partie de la tête qui eſt chevelue.

3°. Les croutes de lait n'arrivent qu'aux enfans qui tettent; au lieu que la teigne arrive aux enfans ſevrés, plus ſouvent qu'à ceux qui ſont en nourrice.

4°. Les croutes de lait, & les gales que les croutes de lait laiſſent, guériſſent aſſez facilement; au lieu que la teigne eſt une maladie très-opiniâtre.

II. A l'égard des différentes eſpéces de teigne, elles ſautent aux yeux; & pour les diſtinguer, il ſuffit de faire attention à la deſcription qu'on en a donnée.

III. Enfin, la nature de la teigne, ou la connoiſſance qu'on a de ce qui

a précédé, suffisent pour mettre en état de reconnoître les causes du mal, & ce qui est plus important encore, la constitution du sang du malade, pour juger s'il y a des soupçons légitimes de vérole, de scorbut, ou d'écrouelles.

PROGNOSTIC.

1°. EN général, la teigne est un mal très-difficile à guérir. La principale difficulté, ou pour mieux dire, l'unique, vient de ce que pour guérir la teigne, il faut procurer une espéce d'exfoliation de l'intérieur des capsules des cheveux qui sont altérées, ce qu'on ne fait que très-difficilement.

On peut autoriser ce qu'on vient de dire par l'exemple de certains petits ulceres, que la petite vérole laisse à la marge des paupieres, & qu'on ne peut pas venir à bout de guérir, à moins que le cartilage qui forme le tarse, ne soit legérement exfolié.

2°. La teigne seche est plus difficile à guérir que la teigne humide, parce qu'elle dépend d'un sang plus sec &

plus âcre, & qu'il y a dans la teigne ſeche des calloſités à fondre, ce qui augmente la difficulté de la guérir.

3°. Dans la teigne humide, la teigne faveuſe & la teigne figueuſe ſont plus difficiles à guérir que la teigne humide ſimple, parce qu'il faut dans ces deux eſpéces de teigne, détruire les glandes ſébacées & les capſules des cheveux, qui ſont altérées, & qui font ces apparences de rayon de miel, ou de grains de figue.

4°. La teigne lupineuſe, & la teigne furfuracée ſont plus difficiles à guérir, que la teigne crouteuſe; parce qu'elles ſont toujours accompagnées de calloſités.

5°. En général, la teigne eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle eſt plus ancienne, qu'elle eſt plus étendue, que les ulceres ſont plus profonds, que les bords en ſont plus calleux, qu'elle eſt ſoutenue par un vice du ſang plus conſidérable.

6°. La prudence ne permet point d'entreprendre de guérir la teigne dans les enfans hectiques ou pulmoniques, à moins qu'on n'ait raiſon de croire que

la teigne est l'unique cause de leur état, & qu'on pourra y remédier en guérissant la teigne.

Curation.

I. Il n'est point de maladie, où il soit plus nécessaire que dans la teigne, de préparer le malade par des remedes internes, avant que d'en venir à la curation externe ou aux remedes topiques.

Ainsi, 1°. S'il y a quelque soupçon légitime de vérole, de scorbut ou d'écrouelles, il faut guérir d'abord ces maux par les remedes spécifiques; ou du moins, à l'égard des deux derniers qu'on ne guérit pas facilement, il faut travailler à corriger, autant qu'on peut, le vice du sang par les remedes appropriés.

2°. Si le mal n'est soutenu que par la seule acrimonie du sang, on tâchera de l'adoucir par le moyen des délayans, des adouçissans ou des atténuans qu'on a déja proposés pour les autres maladies de la peau.

3°. Ainsi on aura la même attention à employer les bouillons de clo-

portes, d'écrevisses ou de viperes, & même l'éthiops minéral ou le mercure doux, ou la simple panacée à une dose convenable, comme des remedes plus sûrs & plus efficaces.

4°. A l'égard des remedes généraux, la saignée & la purgation, on les réitérera plus ou moins souvent selon l'état du mal, & le tempérament du malade.

II. Quant à la curation externe, le point essentiel est d'arracher les cheveux dans toute l'étendue de la teigne, afin que les remedes escharotiques qu'on employera, puissent pénétrer dans les capsules, & les déterger en les rongeant superficiellement.

Pour cet effet: 1°. Si la teigne n'occupe qu'une fort petite étendue, on peut se servir de pincettes; mais si l'étendue est grande, il est mieux d'employer l'emplâtre de poix, étendue sur de la toile neuve, ou sur du basin, qu'on applique par bandes sur la partie teigneuse, & qu'on y laisse huit jours; après quoi en le soulevant, on arrache en même tems tous les cheveux qui y tiennent.

2°. Mais pour y réussir, il faut commencer par faire tomber toutes les croutes s'il y en a, & pour cet effet on employe le beurre frais, la crême récente, le cérat de Galien liquide, ou les feuilles de cresson cuites dans du sain-doux, & appliquées pendant 24 heures.

3°. Il faut auparavant avoir tondu les cheveux avec la pointe des ciseaux dans toute l'étendue du mal, ou, ce qui est encore mieux, dans toute l'étendue de la tête.

4°. En arrachant l'emplâtre de poix, il faut y aller avec ménagement, pour faire le moins de mal qu'on pourra; mais il ne faut pas se laisser attendrir par les pleurs du malade, dans une opération nécessaire.

5°. Après que l'emplâtre a été arraché, on couvre le mal de feuilles de poirée enduites de beurre frais; ce qu'on réitere tous les jours, jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée.

6°. Quelquefois même il est nécessaire d'employer la saignée dans ce cas, lorsque l'inflammation de la tête se trouve trop grande.

7°. Quand l'inflammation eſt appaiſée, on lave le mal avec une décoction de feuilles de choux rouges, ou de fumeterre, des racines de patience ſauvage, ou d'*énula campanæ*, ou même s'il le faut, avec l'urine de l'enfant, ou une légere leſſive de cendres de ſarment; après quoi, on pance le mal avec des plumaceaux chargés d'un digeſtif ordinaire, & quelque tems après avec le baume d'Arcéus.

8°. Par ce moyen, la plus grande partie du mal ſe cicatriſe. On reconnoît d'avance par la couleur ce qui doit ſe cicatriſer; car tout ce qui eſt couleur de roſe ou médiocrement rouge, eſt en voye de guériſon; au lieu que l'on ne doit rien attendre de ce qui eſt blanchâtre ou noirâtre.

9°. Dans ce cas-là, on continuera de pancer avec les digeſtifs, ou le baume d'Arcéus, les endroits qui ſont en bon état; mais on employera pour les autres le baume verd, ou le baume brun, composé de *baſilicum* & de précipité rouge, ou même on lavera ces endroits avec l'eau phagédénique,

plus ou moins forte, ſuivant le beſoin, continuant ainſi juſqu'à ce que tout ſe diſpoſe à ſe cicatriſer.

10°. Que s'il y a quelque excroiſſance, qui ne ſe fonde pas par la ſuppuration, on l'emportera avec la pointe des ciſeaux, où on la détruira par le précipité rouge, par la poudre de pierre à cautere, ou par la pierre infernale.

11°. Sur la fin, on peut laver la tête avec l'eau de chaux ſimple, ou bien l'eau de chaux, où on aura fait bouillir de la fleur de ſoufre.

12°. Il y a ſouvent quelques endroits de la tête, où la teigne ſe trouve plus enracinée, & où il faut répeter pluſieurs fois l'uſage des eſcharotiques. J'ai vû des cas où il a fallu ronger juſqu'à la ſurface du péricrane.

13°. A meſure que la teigne ſe cicatriſe, il faut avoir ſoin de tenir le malade purgé pour vuider l'humeur retenue dans le ſang : il eſt même prudent, pour plus grande ſureté, de lui ouvrir un cautere à la nuque ou au bras.

14°. On comprend aiſément que ce pancement, en détruiſant pluſieurs

capsules, doit produire de grands vuides dans les cheveux, & laisser des places où les cheveux ne sçauroient renaître.

15°. Au reste, si la teigne est récente & peu étendue, on peut se laisser toucher à la compassion, & ne point arracher les cheveux; mais à l'exception de cet article, on observera tout le reste: & si le mal résiste, on en viendra enfin à l'usage de l'emplâtre de poix, comme absolument nécessaire.

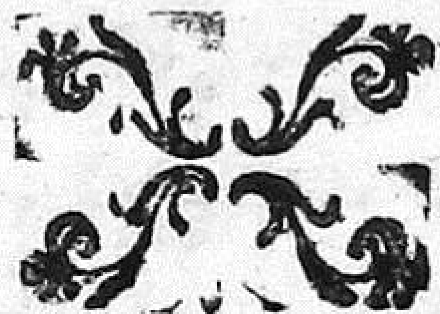
16°. Quand le mal est guéri, les cheveux repoussent dans toute la tête, à l'exception des endroits où les capsules ont été détruites. Comme les premieres racines des cheveux subsistent dans les capsules qui ont résisté au au mal, il en renaît bientôt de nouveaux cheveux, ou peut-être aussi que ce sont de nouveaux germes de cheveux; car il est certain qu'il y en a plusieurs dans chaque capsule.

17°. Au reste, on peut sans danger employer l'onguent mercuriel dans les ulceres des teigneux, si on le juge nécessaire, quoiqu'il faille l'appliquer sur la

tête ; mais je ne ſçaurois aſſez diſſuader l'uſage de l'arſénic & des corroſifs arſénicaux. Valeſcus de Taranta, ancien Médecin de Montpellier, aſſure [a] qu'un enfant teigneux fut trouvé mort, parce qu'on lui avoit appliqué ſur la tête un emplâtre où il entroit de l'arſénic.

18°. Dès qu'on employe l'emplâtre de poix, tous les poux périſſent, & c'eſt une incommodité dont le malade ſe trouve délivré. Que ſi les poux incommodoient beaucoup le malade, avant l'application de cet emplâtre, on y remédiera en frottant avec un peu d'onguent mercuriel, les endroits où les poux fourmillent le plus, ou en les ſaupoudrant avec la poudre de *Staphiſaigre.*

[a] Philonii, *Lib. I. Cap.* 3.



CHAPITRE TREIZIEME.

Du Malum mortuum, *ou Mal-mort.*

LA MALADIE dont on va parler dans ce Chapitre, eſt très-réelle, & elle a été décrite par tous les Médecins qui ont enſeigné ou pratiqué la Chirurgie avant le renouvellement des Belles-Lettres, quoique les Auteurs modernes, qui ont écrit ſur la même matiere, n'en faſſent aucune mention. Cette maladie porte le nom de *Malum mortuum* dans les Auteurs qui en ont parlé; & c'eſt par ce nom, tout ignoré qu'il eſt, que nous la déſignerons.

DESCRIPTION & DIFFÉRENCES.

I. LE *Malum mortuum* a ſon ſiége dans la peau, ſur la ſurface de laquelle il ſe forme des croutes épaiſſes, raboteuſes, brunes ou noires, plus ou moins étendues, ſuivant l'étendue du mal qui les produit. Il ne coule rien de deſſous

ces croutes, aussi demeurent-elles en place, fixes & sans se détacher pendant plusieurs années.

II. Quand elles tombent d'elles-mêmes, ce qui arrive quelquefois, ou quand on les fait tomber en se grattant, la peau paroît au-dessous un peu rouge, mais sans aucune entamure sensible. On y apperçoit pourtant quelques inégalités, & il en suinte peu-à-peu une humeur épaisse, dont il s'y forme une nouvelle croute qui est pareille à la premiere, & qui en acquiert bientôt l'épaisseur.

III. Ce mal reste ordinairement à la même place, & ne s'étend pas comme la dartre. Il est presque insensible, & ne cause aucune douleur, pas même quand les croutes tombent, & que la peau est, pour ainsi dire, à nud, si l'on excepte un leger *prurit* très-supportable, & dont on s'apperçoit à peine. Il arrive le plus souvent aux cuisses, aux fesses, au dos, au visage, & sur-tout aux épaules. J'ai eu occasion de le voir souvent, & j'ai trouvé qu'on le confondoit avec la dartre crouteuse, & quelquefois avec la cou-

perose, quand il étoit au visage.

IV. On doit distinguer ce mal en *Malum mortuum congenitum*, ou *innatum*, quand il vient de naissance; & en *Malum mortuum adventitium*, quand il survient dans le cours de la vie. On porte le premier en naissant; mais il est dans l'enfance si peu sensible, qu'on n'y fait point d'attention, & qu'on ne commence à s'en appercevoir que quand le sujet est grand. Pour le second, il arrive après la naissance; mais il n'est guere remarquable dans le commencement, & il s'accroît à mesure qu'on avance en âge.

V. On a donné à ce mal le nom de *Malum mortuum*, parce qu'en effet, la peau paroît comme morte dans les endroits malades. Les Grecs ni les Latins ne l'ont point décrit, ou l'ont décrit sous quelqu'un des noms que nous attribuons aux dartres. Quant à nous, ce mal n'est pas assez connu, ni des malades, ni de ceux qui les traitent, pour avoir aucun nom François, & on est obligé de lui conserver le nom Latin de *Malum mortuum*, qu'il porte constamment dans tous les Auteurs

de Médecine du moyen âge, qui en ont traité, & qui ont écrit en Latin.

SIÉGE & CAUSES.

POUR peu que l'on fasse attention au lieu que le *Malum mortuum* occupe constamment, il est aisé de voir qu'on n'en peut placer le siége, que dans les cellules de la membrane réticulaire, où nous avons placé celui des dartres, ou dans les glandes sébacées, où nous avons placé celui de la couperose, & des croutes de lait. La décision de cette question est dans le fond peu importante; mais la maniere dont il faut s'y prendre pour guérir ce mal, semble décider qu'il doit avoir son siége dans les glandes sébacées.

On ne le guérit jamais par des remedes qui agissent simplement sur la surface de la peau, c'est-à-dire, sur la membrane réticulaire, comme on guérit les dartres. Il faut pour une guérison radicale, brûler toute l'épaisseur de la peau, ce qui prouve que le siége du mal est plus profond que la membrane réticulaire, & qu'il ne peut être placé que dans les glandes sébacées,

non pas dans les extrémités de leurs canaux excrétoires, comme les croutes de lait & la couperose; mais dans le corps même de ces glandes.

D'*un* côté, un mal aussi permanent & aussi rébelle aux remedes, tant internes qu'externes, dont on éprouve le succès dans les autres maladies des glandes sébacées; & de l'*autre* côté, un mal aussi indolent, ne peut venir que d'une cause plus opiniâtre & plus difficile à emporter, que la cause qui produit ces autres maladies, & en même tems d'une cause incapable de ronger ni d'ulcérer les glandes sébacées, où il a son siége. Or, nulle cause ne peut réunir ces deux qualités, que la nature du mal exige, que la callosité des glandes sébacées dans toute l'étendue que le mal occupe. Dans cette supposition, on voit aisément pourquoi cette cause est si difficile à emporter, car on sçait qu'on ne résout point les callosités des parties tendineuses; & l'on voit aussi d'où vient qu'un mal si opiniâtre est en même tems si indolent, car on sçait que les parties calleuses ne sont point douloureuses.

Il ne reste donc qu'à déterminer quelles sont les causes éloignées, qui donnent lieu à la callosité des glandes sébacées dans l'endroit affecté, & cela dans les deux cas où l'on a vû que le *Malum mortuum* arrive, ou dans le sein même de la mere, ou après la naissance.

I. Dans le *Malum mortuum*, qui commence dès le sein de la mere, ces causes se réduisent aux causes suivantes.

1°. A un vice de conformation de l'embryon, par rapport à un certain nombre de glandes sébacées, qui oblige la lymphe nourriciere à y croupir & à s'y épaissir, ce qui rend ces glandes calleuses.

2°. A quelque compression ou quelque coup, qui porte sur un point du corps de l'embryon, & qui dérange la circulation de la lymphe dans quelques glandes sébacées; la moindre compression, & le plus petit coup suffisent pour cela, vû l'état de mollesse de l'embryon.

3°. A quelque floccon de cette glaire mousseuse, qui nage dans la liqueur de l'amnios, s'il vient à s'attacher à quel-

que endroit de la peau, & qu'en bouchant les canaux excrétoires des glandes sébacées, il donne lieu au gonflement, & par conséquent à l'endurcissement de ces glandes.

4°. A quelque floccon pareil, si par son âcreté, il irrite les extrémités des glandes sébacées, & y attire une legere inflammation, qui arrête l'humeur sébacée, & fasse grossir & durcir ces glandes.

Entre ces causes locales, on doit comprendre l'épaississement de la lymphe qui peut produire des callosités squirrheuses dans quelques glandes sébacées, comme nous verrons ci-dessous qu'elle en produit dans plusieurs parties: mais comme cet épaississement est une cause générale, il faut toujours y joindre quelque cause locale, qui en détermine l'action sur quelques glandes particulieres.

II. Le *Malum mortuum*, qui arrive après la naissance, reconnoît pour causes éloignées à peu-près les mêmes causes; mais ces causes pour produire la callosité des glandes sébacées, doi-

vent être plus fortes & plus efficaces que dans les embryons, parce qu'elles ont à agir ſur des corps plus fermes & plus rénitens. Nous croyons devoir compter entre ces cauſes,

1°. Les compreſſions qui gênent un endroit déterminé du corps, ou les coups qui y portent; mais ces compreſſions doivent durer aſſez long-tems, & ces coups être aſſez *contondans* pour attirer la calloſité des glandes ſébacées qui y ſont expoſées.

2°. L'application de cauteres, de ventouſes ou de véſicatoires, qui peuvent de même cauſer la calloſité de quelques glandes ſébacées par la compreſſion, ou l'éréthiſme qu'ils cauſent, ou par le pus qui en coule, & qui en bouche les canaux excrétoires.

3°. L'application d'emplâtres ou ciroines, qui produiſent le même effet, ſoit en irritant, ſoit en bouchant les extrémités des canaux excrétoires des glandes ſébacées.

4°. L'âcreté ou la viſcoſité de la ſueur qui croupit entre les feſſes, & entre les parties de la génération, & qui

& qui produit ſur la peau & ſur les canaux des glandes ſébacées le même effet que les emplâtres.

5°. L'uſage des fards âcres ou gras, & l'abus outré du rouge, ſur-tout du rouge qui eſt ſalin.

6°. Les maladies de la peau comme les dartres, l'éréſipele, les clous, qui peuvent produire l'endurciſſement des glandes ſébacées dans les endroits où ces maux durent long-tems.

A ces cauſes particulieres, on peut joindre la cauſe générale, ſçavoir l'épaiſſiſſement de la lymphe; mais ce qu'on a déja dit, doit faire comprendre que cette cauſe ne peut point agir ſur un endroit particulier de la peau, à moins qu'il n'y ait quelque cauſe locale, qui l'y détermine.

SYMPTOMES.

1°. DANS le *Malum mortuum*, lorſque les croutes ſe détachent & qu'on peut toucher la peau, on la trouve un peu roide & épaiſſe, & cela doit être ainſi, puiſque les glandes ſébacées en devenant calleuſes, en augmentent l'épaiſſeur.

2°. Les glandes sébacées devenues plus grosses, séparent un peu plus d'humeur visqueuse, quoique calleuses, & cette humeur en distillant sur la peau, acheve de s'y épaissir, & y forme une croute.

3°. Ces croutes sont long-tems à devenir épaisses, parce que l'humeur qui les forme, se sépare en petite quantité; & de-là vient que ces croutes restent plusieurs années sans prendre d'accroissement sensible.

4°. Comme le peu d'humeur qui s'amasse sous les croutes, s'y épaissit, il ne faut pas être surpris si ces croutes sont seches, & s'il n'en découle aucune espéce de sérosité ou d'humeur.

5°. Les croutes tombent difficilement, parce qu'elles sont collées contre la peau, & qu'il n'y a point d'humeur entredeux, qui en diminue l'adhésion.

6°. Non-seulement l'humeur sébacée, qui coule de la partie affectée, est en petite quantité & fort épaisse, ce qui fait qu'elle s'endurcit promptement; mais il est apparent qu'elle est peu saline & peu âcre, & ces causes

réunies, font que le dessous des croutes n'est point irrité, & qu'on n'y ressent aucune douleur.

7°. De-là vient aussi que la peau n'est pas même entamée, & que les legeres inégalités qu'on y voit, quand les croutes tombent, viennent de l'inégalité de la surface des croutes, qui la couvrent & qui s'y moulent.

8°. On y ressent pourtant un leger *prurit*, qui paroît venir moins de l'action de l'humeur sébacée, que du tiraillement & de la tension que la croute cause dans la peau où elle est attachée, à mesure qu'elle augmente.

9°. On n'a nulle preuve que ce mal soit contagieux, & dans le vrai il ne doit pas l'être, dès qu'il n'en coule aucune humeur qui puisse se communiquer d'un sujet à un autre.

Diagnostic.

I. La description qu'on a faite du *Malum mortuum*, le caractérise si bien, qu'il est impossible de le confondre ni avec les dartres, qui sont humides ou rongeantes, ni même avec les dartres qui sont seches, parce qu'elles sont

accompagnées d'une grande demangeaiſon.

II. Le *Malum mortuum* reſſemble mieux aux croutes de lait ; mais il en differe, en ce qu'il eſt moins étendu, qu'il n'eſt pas propre aux enfans comme les croutes de lait, qu'il ne demange point, & qu'il eſt beaucoup plus opiniâtre.

III. C'eſt du malade même qu'on doit apprendre ſi le mal eſt de naiſſance, ou s'il eſt ſurvenu depuis.

PROGNOSTIC.

I. LE *Malum mortuum* qui ne cauſe aucune douleur, & qui ne fait point de progrès, ne mérite pas qu'on y faſſe grande attention, & on peut le garder ſans inquiétude, ſur-tout quand il a peu d'étendue. J'ai vû des gens qui l'ont gardé toute leur vie, ſans en être plus occupés que d'une ſimple verrue.

II. On doit s'en occuper davantage, lorſque le mal eſt grand, & qu'il s'étend tous les jours ; qu'il cauſe de la douleur, ou du moins une demangeaiſon vive ; qu'il en coule

une humeur âcre; en un mot, lorsque le *Malum mortuum* dégénere en dartre rongeante, ce qui est très-rare.

III. Mais on ne sçauroit s'empêcher de s'en occuper, quand il est au visage, quelque benin qu'il soit, parce que les croutes qu'il y produit, font un aspect hideux. C'est dans ce cas-là aussi qu'on demande des remedes avec ardeur; mais avant que de se prêter aux desirs des malades, il faut leur faire observer, que les remedes sur lesquels on peut compter, laisseront une cicatrice qui déparera presque autant que les croutes, comme on va le voir dans le détail de la curation.

CURATION.

I. ON vient de dire que le *Malum mortuum* ne demande point de curation, parce qu'on peut & qu'on doit le supporter: & c'est en effet le parti que l'on prend tant que le mal est caché; mais lorsqu'il est apparent, & sur-tout lorsqu'il est au visage, les malades qui sont occupés de leur figure, veulent absolument en guérir, & l'on

eſt forcé de ſe rendre à leurs ſollicitations.

II. Mais avant que d'entreprendre la curation de ce mal, il faut avoir travaillé avec ſoin à détremper, atténuer, purifier, adoucir la maſſe du ſang & de la lymphe, par des remedes internes, ſoit généraux, ſoit particuliers, qui ſoient propres à remplir ces indications. On peut ſur cela voir ce qu'on a déja dit là-deſſus, dans le traitement des dartres, de la gale, des croutes de lait, & de la teigne.

III. Quand on jugera qu'on a aſſez corrigé les vices du ſang, on pourra ſans danger entreprendre le traitement extérieur du mal. Pour cet effet, on y appliquera de la crême de lait, ou du fromage frais, pour ramollir les croutes & les faire tomber.

IV. On verra alors la peau à découvert, & on pourra juger de ſon état. Quel qu'il ſoit, on n'y appliquera d'abord que les remedes cathérétiques qu'on a ci-deſſus propoſés pour les dartres. Tels ſont l'eau phagédénique, dont on touchera legerement la peau avec

une plume deux fois le jour; la pierre infernale, qu'on appliquera sur la peau quelques instans; la poudre de pierre à cautere, dont on saupoudrera la partie, plus ou moins; l'onguent brun avec le précipité rouge & le *basilicum*, dont on couvrira legérement des plumaceaux qu'on y mettra; enfin, s'il le faut, la dissolution de mercure adoucie, dont on touchera très-legérement le mal, avec une plume ou un pinceau.

V. Si après un usage de ces remedes assez long-tems répeté, on s'apperçoit que le mal subsiste toujours, il sera aisé de conclurre qu'il est trop profond pour pouvoir être détruit par des remedes, qui n'agissent que sur l'extérieur de la peau. Dans ce cas, comme tout le corps de chaque glande sébacée est affecté, & que le mal, par conséquent, occupe toute l'épaisseur de la peau, il n'y a point de moyen de le détruire, qu'en détruisant la peau avec les glandes sébacées.

VI. Si le malade bien instruit de cette nécessité, adopte ce traitement, on appliquera sur la partie un em-

plâtre quelconque, percé au milieu; d'une ouverture assez grande pour embrasser tout le mal qu'on veut extirper. On rangera dans toute l'étendue de cette ouverture, des petites pierres à cautere, & on les couvrira d'un autre emplâtre, qu'on contiendra par un bandage, si on peut y en appliquer un, ou en tout cas avec la main, c'est-à-dire, qu'on en usera comme quand on veut appliquer un cautere.

VII. Pendant l'opération des pierres à cautere, on y regardera de tems en tems pour juger de leur action; mais il faut les laisser agir jusqu'à ce qu'on juge que la peau est à peu-près brûlée dans toute son épaisseur avec toutes les glandes sébacées affectées. Alors on levera tout cet appareil, on fera quelques legeres scarifications à l'eschare, on l'oindra de beaucoup de beurre frais, & on la couvrira d'une feuille de poirée.

VIII. Dès qu'on s'appercevra que l'eschare commence à se détacher, on la pancera avec le digestif simple, dont on continuera l'usage jusqu'à

la chûte entiere de l'eſchare. On employera alors le baume d'Arcéus, & enſuite le baume brun, s'il le faut pour détruire quelques calloſités qui auroient réſiſté à la ſuppuration, ou le baume verd pour hâter la cicatrice. Par ce moyen toutes les glandes ſébacées malades ſe trouvent détruites, & le mal radicalement guéri.

IX. La cicatrice qui ſuccede au mal, eſt liſſe, fine, blanche, plus creuſe que la peau voiſine, ce qui certainement dépare beaucoup, mais du moins elle eſt propre, & n'a pas l'air dégoutant des croutes qui couvroient le mal.

X. Quoique le mal par cette méthode, ſoit parfaitement guéri, ou pour mieux dire, extirpé, il eſt cependant prudent de conſeiller au malade de ſe faire ouvrir un cautere, de peur que quelques gouttes d'humeur vitieuſe retenues dans le ſang ne reproduiſent un mal pareil dans quelque autre endroit de la peau.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Des Taches de naissance.

DESCRIPTION.

LES ENFANS naissent souvent avec différentes défectuosités; mais on ne prétend parler ici que de celles qui intéressent la peau, soit en en altérant la couleur naturelle, soit en y faisant croître des poils qui la rendent velue.

I. Les changemens de couleurs occupent quelquefois une assez grande étendue, & forment de grandes plaques; & quelquefois ce ne sont que des espéces de boutons depuis l'étendue d'un pois, jusqu'à celle d'un denier. Quoique ces changemens soient ordinaires au visage, ils arrivent souvent aussi dans d'autres endroits du corps; mais dans quelques endroits qu'ils soient, la peau qui est altérée, y est plus épaisse, & déborde un peu sur le niveau du reste de la peau, ce qui forme une espéce de tumeur plate. La couleur y est toujours

changée, mais elle ne l'eſt pas toujours de la même maniere. Quelquefois ces endroits ſont rouges, quelquefois bruns tirant un peu ſur le jaune, & quelquefois livides, plus ou moins foncés.

II. Dans les endroits, où la peau eſt velue, & dont l'étendue eſt tantôt plus grande, & tantôt plus petite, les poils y ſont quelquefois courts & doux comme ceux de rat; quelquefois plus longs & également doux comme ceux de lapin; enfin, quelquefois longs, mais rudes, gros, durs comme ceux de ſanglier. A cela près, la peau y conſerve ſa couleur naturelle, quoique plus épaiſſe que dans les environs.

Ces marques portoient chez les Romains les noms de *Nævi materni* ou *Genitivæ notæ* [a]. Chez nous on les appelle *Taches de naiſſance*, & ſouvent des *Envies*. Ce dernier mot vient de la perſuaſion où ſont les femmes que ces taches ſont la ſuite des envies ou des craintes qu'elles ont eues pendant leur groſſeſſe, c'eſt-à-dire, des impreſſions vives, dont elles ont été affectées, & que ces marques arrivent aux endroits de leur

a Sueton. in Auguſt.

enfant, qui répondent aux endroits de leur corps, où elles se sont grattées, ou du moins où elles ont porté la main pendant leur envie, ou leur saisissement.

Pleines de ce préjugé, il faut voir les peines qu'elles se donnent d'ajuster les faits à leur opinion. Les plaques sont-elles rouges, c'est qu'elles ont eu envie de boire du vin, ou qu'elles ont été effrayées de voir du sang répandu; sont-elles brunes, elles ont eu envie d'un foye de veau, ou de quelque ragoût brun: sont-elles livides, c'est l'effet de quelqu'enterrement lugubre qui les a surprises.

Il en est de même des taches qui sont moindres. Si elles sont rouges, elles ressemblent à des fraises, à des cerises, ou à des framboises, qu'elles ont désiré de manger: si elles sont livides, ce sont des grains de raisin, ou des mûres dont elles ont eu envie de même.

Les endroits de la peau qui sont couverts de poil de rat, viennent de l'effroi qu'un rat leur a causé: ceux où le poil est semblable à celui de lapin, de l'envie de manger du lapin: & ceux

où le poil ressemble à celui de sanglier, de l'envie de manger d'un marcassin.

On ne doit point être surpris que les femmes qui ont tant d'envies bisares, & tant d'alarmes frivoles pendant leur grossesse, trouvent ensuite à point nommé dans les taches de leurs enfans, des ressemblances avec quelques-unes des choses qu'elles ont désiré ou appréhendé, & qu'elles s'affermissent par-là dans leur prévention; mais il y a lieu de s'étonner que tant de gens instruits, aient legérement embrassé une pareille opinion, dont la fausseté est évidente; car il n'y a entre la mere & l'enfant qui est dans son sein, aucune communication de nerfs, qui puisse faire passer dans l'enfant, les impressions qui affectent la mere; & d'ailleurs quand ces impressions passeroient à l'enfant, elles ne sçauroient produire dans l'enfant, la ressemblance des objets, qui les a excitées dans la mere.

Il est donc visible, quoi qu'en disent les femmes, que ces taches de naissance, sont un vice imprimé dans la

peau de l'embryon, non pas par les envies ou les alarmes de la mere, mais par des causes très-différentes, qu'il est question de rechercher.

Siége & Causes.

I. Il est très-apparent que les taches de naissance, qui consistent dans le seul changement de la couleur de la peau, ont leur siége dans la membrane réticulaire, & que cette membrane est la seule partie de la peau qui soit altérée. Or, cette membrane peut être altérée de deux façons, ou par la simple dilatation des vaisseaux sanguins, artériels ou veineux qui l'arrosent; ou par le vice de l'humeur muqueuse qui y est contenue.

1°. *Par la simple dilatation* des vaisseaux qui l'arrosent. C'est ainsi que les arteres capillaires distribuées dans une certaine étendue de la membrane réticulaire, si elles sont dilatées, & pleines d'un sang vif & artériel, communiqueront une rougeur contre nature à cette partie de la peau, & delà viendront les plaques & les boutons rouges, plus ou moins foncés.

C'eſt ainſi que la dilatation variqueuſe des veines capillaires dans une partie de la même membrane, donnera lieu par le ſéjour du ſang veineux & noirâtre, qui s'y arrêtera, aux plaques ou boutons plus ou moins bruns, plus ou moins livides, plus ou moins noirâtres, ſuivant la qualité ou la quantité du ſang qui croupira dans ces veines.

2°. *Par le vice de l'humeur muqueuſe.* Ainſi, ſi cette humeur ſe trouve chargée d'une bile ardente & tirant ſur le rouge dans quelqu'endroit de la membrane réticulaire, cet endroit ſera couvert de plaques ou de boutons rouges, rougeâtres, ou d'un rouge vineux; & ſi elle eſt chargée d'une bile jaune, brune, noire, les plaques & les boutons ſeront de couleur jaune, brune, ou livide.

II. Pour les changemens qui arrivent dans la qualité des poils, il eſt certain qu'il ont leur ſiége dans les capſules, où les poils ſont *implantés*, & d'où ils tirent leur nourriture, & que ces changemens ne peuvent arriver que parce que ces capſules groſſiſ-

ſent trop ; & qu'en groſſiſſant, elles fourniſſent aux poils qui en naiſſent, une nourriture plus abondante. Si ces capſules ne groſſiſſent que peu, les poils ſeront plus abondans & plus épais, mais courts & doux : ſi elles groſſiſſent davantage, les poils ſeront un peu plus longs & un peu plus gros, mais cependant ſouples & doux : enfin, ſi elles groſſiſſent beaucoup, les poils beaucoup mieux nourris, ſeront plus longs, plus durs, & plus rudes.

III. Il ſeroit inutile de s'arrêter à expliquer en détail les cauſes, qui peuvent donner lieu à la dilatation des arteres & des veines capillaires dans quelques endroits de la membrane réticulaire ; au mêlange de la bile avec l'humeur muqueuſe dans certaines cellules de cette membrane ; à l'augmentation de la groſſeur de certaines capſules des poils. Il ſuffit qu'on voie en gros, que ces cauſes doivent toutes ſe rapporter aux dérangemens de la circulation des liqueurs qui arroſent ou nourriſſent ces parties. Or, ces dérangemens viennent de trois cauſes.

1°. De quelque compreſſion ou de

quelque coup ſur le ventre de la mere, qui ſe tranſmettent juſqu'à l'embryon, où, quelque foibles qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de faire une impreſſion capable d'y produire quelque altération. 2°. De l'âcreté de l'humeur de l'amnios, ou pour mieux dire, des floccons mucilagineux qui y nâgent, qui irritent quelques endroits de la peau & y cauſent des éréthiſmes capables d'y déranger l'ordre de la circulation. 3°. De quelque vice dans le ſang ou dans la lymphe de l'embryon, qui, quelque leger qu'il ſoit, peut y cauſer des dérangemens dans la circulation de ces liqueurs.

Symptomes.

1°. Les taches rouges, qui viennent du ſéjour du ſang dans les arteres, ſont d'autant plus rouges, que le ſang eſt plus raréfié ou plus abondant. De-là vient qu'elles ne ſont jamais ſi rouges, que dans le printems, dans l'été, dans la fiévre, dans la pléthore.

2°. Les taches jaunes, brunes, livides, qui viennent du ſéjour du ſang dans les veines, ne ſont jamais plus

jaunes, plus brunes, plus livides, que quand le ſang eſt épais, ſec, noirâtre. De-là vient que ces taches ſont le plus apparentes dans l'hyver, dans le froid, dans le friſſon de la fiévre.

3°. Les taches rouges, jaunes, brunes, livides, qui dépendent du mêlange de la bile vitiée avec l'humeur muqueuſe, ſont plus ou moins apparentes, ſuivant que la bile abonde dans le ſang plus ou moins, ou qu'elle y eſt plus ou moins altérée. De-là vient que ces ſortes de taches ne ſont jamais plus marquées, que quand le chagrin & la triſteſſe retiennent la bile, ou que la maladie en augmente le vice.

4°. Quand les cellules de la membrane réticulaire qui ſont affectées, occupent un certain eſpace, & ſont contiguës; les taches de naiſſance ſont des plaques continues, plus ou moins grandes. Quand ces cellules ſont diſtinctes, ou qu'elles n'occupent que des petits eſpaces; les taches ne ſont que des boutons épars, plus ou moins nombreux, ce qui doit s'entendre de même des parties velues de la peau, ſui-

vant que les capſules des poils qui ſont groſſies, ſont contiguës ou ſéparées, & qu'elles occupent un eſpace plus ou moins grand.

5°. La peau eſt plus épaiſſe dans toutes les taches de naiſſance : dans celles où le ſang croupit dans ſes vaiſſeaux, ſuivant le volume plus ou moins grand des vaiſſeaux dilatés : dans celles où la bile eſt mêlée avec l'humeur muqueuſe, ſuivant le degré de gonflement que cette humeur âcre cauſe dans les parois des cellules.

6°. La peau s'épaiſſit auſſi dans les endroits qui ſont velus, parce que les capſules des poils y ſont groſſies ; mais cette augmentation dans l'épaiſſeur de la peau eſt médiocre, quand les poils ſont courts & ſouples, parce que les capſules ſont peu groſſes ; elle eſt plus grande, quand les poils ſont plus longs, quoique ſouples, parce que les capſules ſont alors plus groſſes ; enfin, elle eſt plus grande encore, quand les poils ſont longs & rudes, parce que les capſules ſont alors beaucoup plus groſſes.

7°. Les taches de naiſſance ſont ordinairement peu ſenſibles dans les enfans en qui la peau eſt mince, & les altérations de la peau peu marquées : elles ſont plus apparentes dans les adultes, à meſure que la peau s'épaiſſit & ſe durcit : enfin, elles ſont tout-à-fait difformes dans les perſonnes vieilles, parce que la peau ſe raccornit, & que les altérations de la peau augmentent à proportion.

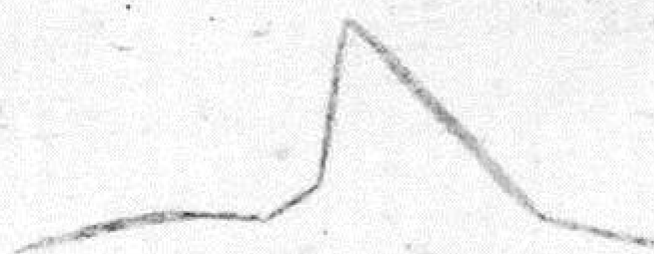
Diagnostic & Prognostic.

Le diagnoſtic des taches de naiſſance ſaute aux yeux. Il eſt aiſé auſſi de ſe déterminer ſur le prognoſtic.

Ces ſortes de difformités ne cauſent aucune douleur, n'attirent jamais des ſuites fâcheuſes, enfin, ne méritent pas le nom de maladies, puiſqu'elles ne cauſent aucune léſion de fonction.

Curation.

Après ce qu'on vient de dire, il eſt évident qu'on ne doit rien faire aux défectuoſités de naiſſance, & c'eſt le parti qu'on prend toujours, tant qu'elles



ne paroissent pas, & qu'elles sont en des endroits couverts par les habits; mais on est tenté d'essayer de les guérir, quand elles sont au visage ou aux mains. On ne manque pas de gens qui conseillent pour cela des fomentations, des pommades, des onguents, des emplâtres. On trouve en effet de tout cela dans nos Livres; mais l'effet ordinaire de ces remedes est d'amuser quelque tems la confiance de ceux qui s'en servent, & de lasser enfin leur patience.

On ne doit pas espérer de corriger par de pareils remedes, les vices des parties solides. Pour les guérir, il faut extirper la partie affectée, ce qui est suivi d'une cicatrice presqu'aussi difforme que la défectuosité dont on cherche à guérir, & c'est ce qu'il faut représenter au malade.

Que si nonobstant cette représentation, il s'obstine à vouloir être guéri, il faudra dans ce cas, distinguer la nature de la défectuosité. Si ce ne sont que des taches, comme elles n'intéressent que la membrane réticulaire,

on réussit facilement à les emporter.

I. Dans ce cas, après avoir préparé le malade, 1°. On applique sur la tache un emplâtre vésicatoire pour enlever la surpeau, & mettre à découvert la membrane réticulaire, qui est le siége du mal.

2°. On brûle alors cette membrane avec des escharotiques, plus ou moins forts, comme ceux qu'on a proposés dans le Chapitre précédent pour le *Malum mortuum*, afin de ronger cette membrane, ou de la détruire par la suppuration : tels sont l'eau phagédénique, la pierre infernale, l'onguent brun fait avec le *basilicum* & le précipité rouge, mêlés ensemble à la dose qu'on juge à propos, la poudre de pierre à cautere, & même la dissolution de mercure adoucie ou pure. On applique ces remedes legérement & avec circonspection, en commençant par les plus doux, & se réglant sur leurs effets pour en employer de plus forts, ou pour les employer à plus forte dose.

3°. On répete cette application d'escharotiques pied-à-pied avec cir-

conſpection, & ſur un endroit après l'autre, ſi la tache eſt fort étendue, juſqu'à ce qu'on ait détruit la membrane réticulaire & qu'on ſoit parvenu au corps même de la peau. Pour lors on ceſſe l'uſage des eſcharotiques, & l'on traite le mal comme un ulcere ſimple, juſqu'à ce qu'on l'ait mené à cicatrice, laquelle dans ce cas, quoique choquante, n'eſt pas du moins, creuſe, ou l'eſt peu.

4°. Que ſi par malheur, le mal attaquoit le corps même de la peau, alors pour opérer une guériſon radicale, il faudra détruire la peau, ou en continuant de ſe ſervir des eſcharotiques, ce qui eſt long & douloureux, ou ce qui eſt plus court, en enlevant l'endroit affecté avec le biſtouri ou avec la pierre à cautere, comme on l'a dit à l'égard du *Malum mortuum* dans le Chapitre précédent. Dans ce cas-là, comme la cicatrice ſera creuſe, on doit s'attendre qu'elle ſera beaucoup plus difforme.

5°. On procure dans ce dernier cas, la chûte de l'eſchare avec le beurre

frais ou le *basilicum*, & dès qu'elle est tombée, on traite le mal comme un ulcere simple avec le digestif, le baume d'Arcéus, & s'il le faut, le baume verd, jusqu'à ce qu'il soit cicatrisé. S'il y avoit quelque endroit, où il restât quelque callosité, on la détruira avec l'onguent brun, ou la pierre infernale.

II. Que si la défectuosité consiste en quelques poils plus ou moins longs, plus ou moins rudes, qui couvrent quelque endroit de la peau, on mettra d'abord en usage quelque dépilatoire, tel que le suivant.

Prenez de chaux vive, tirée depuis peu du four, une once; & d'orpiment en poudre fine, un demi-gros, ou un gros, suivant qu'on veut que le dépilatoire soit plus ou moins fort: versez par-dessus de la lessive ordinaire, & détrempez ces drogues en bouillie claire: faites-les bouillir jusqu'à ce que cela forme une bouillie plus épaisse en forme de liniment.

On

On frotte l'endroit que l'on veut dépiler, de cette bouillie, avec une plume, & on l'y laisse pendant un quart d'heure, après quoi on lave la partie avec de l'eau tiéde.

2°. On doit s'attendre qu'à la place des poils qu'on aura emportés par le dépilatoire, il en renaîtra de nouveaux; mais on réitére l'usage du même dépilatoire jusqu'à quatre ou cinq fois s'il le faut. Par ce moyen, on peut espérer d'emporter à la fin, tous les germes des poils qui sont dans les capsules affectées, & de ne voir plus croître du poil à l'endroit qui en étoit couvert. Du moins est-il certain que les poils qui pourroient repousser, seront & plus rares & plus fins, ce qui rendra la difformité très-legere & très-supportable.

3°. Que si l'on demandoit une guérison plus parfaite, il faudroit alors se déterminer à emporter la peau avec la pierre à cautere, de la même maniere qu'on l'a dit dans le Chapitre précédent du *Malum mortuum*, & pancer l'ulcere en la maniere ordi-

naire. Il eſt certain qu'en détruiſant ainſi les capſules malades, il ne repouſſera plus de poils ; mais il y aura à la place, une cicatrice creuſe, bien déſagréable.





LIVRE TROISIEME.

De l'Oedême & des Tumeurs Oedémateuses.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Œdême.

DESCRIPTION.

LE NOM d'*Œdême*, οἴδημα, ne signifie en Grec que *Tumeur* en général, & ce n'est aussi que dans ce sens que ce mot se trouve employé dans Hippocrate ; mais l'usage en a depuis long-tems restraint la signification, & on ne l'employe plus que pour désigner une tumeur particuliere, qui a des propriétés essentielles qui la distinguent des autres tumeurs.

I. De ne causer aucun changement dans la couleur de la partie affectée, qui bien loin d'être plus rouge, sem-

ble au contraire, être plus pâle & plus blafarde.

II. De ne point causer de chaleur dans la partie malade; au contraire, la tumeur œdémateuse semble être plus froide, ou du moins plus disposée à se refroidir.

III. De ne point produire de douleur; il semble même que dans l'œdême l'indolence soit augmentée.

IV. De céder facilement à l'impression du doigt, & d'en garder la marque, ou du moins de ne se relever que lentement.

Différences.

I. L'Œdeme est *universel*, ou presque universel, quand il occupe tout le corps ou la plus grande partie; & alors on l'appelle *anasarque* ou *leucophlegmatie*, & en François *Hydropisie universelle*.

L'œdême est *particulier*, quand il n'occupe que les pieds, les mains, les bourses, les paupieres, &c. qui sont les parties les plus ordinairement attaquées de ce mal.

II. L'œdême est œdême *vrai*, quand

il n'a que les quatre caracteres dont on vient de parler; ou œdême *phlegmoneux*, *éréſipélateux*, *ſquirrheux*, quand il eſt accompagné de quelque ſymptome d'inflammation, d'éréſipele ou de ſquirrhe.

III. Dans l'œdême, la partie a quelquefois du reſſort, & ſe releve un peu quand elle eſt comprimée; d'autres fois la partie œdémateuſe eſt molle & ſans reſſort. Le premier peut mériter le nom de *bouffiſſure*, & le ſecond celui d'*empâtement*.

CAUSES.

L'INFLAMMATION & l'éréſipele viennent de ce que le ſang s'arrête dans les vaiſſeaux ſanguins, y fait irruption dans les veines lymphatiques ou s'y extravaſe. Il eſt viſible que l'œdême, où il n'y a ni rougeur, ni chaleur, quoiqu'il y ait gonflement, doit dépendre à peu-près d'un pareil engorgement de la lymphe dans la partie affectée.

Or, la lymphe peut s'y engorger de deux façons: 1°. En rempliſſant trop ſes propres veines ſans les crever,

ce qui produit une simple stagnation sans extravasation; & c'est-là ce qui fait la premiere espéce d'œdême, ou la *bouffissure*.

2°. En crevant ses vaisseaux & se répandant dans le tissu des parties voisines par extravasation; & c'est-là ce qui cause la seconde sorte d'œdême ou l'*empâtement*.

Pour se faire une idée exacte de ce qui regarde les causes de l'œdême, il faut se rappeller ce qu'on a déja dit dans le Chapitre *des Bubons*, que la lymphe se séparoit d'avec le sang aux extrémités capillaires des arteres, d'où il est aisé de conclure qu'en s'en séparant, elle conserve tout le mouvement que le sang a pû lui communiquer, lequel doit être toujours proportionné au mouvement même du sang, & augmenter ou diminuer suivant que le mouvement du sang est plus fort ou plus foible; & c'est-là la *premiere* force motrice de la lymphe.

La lymphe séparée d'avec le sang, & contenue dans les veines lymphatiques, est soumise à la pression que ces

veines reçoivent de la contraction systaltique des parties voisines, laquelle contraction dans la totalité du corps humain, est égale à la contraction du cœur, & la contrebalance; & c'est-là une *seconde* force motrice de la lymphe.

On peut encore ajouter le secours que la lymphe peut retirer du battement des arteres, auprès desquelles les grosses veines lymphatiques sont placées; de la contraction des muscles, dans les interstices desquels les veines lymphatiques ont accoutumé de ramper; des valvules sigmoïdes ou sémilunaires, dont les veines lymphatiques sont garnies, sur-tout dans les extrémités inférieures du corps.

Mais ces secours sont bien diminués, tant par l'*inertie* des veines lymphatiques, qui n'ont point de ressort pour pousser la lymphe, que par la nécessité où se trouve la lymphe, de passer à plus d'une reprise à travers plusieurs glandes lymphatiques ou conglobées. Ainsi tout considéré, on ne peut point douter que le cours de la lymphe ne soit très-lent; ce qui convient à sa des-

tination, qui est de s'arrêter dans la substance des parties, de remplir les breches que la transpiration y fait, & par ce moyen de les nourrir.

Cette lenteur avec laquelle la lymphe circule, l'expose à être souvent arrêtée par des causes assez legeres; d'où vient que rien n'est plus commun que la bouffissure, ou l'espéce d'œdême que la stagnation de la lymphe produit, & dont nous allons expliquer les causes en détail.

La *premiere classe* des causes de l'œdême, est la stagnation de la lymphe dans ses veines, comme on vient de le dire. Or, cette stagnation peut être produite par quatre différentes causes.

I. Parce que la lymphe abonde trop dans le sang, ce qui fait qu'elle passe en trop grande quantité dans les veines lymphatiques, & les gonfle trop.

II. Parce que le sang, sans être trop surchargé de lymphe, en dépose pourtant trop sur certaines parties pour des raisons particulieres & locales.

III. Parce que la lymphe, quoique déposée à la quantité ordinaire, ne peut pas revenir des parties avec assez

de facilité, à cause qu'elle en est repoussée avec trop peu de force.

IV. Parce qu'elle trouve sur son chemin des obstacles qui la retardent, & qu'elle ne peut pas surmonter, ou qu'elle ne surmonte qu'imparfaitement.

Chacune de ces quatre causes générales, dépend à son tour de plusieurs autres causes particulieres, qu'il est nécessaire d'expliquer par ordre.

I. La lymphe est trop abondante dans le sang, & par-là, fournie trop abondamment aux vaisseaux lymphatiques, quand on boit immodérément; quand le cours des urines est supprimé ou diminué; quand le sang se trouve dissout par la fiévre lente: de-là vient que l'œdême est familier aux gens qui boivent beaucoup; à ceux qui ont une suppression d'urine; à ceux qui ont depuis long-tems la fiévre lente.

Si la lymphe abonde excessivement, l'œdême sera universel, c'est-à-dire, qu'on aura l'anasarque; si la lymphe abonde moins, l'œdême sera partial & variable: le jour, il attaquera les pieds

& les jambes; & la nuit, le visage & les paupieres, ce qui dépend, comme on voit, de la situation du corps.

II. Le sang, sans être trop chargé de lymphe, en dépose trop sur certaines parties, toutes les fois que les veines sanguines par où il doit revenir, s'y trouvent comprimées, ce qui force le sang arrêté, à lâcher dans les veines lymphatiques, toute la lymphe dont il est chargé. C'est ainsi que la ligature de la cave ascendante dans un chien, rend le chien hydropique du bas-ventre & des extrémités inférieures, en peu de tems.

Or, les veines sanguines sont exposées en différens endroits à différentes compressions, par exemple,

1°. Les glandes inguinales, gonflées dans les bubons, compriment la veine crurale; & de-là vient l'œdême de la jambe, où est le bubon.

2°. Les glandes axillaires, gonflées dans le cancer du sein, compriment la veine axillaire; ce qui produit l'œdême du bras.

3°. Les eaux contenues dans le bas-ventre, dans l'*ascite*, & dans la poitrine,

dans l'hydropisie de la poitrine, compriment la veine-cave inférieure; d'où vient l'œdême des extrémités inférieures.

4°. Le foye squirrheux ou obstrué, comprime la veine-cave inférieure, ce qui produit encore l'œdême des extrémités inférieures; mais il comprime encore plus fortement la veine-porte; ce qui cause l'hydropisie du bas-ventre.

5°. Les glandes lymphatiques du cou, des oreilles, &c. gonflées dans les parotides, en comprimant la veine jugulaire, causent l'œdême du visage & de la tête.

III. La lymphe est repoussée des parties avec trop peu de force, pour pouvoir continuer son cours.

1°. Quand les parties ont perdu leur ressort par la paralysie.

2°. Quand elles l'ont même perdu par un simple commencement de relâchement, mais déja ancien.

3°. Quand le sang est poussé foiblement, à cause du rallentissement du mouvement du cœur, & qu'il pousse foiblement à son tour, la lymphe qui s'en sépare. De-là vient que les gens

épuisés par la fiévre, par une maladie de langueur, par les saignées, sont sujets aux œdêmes, de même que les convalescens.

IV. La lymphe trouve des obstacles qui l'arrêtent ou qui la retardent, quand les glandes lymphatiques qui lui servent d'entrepôt sont bouchées plus ou moins, comme il arrive dans la vérole, sur-tout dans les écrouelles; ce qui produit des œdêmes en différens endroits, suivant que les engorgemens des glandes se font au carpe, au coude, aux aisselles, au cou, au talon, aux aînes, &c.

La *Seconde classe* des causes de l'œdême, est l'extravasation de la lymphe, qui s'épanche dans les parties, & qui produit l'empâtement. Or, cette extravasation est la suite ordinaire de la stagnation continuée, qui force enfin les veines lymphatiques à se déchirer, à force d'être trop pleines.

SYMPTOMES.

I. DANS l'œdême, la lymphe qui croupit dans les parties, doit en relâchant leurs fibres, les disposer à

céder sans peine à la compression qu'on y fait en y appuyant le doigt. C'est pourquoi dans l'œdême, les parties cedent presque sans rénitence à la plus legere impression.

II. Dans l'œdême, les fibres des parties perdent leur ressort en se relâchant; elles doivent donc reprendre lentement leur premiere situation, quand elles ont été pressées, & par conséquent garder long-tems la marque de la compression.

III. Dans l'œdême par extravasation, comme les fibres sont plus relâchées par la lymphe épanchée qui les abbreuve, les parties doivent être plus faciles à comprimer, & plus lentes à se remettre, que dans l'œdême par stagnation, où la lymphe retenue dans ses veines, relâche moins les fibres des parties.

IV. Dans l'œdême, les parties affectées ne peuvent ressentir aucune douleur, ni par irritation, parce que la lymphe ne peut pas en produire, ni par distension, parce que les filets nerveux se prêtent à l'alongement sans exciter aucune sensation, ce qui est

principalement vrai de l'œdême, par extravaſation.

V. Comme la lymphe qui produit l'œdême, n'eſt point rouge, & qu'elle n'a point de chaleur, ou qu'elle en a du moins fort peu, l'œdême doit être ſans rougeur & ſans chaleur, ou du moins avec une chaleur qui n'eſt guere ſupérieure à la chaleur naturelle.

VI. Non-ſeulement les parties œdémateuſes ne ſont pas chaudes, mais même elles ſont très-ſuſceptibles du froid, & l'on eſt obligé de les tenir plus couvertes, parce que la lymphe qui les inonde, ſe refroidit aiſément.

VII. Les parties œdémateuſes dont on peut ſentir le poids, comme les jambes, ſont lourdes & peſantes, à cauſe du poids de la lymphe qui y croupit, & le ſont d'autant plus, que la quantité de la lymphe qui y eſt accumulée, eſt plus grande.

VIII. L'œdême attaque principalement les extrémités du corps, où ſon mouvement eſt le plus rallenti, & ſurtout les extrémités inférieures, d'où le ſang & la lymphe reviennent plus difficilement, parce qu'ils en reviennent contre leur propre poids.

IX. A choses égales, l'œdême attaque plutôt les parties molles, spongieuses, dénuées de fibres musculaires, d'où la lymphe ne peut être que foiblement exprimée. De-là vient que les bourses, la peau de la verge dans les hommes, les levres de la vulve dans les femmes, les paupieres, sont si facilement œdémateuses.

X. Dans les personnes sujettes à l'œdême, la moindre compression attire ou augmente le mal, comme celle des jarretieres dans l'œdême des jambes, & celle de la cravatte dans l'œdême du visage.

XI. La chaleur même du feu attire souvent l'œdême sur les parties qui y sont exposées, parce qu'en les raréfiant & en affoiblissant par-là leur ressort, elle y occasionne la stagnation du sang & de la lymphe. C'est ainsi que pour faire gonfler les vaisseaux sanguins dans la saignée du pied, on fait tremper les pieds dans l'eau chaude. De-là vient que la bouffissure des pieds est si ordinaire à ceux qui ont tout l'hyver leurs pieds exposés à la chaleur du feu.

XII. Le phlegmon ou l'érésipele peuvent concourir avec l'œdême; &

alors on voit dans l'œdême les ſymptomes de ces tumeurs, joints à ceux de l'œdême.

DIAGNOSTIC.

I. On reconnoît aiſément l'œdême par la tumeur platte, ſans rougeur, chaleur, ni douleur; où la partie eſt molle, cede facilement au doigt, & ne ſe remet pas, ou ſe remet lentement.

II. Il eſt aiſé de diſtinguer de même s'il eſt univerſel ou particulier; ſimple ou composé; produit par ſtagnation ou par extravaſation.

III. Il n'eſt pas même difficile de juger à quelle cauſe on doit le rapporter, quand on ſçait la théorie de cette malalie, & qu'on eſt inſtruit de la conduite paſſée du malade.

PROGNOSTIC.

Le danger de l'œdême doit être eſtimé par pluſieurs rapports.

I. Par rapport à la cauſe qui le produit. Ainſi, 1°. Il eſt incurable, s'il dépend d'une cauſe incurable. Tel eſt l'œdême, qui eſt produit par l'endur-

cissement chancreux des glandes des aînes, des aisselles, des oreilles; par l'hydropisie de poitrine, ou par celle du bas-ventre; par l'épuisement, où jette la fiévre lente, ou la phthisie confirmée, &c.

2°. Il est dangereux, quand il dépend d'une cause dont les suites peuvent donner de l'inquiétude. Tel est l'œdême qui vient d'un sang trop séreux, ou trop fondu; d'un foye squirrheux ou obstrué; des glandes lymphatiques obstruées, &c.

3°. Il est sans danger, quand il vient d'une cause legere & facile à guérir; tel est l'œdême qui vient après trop de saignées, ou une trop grande perte de sang, celui qui arrive dans les convalescences, ou après de grandes fatigues, &c.

II. Par rapport à l'étendue qu'il occupe; ainsi l'œdême universel est toujours dangereux, & l'œdême particulier est souvent sans danger.

III. Par rapport à l'étendue des parties qu'il occupe; ainsi l'œdême des pieds est moins fâcheux que celui des jambes; celui des cuisses l'est davantage; & le danger augmente si l'œdême

s'étend jusqu'aux reins, & qu'il fasse le *bourrelet*. Enfin, quand les mains s'enflent, on commence à craindre l'œdême universel.

IV. Par rapport à la nature de l'œdême; ainsi l'œdême par simple engorgement des vaisseaux lymphatiques, ou simple stagnation de la lymphe, est moins dangereux que celui qui vient de l'extravasation.

V. Par rapport à la maniere dont l'œdême paroît devoir se terminer. Ces manieres sont au nombre de deux: la résolution ou la gangrene. La *premiere* est toujours salutaire; la *seconde* presque toujours mortelle.

La résolution se fait par deux moyens:

1°. Quand la lymphe qui croupit, reprend sa circulation par la cessation des causes qui la faisoient croupir, ou que celle qui est extravasée est repompée par les vaisseaux lymphatiques.

2°. Quand il se fait des gerçures à la peau à force d'être distendue, & que la lymphe s'écoule par ces gerçures. La premiere espéce de résolution est sans danger, la seconde est suspecte, & aboutit souvent à la gangrene.

La gangrene survient à l'œdême,

quand la lymphe à force de croupir dans la partie, en relâche le tissu, & en affoiblit le ressort, jusqu'à en faire cesser les oscillations, en quoi consiste leur vitalité.

La gangrene se manifeste dans l'œdême de trois façons :

1°. Par des gerçures ou crevasses, qui arrivent à la peau, qui deviennent noires, & par où la gangrene commence.

2°. Par des cloches pleines de sérosité, qui se forment sur la peau, & dont la base noircit dès que les cloches sont vuidées.

3°. Par des taches ou bandes livides ou noirâtres, qui arrivent sans gerçures ni cloches.

CURATION.

POUR guérir l'œdême, il faut se proposer trois indications.

1°. De vuider la sérosité trop abondante qui est dans le sang.

2°. D'ôter toutes les causes qui font déposer trop de lymphe dans la partie malade, ou qui l'empêchent de revenir.

3°. De fortifier le ressort de la partie, pour aider l'expression de la lymphe qui croupit & empêcher qu'il n'y en croupisse de nouvelle.

Premiere indication. On peut vuider la sérosité qui abonde dans le sang, par les urines ou par les selles, & quelquefois par les sueurs. On peut, & on doit même les essayer toutes, pour s'en tenir à celle qui réussira le mieux.

I. Pour provoquer les urines, on employe, 1°. Le nitre purifié, le crystal minéral ou sel de prunelle, le sel admirable de Glauber, l'*arcanum duplicatum* ou sel de *duobus*.

2°. Les plantes diurétiques, comme les racines d'*eryngium* ou chardon-Rolland, d'*anonis* ou arrête-bœuf, d'*asperges*, de *petit houx*, d'*énula-campana*, d'*iris*; les feuilles de cresson, de cerfeuil, de turquette, de fenouil, d'ortie grieche, & de saxifrage.

3°. Les cloportes, à la dose de 15 ou 20 grains en poudre; la poudre de crapauds desséchés, à peu-près à la même dose; les bayes de genièvre, la graine de gremil, ou *milium solis*, les fruits de coquerelle, ou *alkekengi*.

On fait avec cela des ptisanes, des bols, des opiates, ou on en exprime le jus, suivant que cela est plus convenable ou plus commode.

4°. Je dois ajouter encore deux autres remedes d'un succès éprouvé. Le *premier* est la *pareira brava*, ou *vitis sylvestris Brasiliana*, en décoction, à la dose d'un gros sur une chopine de vin qu'on partage en deux, trois ou quatre prises, suivant l'état du malade, & l'effet du remede.

Le *second* est une lessive de cendre de sarment ou de genêt, faite avec deux gros de cette cendre sur une pinte d'eau. On prend cette lessive, ou seule, ou mêlée avec partie égale de décoction de cloportes, ou chargée d'un tiers de vin blanc.

II. Pour vuider les eaux par les selles, on met en usage les purgatifs hydragogues; tels que le jalap, le diagrede, le turbith gommeux, le tout en poudre ou en bol, en en réglant la dose suivant les forces & l'âge du malade. On peut aussi les employer en teinture en les laissant infuser dans de l'eau-de-vie rectifiée, où l'on ajoute de l'iris de Florence. Cette teinture

est communément appellée *eau-de-vie Allemande*: on la donne depuis une cuillerée à bouche jusqu'à deux & trois même, aux personnes robustes.

Un autre hydragogue fort efficace, & que j'ai souvent éprouvé, c'est la gomme gutte, depuis dix grains jusqu'à quinze, pilée dans un mortier de marbre, avec le double de crystal minéral, & délayée dans un bouillon gras, qu'on fait prendre le matin à jeûn. A mesure que ce remede opere, on donne des petits bouillons gras d'heure en heure. Quelquefois ce remede provoque un leger vomissement; mais pour l'ordinaire il opere par en bas très-efficacement.

On ne doit mettre en usage ces espéces d'hydragogues, que dans les constitutions robustes, & quand il n'y a point de fiévre. Dans les cas contraires, il est prudent de n'employer que des purgatifs plus doux.

III. On peut essayer de faire suer par l'usage de la ptisane sudorifique, ou de la ptisane de S. Ambroise faite avec le millet & les figues seches en décoction, & même par l'usage des bouillons de vipere, pourvû qu'il n'y ait

point de fiévre, ni d'altération à la poitrine. Il est vrai que ces remedes sont très-infideles, & qu'ils produisent rarement les sueurs qu'on attend; mais s'ils n'agissent pas comme sudorifiques, du moins deviennent-ils alors des diurétiques, qui augmentent le cours des urines.

Seconde indication. On la remplit en tâchant d'emporter les causes, qui arrêtent le sang dans la partie affectée; & qui l'obligent à y déposer trop de lymphe. Pour cela, il faut mettre en œuvre les résolutifs spiritueux; comme les fomentations avec la décoction d'origan, de romarin, de thym, de lavande, de sauge, &c. dans l'eau ou dans le vin.

Etuver la partie avec l'urine tiéde, la lessive de cendre de sarment, où l'on aura fait bouillir du soufre; l'eau-de-vie camphrée, seule, ou avec le sel ammoniac; l'esprit-de-vin, seul, ou aiguisé avec quelques gouttes d'esprit de sel ammoniac, &c.

Il faut en même tems résoudre & dissiper les engorgemens des glandes lymphatiques par des apéritifs simples,

comme les martiaux; par des fondans plus forts, comme les mercuriaux; par l'usage de la ptisane sudorifique purgative; ou par celui des bouillons de cloportes ou de viperes.

Enfin, employer les remedes appropriés de la vérole ou des écrouelles, s'il y a des soupçons légitimes que ces maladies soient la cause du mal.

Troisieme indication. Pour raffermir & fortifier le ressort de la partie affectée, & la mettre en état de résister à la stagnation de la lymphe, on a coutume d'employer:

1°. Les fomentations avec le gros vin & l'eau de forge, ou avec l'eau-de-vie & l'eau de chaux, ou avec l'eau de chaux seule. On couvre la partie avec des compresses trempées dans quelqu'une de ces liqueurs, & on a soin d'en entretenir la chaleur, & de les renouveller quand il faut.

2°. Les cataplasmes avec des feuilles cuites de sureau ou de hieble, arrosées d'esprit-de-vin ou d'eau de chaux; ou avec la pulpe de racine de bryoine ou couleuvrée, d'asphodele, de concombre sauvage, &c. cuites sous la cendre,

dre, & réduites en pulpe, où l'on ajoute de l'huile de vers de terre, ou de laurier.

3°. Les bains dans les eaux thermales, ou à leur défaut dans l'eau mere de salpêtre : les bains vaporaux ou étuves des eaux chaudes ; les bains de la mer, ou ce qui est encore plus efficace, les bains de sable au bord de la mer, employés par les Médecins Grecs, sous le nom d'Αμμοχωσία.

4°. On peut ajouter à ces remedes dans l'œdême des jambes, l'usage des bas ou plutôt des chaussettes de peau de chien, qu'on lasse sur les jambes, & qui en les serrant étroitement, empêchent la stagnation de la lymphe & la bouffissure ; mais il arrive quelquefois que ce remede aboutit à faire déposer la lymphe sur les cuisses ou sur les reins, & à rendre ces parties bouffies ; ce qui est encore plus fâcheux que le mal auquel on veut remédier.

5°. Que s'il arrive dans le traitement de l'œdême, sur-tout de l'œdême invétéré, que la peau se gerce, ou noircisse par bandes, on doit craindre

la gangrene dans ce cas-là ; & comme ce mal fait ordinairement des progrès rapides dans l'œdême, où les parties ſont dans un grand relâchement, il faut, ſans perdre un moment, ſonger à y remédier par les remedes que nous avons propoſés pour la gangrene ; *Liv. I. Chap. III.*



CHAPITRE SECOND.

Des Hydatides.

DESCRIPTION.

1°. IL SE forme dans l'intérieur du corps humain de petites véſicules, attachées à la ſurface des viſceres qui y ſont contenus, ou aux membranes qui en tapiſſent les cavités, ce qui fait un état de maladie, que les perſonnes mêmes qui y ſont ſujettes, ne reſſentent pas.

2°. Ces véſicules ſont de différentes groſſeurs, depuis la groſſeur d'un grain de millet, juſqu'à celle d'un œuf de pigeon, & d'un œuf de poule: quelquefois elles ſont diſtinctes & ſéparées; mais le plus ſouvent elles ſont entaſſées enſemble comme une grappe de raiſin.

3°. Elles ont toutes une eſpéce de pédicule, par où elles tiennent les unes aux autres, & les dernieres, à la membrane où elles ſe ſont formées; mais le plus ſouvent elles tiennent toutes

en particulier à cette membrane, chacune par le pédicule qui lui est propre. On a même observé quelquefois que ces vésicules, sans tenir à rien flottent dans la cavité, où elles se sont formées, tantôt séparément, & une à une, & tantôt rassemblées en grappe ou peloton.

4°. Ces vésicules sont toutes formées par une membrane mince & fine, véritablement *arachnoïde*. Quand elles sont petites, elles approchent de la figure sphérique; elles s'allongent quand elles sont plus grosses, & sont alors assez exactement ovales; mais quelquefois aussi la compression où elles sont exposées, leur fait prendre des figures un peu différentes.

5°. Elles sont remplies toutes d'une liqueur claire, limpide, transparente, & véritablement lymphatique; mais dont la consistence n'est pas toujours la même. Quelquefois cette liqueur ne se durcit point à la chaleur de l'eau bouillante; quelquefois au contraire, elle durcit comme du blanc d'œuf. Quelquefois aussi cette liqueur est trouble, puante, véritablement purulente, & alors les

véſicules qui la contiennent, ou ſont déja déchirées, ou ſont prêtes à l'être,

6°. Souvent ces véſicules ſont libres & à découvert, ſans être renfermées dans aucune cavité particuliere; mais d'autres fois elles ſont contenues, toutes enſemble dans une eſpéce de poche membraneuſe, d'un tiſſu beaucoup plus épais que la membrane qui forme les véſicules.

7°. Ces véſicules ſont communes; comme on l'a déja remarqué, dans toutes les cavités du corps: dans le bas-ventre, où l'on en trouve ſur les inteſtins, l'eſtomac, la rate, le pancreas, l'épiploon, les reins, le péritoine, & principalement le foye: dans la poitrine, où l'on en a obſervé ſur les poumons, le cœur, & la plevre: on en a trouvé de même dans les ventricules du cerveau, ſur-tout au lacis choroïde, & quelquefois même ſous la dure-mere, ou ſur la piemere.

8°. Il eſt certain qu'on en a rendu quelquefois par en haut en vomiſſant, ou par en bas dans les ſelles, ce qui prouve qu'il s'en forme dans l'eſtomac &

dans les inteſtins. Les femmes en ont auſſi rendu par le vagin, qui venoient ou du vagin même, ou de la matrice. On en a jetté de même de la poitrine en touſſant, qui s'étoient formées dans les bronches ou dans la trachée-artere. Enfin, on en a rendu du nez en ſe mouchant, qui s'étoient formées dans quelqu'une de ſes cavités.

9°. Il eſt arrivé pluſieurs fois que dans l'hydropiſie *aſcite*, au lieu de trouver le bas-ventre plein d'eau, on l'a trouvé rempli de véſicules pleines d'eau ou de lymphe. Il eſt arrivé auſſi quelquefois que des femmes ont rendu des moles, qui n'étoient qu'un amas de véſicules pareilles. En un mot, il n'eſt point de partie qui ne ſoit ſujette à ces véſicules, excepté la peau où l'on n'en a jamais obſervé.

10°. On appelle ces véſicules des *Hydatides*, Ὑδατίδες, ce qui ſignifie des *véſicules pleines d'eau*. Mais quoique ce nom ſoit grec, ces véſicules n'ont été guere connues des Médecins Grecs, ou du moins ne l'ont pas été ſous ce nom. Il eſt très-apparent qu'Hippocrate a parlé de ces véſicules dans le

Livre [a] *de internis Affectionibus*, mais il en a parlé assez obscurément, & il n'en a parlé que sous le nom de Φύματα, que ses Interpretes ont assez mal traduit dans cet endroit par celui de *Tubercula*: *Fit enim hydrops*, dit-il, *si Tubercula*, (Φύματα) *in pulmone fuerint enata, & aquâ repleta, & in pectus rupta. Quòd autem fiat etiam à tuberculis hydrops, testimonium habeo & in bove, & in cane, & in sue. In his enim quadrupedibus maximè fiunt tubercula in pulmone, quæ aquam habent. Si enim dissecueris, citissimè cognoveris; fluet enim aqua. Videntur autem talia multò magis in homine fieri, quàm in pecoribus, quantò etiam morbosiore diætâ utimur.*

11°. Pour [b] Galien & [c] Paul d'Egine qui l'a copié, il est bien vrai qu'ils ont employé l'un & l'autre le mot d'*hydatis*, mais ils ne l'ont employé que pour signifier une espéce de tumeur aqueuse, qui vient à la paupiere supérieure, sur-

a §. XXV. Edition. Lindenianæ.
b In *Definitionibus Medicis*; & *Methodi Medendi*. Lib. XIV. Cap. 19.
c *De re Medicâ*, Lib. IV. Cap. 14.

tout dans les enfans. *Hydatis*, [a] dit Galien, *substratæ superiori palpebræ genæ pinguedinis augmentum, quâ fluunt præternaturam oculi*; ce qui, comme on voit, est très-différent des hydatides, dont il s'agit ici.

12°. Arétée est le premier Médecin Grec, qui ait parlé des hydatides avec quelque précision, & la maniere dont il en parle, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu occasion de voir quelque hydropisie *ascite*, causée par des hydatides, mais il ne leur donne que le nom générique de *Vessies* Κύστιες : *Alia quædam*, [b] dit-il, *hydropici morbi species talis agnoscitur. In eâ vesiculæ* (Κύστιες) *quædam, pusillæ, crebræ, humoris plenæ in loco ubi ascites fieri solet, excitantur.*

13°. Il paroît qu'Aëce avoit observé de même ces espéces d'hydatides dans une hydropisie de matrice; ce qu'on peut conclure de la description qu'il en fait, quoique moins claire que celle d'Aretée : *Sæpe humoris copia*,

a In *Definitionibus Medicis*, *loco laudato*.

b *De Signis & causis diuturnorum morborum*, Lib. II. Cap. 1.

dit-il,[a] *in uterum confluit, & aliquando corpuscula quædam vesicæ felli simillima in ipso generantur, in quibus humor colligitur ..... Ubì verò violenter excernuntur, ruptis aliquando parvis illis corpusculis, quæ vesicæ similia diximus, viscosa quædam & aquosa erumpunt.*

14°. Entre les Médecins modernes, Fernel[b] est le premier, que je sçache, qui ait parlé clairement des hydatides, comme causes de l'hydropisie ascite, & qui en ait parlé sous le nom d'*hydatides*; mais il n'en dit qu'un mot. Il reconnoît pour causes ordinaires de cette hydropisie, les gerçures qui arrivent, à ce qu'il croit, à la substance du foie. « Quand ces gerçures, *dit-il*, s'étendent jusqu'à la membrane, qui » envelope ce viscere, l'eau coule par-» là, & s'épanche dans la cavité du » bas-ventre; mais quand cette mem-» brane reste entiere, l'eau qu'elle re-» tient, y forme des vésicules, appel-» lées par les Grecs des *hydatides*, » telles que celles que les bouchers

a *Medicinæ contractæ Tetrabibl.* IV. *Ser.* IV. Cap. 79.

b *Pathologiæ* Libr. V. Cap. 8.

» trouvent souvent dans le foie des » bœufs & des moutons, qu'ils égor- » gent » : *Quòd si sola visceris substantia diffinditur, ambiens autem ac cingens membrana integra manet, aqua non excidit, sed vesiculæ aquâ plenæ,* Ὑδατίδες *Græcis dictæ, emergunt, quibus sæpe pecudum boumque jugulatorum jecur scatere deprehensum est.*

15°. Peu de tems après Fernel, en 1567, Maurice Cordæus observa à Paris dans le cadavre d'une femme, une hydropisie ascite, produite par un amas considérable d'hydatides de différentes grosseurs. On peut voir cette observation dans l'Auteur [a], car elle est trop longue pour la rapporter. Il suffit de remarquer que ce fait parut si nouveau, & si singulier à Cordæus, qu'il crut nécessaire d'en attester la vérité d'une maniere expresse, & répétée plus d'une fois, en avertissant que ce n'étoit que pour l'instruction de la postérité, qu'il le rapportoit.

16°. Enfin, vers le commencement du siecle dernier, en 1609, Charles

a *Commentar.* V. in Librum priorem Hippocratis, *de Muliebribus.*

Pison fit une observation pareille à l'égard de la poitrine, dans le cadavre d'un malade qui avoit été sujet à un violent asthme. Il trouva qu'il y avoit hydropisie d'un côté, & que le poumon étoit couvert de vessies pleines d'une humeur épaisse & transparente, comme du blanc d'œuf : *In cadavere*, dit-il, [a] ..... *repertus hydrops thoracis, sed in uno dumtaxat latere, & pulmo vesicis humore consistente & pellucido instar albuminis ovi prægnantibus refertus.*

17°. Depuis ce tems-là, comme on a été dans un usage plus fréquent de faire des ouvertures de cadavres, on a eu aussi plus d'occasions d'observer des hydatides, & de les observer dans toutes les différentes cavités du corps. D'où vient que les livres sont pleins d'observations qui établissent tous les faits qu'on vient d'exposer dans la description.

18°. Entre plusieurs autres observations moins importantes, que j'ai eu occasion de faire, il y en a une qui

a *Observationum Sect.* III. *Cap.* 7. *Observat.* 53.

mérite d'être rapportée. Une femme naturellement assez mal constituée, après avoir langui long-tems, mourut de consomption & de fiévre lente. On ne soupçonnoit rien du côté de la poitrine qui n'avoit pas été attaquée; mais la grosseur & la tension de la région du foye, & la douleur que la malade y avoit toujours ressentie, faisoient soupçonner un abscès dans ce viscere. Par l'ouverture du cadavre, on trouva que ce viscere étoit assez sain, mais qu'il y avoit dans sa partie concave une grosseur considérable, molle, & qu'on jugea pleine de pus. On l'ouvrit, & elle se trouva pleine d'un grand nombre d'hydatides de toute grosseur, les unes attachées & les autres flottantes. Il y en avoit plusieurs pleines d'une liqueur purulente, beaucoup même étoient déja crevées, & les autres nâgeoient dans la liqueur qui en étoit sortie; ce qui avoit causé la langueur, la consomption, la fiévre lente, & enfin la mort.

Causes.

TANT qu'on a ignoré l'existence de

la lymphe, la ſtructure & la diſtribution de ſes vaiſſeaux, & l'ordre de ſa circulation, on a dû être bien embarraſſé à rendre raiſon de la formation des hydatides. On peut voir ce qu'en ont dit Arétée, Fernel, de même que les autres Médecins, aux endroits déja cités ; mais depuis les découvertes faites ſur cette matiere, tout le monde convient que les hydatides ſont des dilatations ou varices des veines lymphatiques, quoiqu'on ne ſoit pas d'accord ſur la maniere dont ces varices ſe font. Voici en peu de mots ce qui paroît le plus plauſible à cet égard.

Outre les veines lymphatiques, qui viennent de la ſubſtance même des viſceres, il y en a un nombre prodigieux qui rampent ſur leurs membranes propres, de même que ſur les membranes qui tapiſſent les cavités ou *ventres* du corps, où ces viſceres ſont placés, comme le péritoine à l'égard du bas-ventre, la plevre à l'égard de la poitrine, la dure-mere à l'égard du dedans du crâne. Ces veines ſont toutes entre-coupées dans des intervalles aſſez ſerrés par deux petites valvules

ſigmoïdes ou demi-lunaires, placées vis-à-vis l'une de l'autre, & deſtinées à favoriſer la circulation de la lymphe, en l'empêchant de rétrograder, ce qui y forme tout autant d'eſpéces de nœuds.

Il eſt donc aiſé de voir que ſi la lymphe vient à s'arrêter dans ces veines, & à y croupir, elle devra par ſon ſéjour, dilater l'entre-deux de ces nœuds, où les tuniques des veines ſont plus dilatables, que dans les nœuds mêmes, parce que les valvules qui s'y trouvent s'oppoſent à la dilatation. Voilà le principe ou le commencement des hydatides. Chaque entre-deux des deux nœuds forme une petite veſſie qui eſt d'abord ronde, & qui s'allonge, & devient ovale en groſſiſſant; l'endroit par où la veine lymphatique tient à la membrane, en fera le pédicule; le reſte formera le corps de l'hydatide. Comme il y a dans chaque veine lymphatique un grand nombre de pareils entre-deux & qu'il y a ſur chaque membrane un grand nombre de veines lymphatiques, il ne faut pas être ſurpris s'il ſe forme à la ſurface de ces différentes membranes,

un ſi grand nombre d'hydatides à la fois, & de ſi différente groſſeur, ſuivant le tems qu'il y a qu'elles ont commencé de ſe former, ou ſuivant la quantité de lymphe qui y eſt arrêtée.

Tout ſe réduit donc à déterminer les cauſes, qui en arrêtant le cours de la lymphe dans certaines parties, l'obligent à croupir dans les veines lymphatiques, & donnent lieu par-là à l'expanſion des différents entre-deux, dont ces veines ſont entre-coupées. Or, ces cauſes ſont faciles à conjecturer. Telles ſont: 1°. La compreſſion où les veines lymphatiques ſont expoſées par le gonflement des glandes des viſceres, ou des vaiſſeaux ſanguins trop pleins.

2°. La contraction que cauſe l'éréthiſme des fibres, qui compoſent les viſceres ou les membranes qui les enveloppent.

3°. L'obſtruction, la compreſſion, la conſtriction des petites glandes conglobées, où ces veines ne peuvent pas ſe dégorger comme à l'ordinaire.

Il ne faut pas pour produire des hydatides, que ces cauſes ſoient bien

fortes & ayent autant d'activité qu'il en faudroit pour arrêter le cours du sang. La circulation de la lymphe est si lente, comme on l'a déja dit plus haut, que la moindre compression, la constriction la plus legere suffisent pour l'intercepter. De-là vient que les hydatides se forment souvent dans des personnes saines, sans qu'on en ait le moindre soupçon. De-là vient qu'on en trouve souvent dans les personnes qui meurent d'une mort violente, & qui paroissoient jouir d'une santé parfaite. De-là vient que les bouchers en trouvent souvent dans les animaux qu'ils tuent, même dans ceux qui paroissoient les plus sains.

Symptomes.

1°. On a déja vû que les hydatides tenoient toutes à la membrane où elles s'étoient formées, par l'endroit par où les entre-deux de la veine lymphatique y tenoient eux-mêmes. Lorsque ces entre-deux sont longs, les pédicules des hydatides sont larges & courts; ils sont au contraire plus étroits & plus longs, lorsque ces entre-deux

ſont courts, & que la membrane où ils tiennent, eſt lache elle-même, & peut s'allonger.

2°. Lorſque les pédicules ſont longs & étroits, ils caſſent ſouvent dans les différens mouvemens du corps, & alors les hydatides détachées flottent dans la cavité où elles ſont tombées.

3°. Quelquefois cette cavité eſt la cavité commune, où tous les viſceres ſont contenus, par exemple, la cavité du bas-ventre. C'eſt ainſi qu'on a vû quelquefois des hydropiſies *aſcites*, formées par un amas d'hydatides dans la capacité du ventre.

4°. Mais ſouvent auſſi les hydatides, en ſe détachant, reſtent renfermées dans une eſpéce de poche membraneuſe qui les contient toutes, & les empêche de ſe répandre au-dehors.

5°. Le premier cas arrive quand les hydatides ſe forment ſur la face extérieure des membranes propres des viſceres ou des membranes communes des cavités du corps, comme cela arrive ſouvent.

6°. Le ſecond cas n'arrive jamais que quand les hydatides s'engendrent

par la dilatation des veines lymphatiques, qui rampent ſous la face intérieure de ces mêmes membranes; parce qu'alors la membrane ſous laquelle elles ſe forment, fait une eſpéce de poche en ſe dilatant, qui les embraſſe & les contient.

7°. Ordinairement la lymphe contenue dans les hydatides eſt ſéreuſe, claire, ténue, en un mot, de la lymphe bien conſtituée, & alors elle ne ſe durcit pas à la chaleur de l'eau bouillante. Elle s'y durcit au contraire, quand elle eſt épaiſſe, gluante, mucilagineuſe, ce qui vient de l'épaiſſiſſement du ſang qui la fournit.

8°. Dans ce dernier cas, il arrive ſouvent que la lymphe de cette eſpéce, chargée de parties hétérogenes, ſe corrompt & ſe putréfie à la longue par la chaleur de la partie où les hydatides ſont placées, ſur-tout quand la fiévre lente s'y trouve jointe, & alors la lymphe qui y eſt renfermée, devient par degrés louche, trouble, purulente, fétide, déchire les membranes de l'hydatide & ſe répand.

9°. Au contraire, la lymphe des hy-

datides conſerve ſa nature & ſa limpidité, quand elle eſt ſéreuſe ou peu chargée de parties hétérogenes, & que les ſujets où les hydatides ſe trouvent, ſont exempts de fiévre.

10°. Les hydatides arrivent dans toutes les parties internes, ſoit parce qu'il y a un grand nombre de vaiſſeanx lymphatiques ſur toutes les membranes qui les tapiſſent; ſoit parce que ces membranes toujours abbreuvées, ſont laches, & permettent facilement l'expanſion des veines lymphatiques en hydatides.

11°. Elles n'arrivent jamais ſur la peau qui couvre l'habitude du corps, par les raiſons contraires, parce que la ſurpeau n'eſt arroſée d'aucune veine lymphatique, & que d'ailleurs ſon tiſſu eſt trop ferme & trop ſerré pour permettre la dilatation des veines lymphatiques, quand même il y en auroit.

DIAGNOSTIC.

IL N'Y a point de moyen de s'aſſurer de l'exiſtence des hydatides, & on ne peut faire à cet égard que des

conjectures très-incertaines, & pour l'ordinaire démenties par l'expérience. On ne soupçonne point des hydatides dans les personnes qui se portent bien; mais si elles viennent à mourir subitement, & qu'on les ouvre, on y en trouve souvent. On en soupçonne dans les valétudinaires, qui périssent enfin dans la langueur, & quelquefois, on n'en trouve point, quand on fait l'ouverture de leurs cadavres. On a cru quelquefois traiter une hydropisie *ascite* ordinaire, causée par l'épanchement de l'eau dans le bas-ventre; & après la mort on a trouvé que c'étoit une hydropisie *ascite* hydatidique, dont on n'avoit point de soupçon.

PROGNOSTIC.

ON NE peut point porter de prognostic dans une maladie dont on ne sçauroit s'assurer de la réalité par aucun moyen. On craindra les suites des hydatides dans un sujet où il n'y en aura point, & on ne les craindra pas dans un autre qui en sera farci. Quelle gloire peut-on tirer du succès, quand on réussiroit une fois

dans ses conjectures, lorsqu'on ne pourroit pas se dissimuler que ce n'est que par hazard, qu'on auroit réussi.

CURATION.

ON NE doit jamais entreprendre de faire des remedes pour un mal, dont la réalité n'est pas constatée. Il n'en faut donc point ordonner pour les hydatides, à l'égard desquelles on n'a jamais que des soupçons très-incertains.

Si l'on croit pourtant avoir à cet égard des connoissances plus certaines, les remedes que l'on pourra employer, doivent se réduire aux hydragogues, & aux diurétiques, tels qu'on les ordonne dans les hydropisies, en observant la même méthode & les mêmes précautions.

Mais quand on réussiroit à ordonner ces remedes à propos, & dans un cas où il y eût véritablement des hydatides, on doit s'attendre qu'on les ordonnera avec peu ou point de succès, parce que la lymphe renfermée dans les hydatides n'est guere à la

portée de l'action de ces remedes, & qu'elle est d'ailleurs plus difficile à être repompée, que l'eau répandue dans la capacité du bas-ventre.

Fin du Tome premier.

5 — 10

